

Université de Montréal

Les débats publics suscités par la création des Expos de Montréal

par

Christophe Labelle

Département d'histoire

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences

en vue de l'obtention du grade

de Maître ès arts (M. A.) en histoire

Novembre 2015

©Christophe Labelle, 2015

Résumé

Les années 1960 au Québec sont marquées par un vigoureux courant nationaliste prônant l'affirmation politique et culturelle des francophones dans la province. Également, le phénomène de l'américanisation du territoire québécois s'accélère. C'est dans ce cadre historique particulier que naissent en 1968 les Expos de Montréal, équipe du circuit de baseball le plus important au monde, soit la Ligue du baseball majeur. La MLB s'installe alors dans un territoire où le baseball est centenaire.

L'objectif de ce mémoire est d'étudier les débats et réactions suscités par l'avènement de Montréal dans le baseball majeur, en déterminant l'influence qu'y ont joué le nationalisme québécois des années 1960, l'américanisation du Québec et la longue histoire du baseball dans la province. Si les deux communautés linguistiques de celle-ci sont ici à l'étude, il n'en demeure pas moins que l'attention est davantage portée sur les francophones que les anglophones. En effet, ceux-ci ont semblé davantage interpellés par la création des Expos. D'ailleurs, parmi les deux groupes, les positions les plus documentées sont celles des chroniqueurs sportifs, qui se retrouvent donc au cœur de notre étude. Les opinions d'amateurs de baseball, de politiciens, d'hommes d'affaires ou de simples citoyens québécois sont également rapportées et analysées, mais dans une plus faible mesure.

Mots clés : Expos de Montréal, Montréal, Québec, nationalisme québécois, américanisation du Québec, histoire du baseball, sport, francophones, anglophones.

Abstract

The 1960's in Québec were marked by an intense nationalist movement promoting the political and cultural affirmation of the province's francophone population. Also, the americanization of the territory was accelerating. It's in this particular historical context that were born the Montreal Expos, in 1968, the team being part of the most important baseball league in the world, The Major League Baseball. The MLB then settled on a land where baseball is centenary.

The goal of this master thesis is to study the debates and reactions that were created by the advent of Montreal in major baseball, and to determine the influence that the québécois nationalism, the Québec's americanization and the long history of baseball in the province had on them. Even though both national communities of Québec are studied, the focus is further more on the francophones than the anglophones. The first ones seemed to be more interpellated by the creation of the Expos. Besides that, for the two linguistic groups, the actors who shared the most clearly and often their positions are the sports journalists, whom are in the center of our analysis. The opinions of baseball fans, politicians, business men and regular Quebec's citizens are also presented and analyzed, but with less attention.

Key words: Montreal Expos, Montreal, Québec, Québec's nationalism, Québec's americanization, baseball history, sport, francophones, anglophones.

Table des matières

Résumé	i
Abstract	ii
Table des matières	iii
Liste des sigles	iv
Remerciements	v
Introduction	1
État de la question	2
Le nationalisme québécois des années 1960	2
L'américanisation du Québec.....	5
L'histoire du sport et du baseball au Québec et au Canada au XXe siècle	8
Sources et méthodologie	14
Chapitre 1 : Les Expos, entre américanisation et histoire du baseball montréalais	19
1.1 Le baseball au Québec : une vieille histoire	20
1.2 Les Expos	24
1.2.1 La surprise	24
1.2.2 L'engouement.....	30
1.2.3 Baseball majeur et impérialisme américain	39
1.2.4 Racisme et anti-racisme dans l'entourage des Expos.....	56
1.3 Conclusion	60
Chapitre 2 : Les Expos et le nationalisme québécois des années 1960	62
2.1. La création des Expos et l'engouement généré	63
2.2 Montréal, métropole canadienne?	72
2.3 Le respect du fait français dans l'équipe	76
2.4 Le développement du baseball amateur québécois et d'un réseau de filiales nationales	83
2.5 Un stade controversé	88
2.7 Conclusion	97
Conclusion	99
Bibliographie	105

Liste des sigles

LN Ligue Nationale

LMB Ligue majeure de baseball

FTQ Fédération des travailleurs du Québec

Remerciements

Tout d'abord, merci à ma directrice, Mme Denyse Baillargeon. Merci pour votre grande disponibilité et vos nombreux prodigieux conseils. Grâce à vous, j'ai aujourd'hui l'inestimable satisfaction du travail bien accompli.

Merci également à David Meren et Jarrett Rudy. Les commentaires et suggestions qu'ils m'ont soumis afin d'améliorer ce mémoire m'ont grandement servi.

Merci au Conseil de recherche en Sciences humaines du Canada (CRSH) et au Fonds québécois de recherche société et culture (FQRSC) pour leur soutien financier. Les généreuses bourses qu'ils m'ont octroyées m'ont permis de me dédier pleinement à cet important projet.

Mes chers parents, votre inconditionnel et traditionnel support m'a été très précieux. Non seulement ce dernier m'a permis de compléter ce mémoire de maîtrise, mais également de forger l'homme que je suis devenu en le réalisant. Alexis, merci d'avoir été chaleureusement présent durant mon parcours universitaire, comme tu l'as été dans toutes les étapes de ma vie jusqu'à présent. Mes derniers remerciements, et non les moindres, vont à celle qui a vécu à mes côtés durant cette ultime étape étudiante. Carianne, ma chère épouse, ton amour réconfortant et tes innombrables encouragements dans les moments où j'en avais besoin ont été d'une valeur inappréciable. Sans vous, le cheminement que j'ai mené jusqu'à aujourd'hui ne serait que la moitié de ce qu'il est.

Introduction

«Montréal a sa franchise, mais la suite des péripéties d'ici 1969 promet des chapitres mémorables»
-Claude Larochelle, *Le Soleil*, 29 mai 1968

Le club professionnel des Expos de Montréal de la Ligue majeure de Baseball (LMB) a évolué au Québec durant 35 ans, soit de 1969 à 2004. De nombreux faits marquants ont, au fil de ces années, façonné l'histoire de l'équipe : le 1^{er} match à Montréal au Parc Jarry, la défaite crève-cœur du *Blue Monday*, le match parfait de Dennis Martinez, la saison de 1994 interrompue par la grève, alors que les Expos étaient considérés comme la meilleure équipe, ou encore la dernière partie de la formation au Stade olympique en 2004. Ces quelques événements ont été largement repris, parmi bien d'autres, dans les nombreux ouvrages consacrés à l'équipe réalisés par des journalistes et historiens amateurs, où la chronique historique sportive domine. À côté de ces travaux journalistiques, les études universitaires qui se sont intéressées aux Expos sont quasi-inexistantes, comme nous le verrons plus loin. C'est pourquoi nous désirons, dans le cadre de ce mémoire, examiner en profondeur un pan de l'histoire des Expos très peu analysé d'un point de vue scientifique jusqu'à présent : leur création et le contexte socioculturel qui l'a entourée.

Plus exactement, ce mémoire se propose d'étudier les débats et réactions provoqués par la venue des Expos à Montréal en s'attardant à la période qui va de l'annonce de l'obtention de la franchise par Montréal, le 27 mai 1968, au premier match de l'équipe qui s'est tenu le 14 avril 1969. Quelles ont été les réactions des journalistes sportifs, amateurs de baseball et, plus largement, de la population québécoise lors de cette annonce? Quels débats l'arrivée des Expos a-t-elle provoqués? Voilà pour l'essentiel les questions auxquelles nous tenterons de répondre. Afin d'expliquer ces réactions et débats, nous replacerons la création des Expos dans le contexte de l'affirmation nationaliste des Franco-Québécois qui prônaient leur affirmation politique, économique et culturelle dans la province, au cours de la période¹ et de l'américanisation accrue du territoire québécois, soit sa pénétration par la culture globale des

¹ Raphaël Canet, *Nationalisme et société au Québec*, Outremont, Athéna éditions, 2003, p. 174.

États-Unis². En d'autres termes, nous tenterons de voir dans quelle mesure l'affirmation nationale et la contestation de l'impérialisme américain, symbolisé ici par l'expansion d'une ligue sportive américaine en sol québécois³, ont orienté ou influencé ces réactions et débats. Les pages qui suivent seront dédiées à la présentation de l'état de la question, de même qu'à celle des sources et de la méthodologie.

État de la question

Ce mémoire se situe à la jonction de trois historiographies; celle portant sur le nationalisme québécois, sur l'américanisation de la société québécoise, et sur le sport, notamment le baseball. Dans les pages qui suivent, nous allons donc nous pencher sur les écrits les constituant.

Le nationalisme québécois des années 1960

Commençons par voir comment les historiens perçoivent la nature du nationalisme québécois qui s'affirme dans les années 1960. Selon Raphaël Canet, il s'agit d'un nationalisme progressiste marqué par une nouvelle tentative d'affirmation politique des francophones dans un cadre territorial défini où ils seraient démographiquement majoritaires, soit la province de Québec, ce qu'appuie le politologue François Rocher⁴. Il est aussi inclusif et civique, comme le soulignent Canet et Denis Monière⁵. Pour Gérard Bouchard, il est associé au libéralisme, à la tolérance et à l'égalité sociale⁶. Enfin, Louis Balthazar affirme que parce que ce nationalisme propose que l'État soit le levier de l'émancipation collective des francophones, il

² Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances. L'histoire d'une ambivalence identitaire*, Montréal, Édition Nota Bene, 2001, p. 76-87.

³ Robert Elias, *The Empire Strikes Out. How Baseball Sold U.S. Foreign Policy And Promoted The American Way Abroad*, New York, The New Press, 2010, 448 p.

⁴ Raphaël Canet, *Nationalisme et société...*, p. 174; François Rocher, «Retour vers le futur : de Daniel Johnson à Daniel Johnson», dans Sarra-Bournet, Michel (dir.), *Les nationalismes au Québec du XIXème au XXIème siècle*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 135.

⁵ Raphaël Canet, *Nationalisme et société...*, p. 135; Denis Monière, *Pour comprendre le nationalisme au Québec et ailleurs*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2001, p. 123.

⁶ Gérard Bouchard, « The Small Nation with a Big Dream. Québec National Myths », dans Gérard Bouchard (dir.), *National Myths. Constructed Pasts, Contested presents*, Routledge, 2013, p. 11.

est également étatiste⁷. Notons cependant que dans le cadre de ce mémoire, nous ne fixons pas notre réflexion autour de l'importance accordée à l'État québécois dans ce rôle de levier économique et culturel de la nation franco-québécoise. Nous cherchons plutôt à placer la création de l'équipe des Expos dans le cadre vaste de l'effervescence et de l'affirmation culturelle nationaliste des Québécois francophones dans les années 1960.

Louis Balthazar affirme en outre que les nationalistes désirent retrouver au Québec des moyens de communication à la fine pointe de la technologie, une éducation de qualité et des services culturels, sociaux et de santé accessibles en français⁸. Il ajoute que ceux-ci désirent que le contrôle de l'économie soit assuré par des francophones⁹. André d'Allemagne, figure de proue de l'indépendantisme, ajoute que pour les indépendantistes tenants de ce nationalisme, le Québec doit se libérer du joug du fédéralisme, s'autodéterminer et se tailler une place au sein des organismes mondiaux¹⁰. Ces différents projets devaient, selon Bouchard, défaire les Canadiens-français de leur sentiment de ne constituer qu'une nation de second ordre¹¹. Comme nous le verrons, nous croyons que l'obtention d'une franchise des Ligues majeures de baseball (LMB) par Montréal constitue l'un de ces projets rehaussant la fierté des Québécois, la métropole devenant la première ville étrangère à s'inscrire dans ce circuit professionnel américain.

Pour Jocelyn Létourneau le nationalisme s'affirmant dans les années 1960 est incarné par certains politiciens, dont René Lévesque¹². Pour ce dernier, la souveraineté doit s'opérer autour de quatre pôles principaux : la citoyenneté, l'identité, la nationalité et la modernité québécoise¹³. Certains parmi ceux-ci trouvent sans doute écho dans la venue du baseball majeur à Montréal. Notamment, nous verrons que l'expansion de la LMB au Québec contribue

⁷ Louis Balthazar, *Bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1986, p. 94.

⁸ Louis Balthazar, «L'évolution du nationalisme québécois», dans Gérard Daigle et Guy Rocher (dir.), *Le Québec en jeu*, Montréal, PUM, 1992, p. 6.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ André d'Allemagne, «L'argumentaire indépendantiste de 1960 à nos jours», dans Yves Bélanger, Robert Comeau et Céline Métivier (dir.), *La Révolution tranquille. 40 ans plus tard : un bilan*, Montréal, VLB Éditeur, 2000, p. 137.

¹¹ Gérard Bouchard, «The Small Nation...», p. 11.

¹² Jocelyn Létourneau, *Que veulent vraiment les Québécois ? Regard sur l'intention nationale au Québec (français) d'hier à aujourd'hui*, Montréal, Boréal, 2006, p. 75.

¹³ *Ibid.*, p. 81-82.

à moderniser l'image de la province, du moins sur le plan sportif, et que plusieurs souhaitent que l'identité québécoise se trouve respectée dans la composition humaine (c'est-à-dire le personnel) et le nom de la nouvelle franchise.

Des chercheurs ont également souligné les impacts de ce nationalisme sur la société québécoise dans les années 1960. Guy Lachapelle avance, par exemple, qu'il provoque un changement de dénomination des habitants de la province, les anciens Canadiens-français devenant les Québécois, «affirmation politique de l'identité particulière du peuple et de la nation québécoise»¹⁴. Pour Paul-André Linteau, ce nationalisme est l'une des idées-forces nourrissant l'évolution de la société, de la pensée et de l'action politique au Québec, opinion partagée par Léon Dion¹⁵. Il conduit notamment la province à adopter une politique d'intégration des immigrants, la plonge dans les débats linguistiques pour la survie du français, et contribue à l'ébullition culturelle franco-québécoise, en plus de pousser l'État à promouvoir les francophones et à remettre en question le fédéralisme canadien¹⁶. Monière ajoute que ce nationalisme permet aux francophones de vaincre leur complexe d'infériorité face aux anglophones¹⁷. Puisqu'il a un impact dans presque tous les domaines de la société, le nationalisme québécois des années 1960 a également une influence sur les débats qui concernent la venue du baseball majeur à Montréal. Nous verrons comment au deuxième chapitre.

Pour sa part, Montréal, métropole provinciale dont l'économie était jusque-là dominée par les anglophones, est le théâtre de nombreux changements. Marc Levine le souligne, indiquant que s'amorce à l'époque une longue reconquête de la ville par les francophones¹⁸. En effet, ces derniers, motivés entre autres par le mouvement nationaliste, veulent alors contrer la domination anglophone de la ville et l'anglicisation des immigrants. Des nationalistes vont alors se mobiliser politiquement et, avec l'intervention étatique, provoquer

¹⁴ Guy Lachapelle, «L'identité nord-américaine des Québécois», dans Guy Lachapelle (dir.), *Le destin américain du Québec. Américanité, américanisation et anti-américanisme*, Québec, PUL, 2011, p. 75.

¹⁵ Paul-André Linteau et al., *Histoire du Québec contemporain. Tome II-Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1989, p. 421; Léon Dion, *La Révolution dérouteré*, Montréal, Boréal, 1998, p. 91.

¹⁶ Paul-André Linteau et al., *Histoire du Québec...*, 834 p.; Léon Dion, *La Révolution...*, p. 95.

¹⁷ Denis Monière, *Pour comprendre le nationalisme...*, p. 123.

¹⁸ Marc Levine, *La reconquête de Montréal*, Montréal, VLB Éditeur, 1997, p. 14.

des changements sociaux et économiques en faveur du français à Montréal¹⁹. Linteau ajoute que pour ces nationalistes, la métropole est un lieu stratégique et symbolique capital, l'emprise anglophone y étant la plus flagrante dans la province et les rapports interlinguistiques les plus nombreux, en plus d'être le foyer principal de la culture québécoise²⁰. Dans cette perspective, nous verrons que les francophones se font une fierté de voir une équipe du baseball majeur s'installer à Montréal en partie grâce à des investisseurs francophones, du moins avant que ceux-ci se désistent.

Sean Mills a démontré, quant à lui, que la contestation dont Montréal est le théâtre à l'époque va bien au-delà du mouvement nationaliste. En effet, différents groupes contestataires en sont venus à former une mouvance plus large luttant contre un impérialisme aux multiples facettes, afin d'établir une démocratie embrassant «la souveraineté individuelle et collective et la solidarité sociale²¹». Femmes, personnes noires, ouvriers, étudiants, défenseurs de la langue française et autres, tentent alors, de manière tantôt conjointe, tantôt séparée, de libérer Montréal du joug impérial. Cet empire, dépendamment de la perception des groupes, est américain, anglo-saxon, canadien-anglais, paternaliste, sexiste, capitaliste ou raciste. S'il était tentant de croire que les intellectuels québécois auraient, dans la même veine, souligné que l'expansion de la LMB au Québec symbolisait une autre manifestation du colonialisme américain, nous verrons qu'il n'y a en fait qu'un seul individu qui le fait, soit Pierre Duceppe, commissaire aux loisirs et à la jeunesse du Québec.

L'américanisation du Québec

Yvan Lamonde a largement contribué à l'écriture de l'histoire des rapports entre le Québec et les États-Unis. Il définit l'américanisation comme étant la «pénétration de la culture globale des États-Unis dans d'autres cultures nationales²²». Selon lui, l'expansionnisme culturel étatsunien commence à affecter le Canada vers 1920, époque où l'américanisation

¹⁹ *Ibid.*, p. 14-20.

²⁰ Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2000, p. 476-476.

²¹ Sean Mills, *Contester l'empire. Pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal, 1963-1972*, Montréal, Huturbise, 2008, p. 20.

²² Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances...*, p. 76.

passé notamment par la professionnalisation du sport, dont celle du baseball qui était déjà bien entamée²³. Christopher Rolfe, linguiste s'intéressant au Québec, est également d'avis que la présence, au Canada, d'une équipe de baseball composée essentiellement de joueurs américains est un indice de son américanisation²⁴. C'est cependant à la suite de la Deuxième Guerre mondiale que le Québec se met définitivement à l'heure des États-Unis, alors qu'il entre pour de bon dans la société de consommation, toute la population participant à *l'American way of life*²⁵. «Automobile, cinéma, *bungalows*, cuisinière, réfrigérateur, télévision, publicité font qu'on est «comme aux États»²⁶», affirme Lamonde. Rolfe ajoute que le rejet, dans les années 1960, de l'identité traditionnelle canadienne-française par les Québécois qui adoptent alors une identité plus confiante et ouverte aux influences économiques, sociales, etc., des Américains, démontre leur profonde américanisation²⁷. Nous verrons plus loin en quoi la venue de la LMB à Montréal constitue une autre manifestation de cette américanisation de la province.

Selon Lamonde, durant la Révolution tranquille, des intellectuels québécois s'opposent à l'expansion de l'empire américain chez eux, car ils y voient un processus d'acculturation, dont Linteau fait mention²⁸. En effet, alors que «la domination de la «civilisation américaine», la prospérité économique, l'appel à la consommation différée depuis la crise continentalisent définitivement les Québécois²⁹», des intellectuels croient que cette continentalité nord-américaine ne peut faire du Québec qu'une conquête de l'impérialisme étatsunien, dont l'apogée se situe dans les années 1970³⁰. Ces intellectuels, de la gauche radicale, vont dénoncer dès la décennie 1960 cet impérialisme qui pénètre l'économie, le syndicalisme, le

²³Yvan Lamonde, «Quebec's Americanness», dans Stéphane Gervais, Christopher Kirkey et Jarrett Rudy (dir.), *Quebec Questions : Quebec Studies for the Twenty-First Century*, Toronto, Oxford University Press, 2010, p. 81; Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances...*, p. 76.

²⁴C. D. Rolfe, «The 'Quebecois', America, Americanness and Americanization», *Renaissance and Modernization*, vol. 35, 1992, p. 144.

²⁵Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances*, p. 87.

²⁶Yvan Lamonde, *Ni avec eux ni sans eux : le Québec et les États-Unis*, Québec, Nuit blanche, 1996, p. 90.

²⁷*Ibid.*, p. 146.

²⁸Paul-André Linteau et al., *Histoire du Québec...*, p. 767.

²⁹Yvan Lamonde, *Ni avec eux ni sans eux...*, p. 146.

³⁰Yvan Lamonde, «L'ambivalence historique du Québec à l'égard de sa continentalité : circonstances, raisons et signification», dans Gérard Bouchard et Yvan Lamonde (dir.), *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIXe et XXe siècles*, Montréal, Fides, 1993, p. 77-78; Lamonde, *Allégeances et dépendances...*, p. 97.

loisir et la culture matérielle³¹. Tel que nous l’avançons plus loin, ces intellectuels sont cependant étonnamment silencieux sur la question du baseball majeur à Montréal.

La politologue Karine Prémont affirme, pour sa part, que la crainte de l’assimilation culturelle du Québec par les États-Unis est présente de manière générale dans la société et qu’on y redoute, dans les années 1960, les nombreuses influences culturelles américaines³². Diane Pacom, sociologue, abonde dans le même sens³³. Au contraire, selon Balthazar, la province, bien qu’elle cherche à se différencier des États-Unis, ne se sent pas menacée, la différence de la langue donnant suffisamment confiance en eux aux Québécois pour qu’ils soient ouverts à leurs voisins et ne craignent par leur expansion dans la province³⁴. Nous verrons que le respect du fait français dans l’équipe montréalaise est, à cet effet, une priorité pour bien des Québécois, francophones ou anglophones.

Avant d’aller plus loin, nous croyons pertinent d’établir ce à quoi réfère le concept d’américanité, par rapport à celui d’américanisation, car il en sera également question dans le cadre de ce mémoire. Si l’américanisation réfère à l’introduction de la culture des États-Unis au Québec, ce qui ne revêt d’ailleurs pas un caractère d’emblée négatif ou positif dans la manière où nous entendons l’utiliser ici, l’américanité relève davantage du partage d’une culture continentale à laquelle tous les états contribueraient. Plus précisément, le Groupe de recherche interdisciplinaire sur les Amériques définit l’américanité ainsi :

Dépassant ainsi le simple phénomène d'américanisation, compris comme une assimilation du système de valeurs, de la culture et du mode de vie étatsuniens, l'américanité met en lumière l'importance, dans la constitution de l'identité (québécoise, brésilienne, chicana, mexicaine, afro-cubaine ou autre), des appartenances, des références et des valeurs qui prennent source dans une dynamique culturelle non pas strictement nationale ou locale, mais bien

³¹ *Ibid.*, p. 29 et 97.

³² Karine Prémont, «L’influence des médias américains sur la culture québécoise ou l’impact de l’«American Way of Life» sur les Québécois», dans Guy Lachapelle (dir.), *Le destin américain du Québec : américanité, américanisation, anti-américanisme*, Québec, PUL, 2010, p. 115.

³³ Diane Pacom, «Being French in North America: Quebec Culture and Globalization», *American Review of Canadian Studies*, vol. 31, no 3, automne 2001, p. 441.

³⁴ Louis Balthazar, «Le Québec et son triangle nord-américain», *Gesellschaft für Kanada-Studien. Zeitschrift*, vol. 11, no1/2, 1991 p. 59.

continentale³⁵.

Yvan Lamonde rajoute que l'américanité serait donc «un concept d'ouverture et de mouvance qui dit le consentement [du Québec] à son appartenance continentale³⁶». Si nous voyons plus loin en quoi le baseball majeur est un symbole de l'américanisation du Québec, nous avançons également que la longue existence de la pratique du baseball amateur dans la province et au Canada est plutôt le signe de leur américanité. En effet, comme nous l'exposons dans les pages qui suivent, le baseball est une pratique sportive propre à plusieurs états américains, et non pas exclusive aux États-Unis.

Histoire du sport et du baseball au Québec et au Canada au XX^e siècle

Comme Gilles Janson le mentionne, l'histoire du sport au Québec et au Canada n'a que peu attiré l'attention des chercheurs, bien que le sport soit un important facteur de compréhension de la société³⁷. En effet, ce n'est qu'à partir des années 1980 que le sport commence à intéresser les historiens, alors que des études portant sur son développement dans le cadre de la modernisation du Québec et du Canada à la fin du XIX^e siècle, notamment celles d'Alan Metcalfe, Donald Guay, Janson et Colin D. Howell, commencent à paraître³⁸.

Parmi ces travaux, mentionnons l'ouvrage collectif dirigé par Maxwell L. Howell et Reet A. Howell, où Gerard Redmond affirme qu'entre 1939 et 1976, le phénomène sportif le plus important au pays a été l'essor sans précédent d'associations sportives, témoignant de

³⁵ GIRA, «Américanité et américanisation», *Archives-info*, [En ligne], <http://archive-info.com/page/1864487/2013-04-11/http://www.gira.info/fr/qui-sommes-nous/problematique-et-notions-cles/americanite-et-americanisation> (page consultée le 14 février 2016).

³⁶ Yvan Lamonde, *Ni avec eux ni sans eux*, p. 11.

³⁷ Gilles Janson, «Le sport au Québec, un champ de recherche méprisé», *Le Bulletin d'histoire politique*, vol. 11, no 3, hiver 2003, p. 9-10.

³⁸ Alan Metcalfe, « The Evolution of Organized Physical Recreation in Montreal », *Histoire sociale/Social History*, vol. 11, no 21, mai 1978, p. 144-166; Alan Metcalfe, *Canada Learns to Play. The Emergence of Organized Sport, 1807-1914*, Toronto, McClelland and Stewart Limited, 1987; Donald Guay, *Introduction à l'histoire des sports au Québec*, Montréal, VLB Éditeur, 1987; Donald Guay, *La conquête du sport : le sport et la société québécoise au XIXe siècle*, Outremont, Lanctôt, 1997 ; Gilles Janson, *Emparons-nous du sport : les Canadiens français et le sport au XIXe siècle*, Montréal, Guérin, 1995; Colin D. Howell. *Blood, Sweat, and Cheers. Sport and the Making of Modern Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2001.

l'engouement grandissant chez les Canadiens pour la pratique sportive³⁹. Don Morrow et Kevin B. Wamsley soutiennent quant à eux que, de manière générale, au XX^e siècle, la pratique et l'intérêt pour le sport augmentent significativement au Canada⁴⁰. L'importance du phénomène sportif pour les Canadiens est confirmée par Margaret Ann Hall et ses collègues, professeurs en éducation physique à l'Université d'Alberta, qui avancent que le sport au pays est un phénomène qui fait partie intégrante de la culture⁴¹. Vu l'important attachement des Canadiens pour le sport au XX^e siècle, il n'est pas étonnant, comme nous le verrons, que l'accueil d'une ligue sportive majeure à Montréal soit avant tout chaleureux.

Un nombre très restreint de travaux s'intéresse à l'histoire du sport en général au Québec au XX^e siècle. L'ouvrage collectif dirigé par Jean-Pierre Augustin, géographe urbain, et Claude Sorberts, politologue, est l'un de ceux-là; il y est question du sport comme support à des enjeux sociaux et politiques centraux de la société québécoise⁴². Gilles Sénécal, aussi géographe urbain, y soutient que le sport professionnel à Montréal permet l'osmose au sein de la ville, en créant un langage populaire commun⁴³. Dans cette perspective, il sera intéressant de voir si l'obtention d'une franchise de baseball professionnel en 1968 participe, même faiblement, au rapprochement des communautés francophones et anglophones de Montréal, alors en conflit. Soulignons que Jocelyn East a aussi contribué au déploiement de cette historiographie du sport au Québec au XX^e siècle en s'intéressant aux valeurs qui entourent le sport et à son institutionnalisation, tandis qu'Élise Detellier s'est intéressée au sport féminin et à la dimension genrée du sport⁴⁴.

³⁹ Gerard Redmond, « Developpments in Sport From 1939 to 1976 », dans Maxwell L. Howell et Reet A. Howell (dir.), *History of sport in Canada*, Stipes Pub. Co., 1985, p. 304.

⁴⁰ Don Morrow et Kevin B. Wamsley. *Sport in Canada. A History*, Don Mills, Oxford University Press, 2005, p. 2; Don Morrow et Mary Keyes. *A Concise History of Sport in Canada*, Don Mills, Oxford University Press, 1989.

⁴¹ Margaret Ann Hall et al., *Sport in Canadian Society*, Don Mills, Oxford University Press, 2002.

⁴² Jean-Pierre Augustin et Claude Sorberts (dir.), *La culture du sport au Québec*, Talence, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1996.

⁴³ Gilles Sénécal, « Sur l'écologie sociale du sport montréalais : des groupes et des sports face à l'intégration ou à la spécification », p. 113, dans Augustin, Jean-Pierre et Claude Sorberts (dir.), *La culture du sport au Québec*, Talence, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1996.

⁴⁴ Jocelyn East, « Les valeurs sportives dans le discours politique : le cas du Québec depuis 1960 démontre la nécessité d'une philosophie sportive », *Bulletin d'histoire Politique*, vol. 11, no 2, janvier 2003, p.62-76; Jocelyn East, « L'institutionnalisation du sport au Québec de 1900 à 1967. Modifications de perceptions culturelles erronées par une explication idéologique et socio-ethnique », *Stadion*, vol. 1, no 2, 2005, p. 273-292; Élise

L'histoire du baseball est quant à elle d'abord l'affaire d'historiens américains, pour qui elle constitue le domaine sportif le plus important⁴⁵. Certains d'entre eux se sont d'ailleurs intéressés à la relation de leur pays avec le Canada. Ainsi, Sean Hayes soutient que la présence de la LMB au Canada y fait résonner la présence mythique des États-Unis, les liens entre ce pays et le baseball ayant été à ce point magnifiés au fil des années⁴⁶. Robert Elias affirme, pour sa part, que le statut du baseball est depuis toujours une source d'ambiguïté au Canada en vertu de son importance aux États-Unis. En effet, bien que le baseball soit aussi le sport national du Canada⁴⁷, ce dernier refuse de le reconnaître parce qu'il veut nier le fait que sa culture ne soit qu'une simple extension de la culture américaine⁴⁸. D'une part, il sera intéressant de voir si les Québécois perçoivent bel et bien, dans la venue de la LMB à Montréal, la présence étatsunienne à laquelle Hayes fait mention. D'autre part, nous verrons que certains francophones désirent, via l'équipe, marquer leur distinction des Américains, même si elle inscrit le Québec dans un circuit sportif issu des États-Unis.

John P. Rossi affirme de son côté que l'expansion de la LMB par la création des Expos ne connaît pas initialement un grand succès, tant en termes de performance sportive qu'auprès des partisans⁴⁹. Cet avis est partagé par Robert F. Lewis II qui soutient notamment que Montréal, ne disposant pas d'un attachement historique important au baseball, ne pouvait être un marché viable pour la LMB⁵⁰. Le sport national étant le hockey au Québec et la culture française ne témoignant d'aucun intérêt particulier pour le baseball, la LMB ne pouvait prospérer à Montréal selon lui⁵¹. Il ajoute que la Ligue a dû en plus faire face aux sentiments

Detellier, *Mises au jeu. Les sports féminins à Montréal, 1919-1961*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2015.

⁴⁵Paul F. Zingg, «Diamond in the Rough: Baseball and the Study of Sports History», *History Teacher*, vol. 19, no 3, mai 1986, p.386.

⁴⁶Sean Hayes, «America's National Pastime and Canadian Nationalism», p. 163, dans Stephen G. Wieteg (dir.), *Sport and Memory in North America*, London, Frank Cass, 2001.

⁴⁷Cette thèse voulant que le baseball soit le sport national des Canadiens autant que celui des Américains est surtout véhiculée par des historiens canadiens. Du côté américain, Elias constitue un peu l'exception à la règle, alors que la majorité des historiens des États-Unis, comme on le verra, nie tout attachement historique important entre le baseball et le Canada. Il faut aussi souligner que souvent, les historiens affirmant que le baseball est le sport national du Canada ne nient pas le fait que le hockey mérite de l'être : ils cherchent plutôt à affirmer que le baseball peut aussi se réclamer de ce titre, bien qu'officiellement, il ne soit pas reconnu comme tel.

⁴⁸Robert Elias, *The Empire Strikes Out...*, p. 225-226.

⁴⁹John P. Rossi, *The National Game. Baseball and American Culture*, Chicago, Ivan R. Dee, 2000, p. 171.

⁵⁰Robert F Lewis II, *Smart Ball*, Jackson, University Press of Mississippi, 2010, p. 113.

⁵¹*Ibid.*

antipathiques des nationalistes québécois, dédaigneux des États-Unis⁵². Nous soutenons dans ce mémoire qu'au contraire, de nombreux Franco-Québécois, dont une bonne proportion était sans doute nationaliste, se sont réjouis de la création des Expos, comme en témoigne l'engouement de plusieurs journalistes sportifs, amateurs de baseball et politiciens montréalais francophones.

Au Canada et au Québec, le baseball commence à peine à attirer l'attention des historiens, contrairement au hockey et au Canadien de Montréal qui a déjà fait l'objet de nombreuses publications⁵³. William Humber, historien amateur, a publié en 1995 la seule synthèse de l'histoire du baseball au Canada à ce jour, ouvrage où il défend l'idée que ce sport a une riche histoire qui dépasse ses liens avec les États-Unis, et que si ces derniers n'en avaient pas fait leur sport national, il serait celui des Canadiens⁵⁴. Comme Elias, il affirme que ces derniers se sentent coupables de leur amour pour ce sport, puisqu'il s'agit du sport national des Américains, desquels ils veulent se différencier⁵⁵. Quant au baseball au Québec, Humber soutient qu'il a une importante signification pour les francophones (sans qu'il ne précise dans

⁵² *Ibid.*

⁵³ Voici une liste non-exhaustive d'auteurs qui ont travaillé sur le hockey et le Canadien de Montréal : Olivier Bauer et Jean-Marc Barreau (dir.), *La religion du Canadien de Montréal*, Fides, 2009; Pierre-Luc Beauchamp, *Le sport et l'identité collective au Canada : La Série du siècle de 1972*, M.A. histoire, Université du Québec à Montréal, octobre 2005; Anouk Bélanger, «Le hockey au Québec, bien plus qu'un jeu : analyse sociologique de la place centrale du hockey dans le projet identitaire des Québécois», *Loisir et société / Society and Leisure*, Vol. 19, no 2, Automne 1996, p. 539-557; Claude Couture, «Le «Rocket» Richard : reflet d'une société coloniale ou post-coloniale?», *Canadian Sport Studies/Études des sports au Canada*, mars 2004, p. 38-41; Alexandre Dumas et Suzanne Laberge, «L'affaire Richard/Campbell : un catalyseur de l'affirmation des Canadiens-français», *Bulletin d'Histoire Politique*, Vol. 11, no 2, janvier 2003, p.30-44; Jean Duppreault, «L'affaire Richard: a Situational Analysis of the Montreal Hockey Riot of 1955», *Canadian Journal of History of Sport*, vol. 12, no 1, mai 1981, p.66-83; Neil Earl, «Hockey as Canadian Popular Culture: Team Canada 1972, Television and the Canadian Identity», *Journal of Canadian Studies*, Peterborough, été 1995, vol. 30, no 2, p. 107-123; Tim Elcombe, «Hockey New Year's Eve in Canada : Nation-Making at the Montreal Forum», *International Journal of the History of Sport*, vol. 27, no 8, mai 2010, p. 1287-1310; James J. Herlan, «The Montréal Canadiens : A Hockey Metaphore», *Québec Studies*, vol. 3, no 3, printemps 1983, p.96-108; Holman, Andrew C. (dir.), *Canada's Game. Hockey and Identity*, McGill-Queen University Press, Montréal & Kingston, 2009; Amy J. Ransom «Lieux de mémoire or Lieux du dollar? : Montreal's Forum, the Canadiens, and Popular Culture», *Quebec Studies*, no 51, printemps/été 1991, p.21-39; Emmanuel Lapierre, «À toi pour toujours? Le Canadien de Montréal comme enjeu national d'une guerre culturelle», Mémoire de Maîtrise, Université de Montréal, Département d'Histoire, 2011; Benoît Melançon, «Écrire Maurice Richard : culture savante, culture populaire, culture sportive», *Globe*, Vol. 9, no 2, 2006, p.109-135; Benoit Melançon, *Les yeux de Maurice Richard, une histoire culturelle*, Montréal, Fides, 2006.

⁵⁴ William Humber, *Diamonds of the North : A Consise History of Baseball in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1995, p. 1-2.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 3.

quel sens)⁵⁶. Humber a aussi dirigé un ouvrage collectif sur le baseball au Canada, où il avance que le baseball est un sport canadien, les divers chapitres le démontrant en mettant l'accent sur la longue tradition historique de la pratique du sport au pays⁵⁷. Les thèses de ces différents auteurs tendent donc à soutenir le fait que la pratique du baseball puisse être associée à l'américanité du Québec et du Canada. Nous reviendrons plus en détail sur ce point au premier chapitre.

Quelques chapitres sont aussi consacrés au baseball dans des synthèses de l'histoire du sport au pays. Ainsi, Guay soutient que le baseball s'intègre aux pratiques culturelles canadiennes-françaises dès 1860, via son introduction par les anglophones à Montréal. Il ajoute que le baseball consolide ses assises au Québec au XX^e siècle, même si la majorité des joueurs sont d'origine anglo-américaine. Si Morrow et Wamsley affirment que la population canadienne développe un attachement viscéral pour le baseball à cette époque, Robert Barney avance que les Canadiens démontrent un intérêt marqué pour ce sport dès le XIX^e siècle et qu'il est le sport national du Canada autant que le hockey⁵⁸. Nous verrons que l'accueil enthousiaste que réservent les Québécois au baseball majeur à Montréal en 1968 concorde parfaitement avec ces interprétations.

Du côté des études régionales, celle de Colin D. Howell qui s'intéresse aux liens entre ce sport dans les Maritimes et des enjeux et processus sociaux plus larges, comme les conflits de classes, de genres et de races, et l'identité régionale et communautaire, se démarque⁵⁹. Jean-Marc Paradis, historien amateur, s'est intéressé, pour sa part, aux développements du

⁵⁶ *Ibid.*, p. 106.

⁵⁷ William Humber et John St. James, *All I Thought about was Baseball: Writings on a Canadian Pastime*, Toronto, University of Toronto Press, 1996.

⁵⁸ Don Morrow et Kevin B. Wamsley, «Cases Studies in the Growth and Institutionalization of Sport : Lacross and Baseball», dans *Sport in Canada. A History*, Don Mills, Oxford University Press, 2005, p. 125; Robert Knight Barney, «Whose National Pastime ? Baseball in Canadian Popular Culture», dans David Flaherty et Frank Manning (dir.), *The Beavers Bites Back ? American Popular Culture in Canada*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1993, p. 161.

⁵⁹ Colin D. Howell, *Northern Sandlots. A Social History of Maritime Baseball*, Toronto, University of Toronto Press, 1996.

baseball à Trois-Rivières entre les années 1880 et 1980, sans toutefois imbriquer le sport dans des phénomènes sociaux plus larges comme le fait Howell⁶⁰.

Par ailleurs, les études historiques portant sur les Expos menées par des universitaires sont rares, surtout comparativement aux ouvrages journalistiques et amateurs⁶¹. Pour Humber, le gain d'une franchise de la LMB par Montréal en 1968 est surprenant, l'intérêt populaire pour obtenir une équipe étant tiède, le soutien financier des hommes d'affaires appuyant le projet douteux, et la ville ne possédant pas de stade de baseball adéquat au moment de l'attribution de l'équipe⁶². Le grand enthousiasme des dirigeants municipaux, la possibilité de faire de la LMB une ligue internationale et l'impression favorable de Montréal laissée par l'Expo 67 convainquent cependant les magnats de la Ligue⁶³. La surprise d'Humber face à la venue de la LMB à Montréal est d'ailleurs partagée par l'ensemble des observateurs du milieu sportif en 1968, comme nous le verrons. Dans leur synthèse, les historiens Morrow et Wamsley soutiennent, quant à eux, que la venue des Expos à Montréal suscite un grand enthousiasme⁶⁴. Nous démontrons dès le premier chapitre que c'est effectivement le cas, et que plusieurs facteurs viennent expliquer cet engouement, du moins chez les acteurs francophones intéressés par le baseball majeur.

Enfin, des journalistes et amateurs ayant contribué à l'ouvrage *All I Thought About Was Baseball*, dirigé par Humber ont aussi traité de l'histoire du baseball à Montréal et des Expos. Mordechai Richler y affirme que l'histoire du baseball au Canada est riche,

⁶⁰ Jean-Marc Paradis, *100 ans de baseball à Trois-Rivières*, Trois-Rivières, Championnat mondial de baseball junior, 1989.

⁶¹ Parmi ces auteurs, citons plus particulièrement: Claude Brochu, *My Turn at Bat : The Sad Saga of the Montreal Expos*, Toronto, ECW Press, 2002; Denis Bordeur, *Les Expos : du parc Jarry au Stade olympique*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1996; Jacques Doucet et Marc Robitaille, *Il était une fois les Expos. Tome I : Les années 1969-1984*, Montréal, Huturbise, 2009 ; Jacques Doucet et Marc Robitaille, *Il était une fois les Expos. Tome II : les années 1985-2004*, Montréal, Huturbise, 2011 ; Danny Gallagher, *De Jackie Robinson à Felipe Alou : souvenirs de Montréal, de baseball et des Expos* ; Danny Gallagher, *Remembering the Montreal Expos*, Toronto, Scoop Press, 2006; Maxwell Kates, «On Historical Grounds». *Nine: A Journal of Baseball History & Culture*, Vol. 16, no 1, automne 2007, p.37-50; Jonathan Kay, «Expos and the Separatism». *Nine: A Journal of Baseball History & Culture*, Vol. 12, no 1, automne 2003, p.153-155; Jeffrey Stuart, *Blue Mondays : The Long Goodbye of the Montreal Expos*, Baltimore, PublishAmerica, 2008 ; Alain Usereau, *L'époque glorieuse des Expos*, Saint-Andèle-de-Monnoir, LÉR, 2009.

⁶² William Humber, *All I Thought about was Baseball...*, p. 122.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ Don Morrow et Kevin Wamsley, *Sport in Canada...*, p. 123.

particulièrement à Montréal, en raison du faste épisode des Royaux⁶⁵. Dan Ziniuk, de son côté, soutient que le baseball peut fonctionner au Québec, notamment si une équipe offre un produit répondant aux attentes nationalistes de la population francophone, comme c'est le cas au moment de la création des Expos, leur popularité étant due aux joueurs démontrant une volonté de se faire ambassadeurs de la ville et de la province⁶⁶. Cette autre théorie est d'ailleurs vérifiée dans le cadre du présent mémoire. Avant d'y arriver, penchons-nous sur les sources se trouvant au cœur de notre recherche.

Sources et méthodologie

Précisons d'entrée de jeu que puisque les sources à partir desquelles nous avons effectué nos recherches sont essentiellement les grands quotidiens de l'époque, les principaux acteurs des débats étudiés sont des journalistes sportifs. Évidemment, par l'entremise des articles de ces chroniqueurs, nous avons aussi pu identifier certaines positions et opinions d'amateurs de baseball, de politiciens, ou encore d'hommes d'affaires québécois impliqués dans la création des Expos. Les réactions et commentaires de ces différents intervenants sont donc également exposés et analysés dans ce mémoire, mais dans une moindre mesure que ceux des journalistes sportifs. Autre précision importante : dans le cadre de notre étude, l'attention est avant tout portée sur les acteurs francophones qui se penchent sur la question de l'établissement du baseball majeur à Montréal. En guise de comparaison sont présentées les positions de leurs homologues anglophones, afin de mettre en lumière l'influence variable qu'ont pu avoir les phénomènes socioculturels présentés plus tôt sur les deux communautés linguistiques du Québec.

Comme nous le mentionnions précédemment, pour réaliser ce mémoire, ce sont surtout des sources journalistiques qui ont été dépouillées. Plus précisément, nous avons dépouillé, dans leur entièreté, la plupart des grands quotidiens québécois francophones et anglophones de

⁶⁵ Mordechai Richler, «Up From the Minors in Montreal», p. 250-260, et dans Humber, William et John St. James, *All I Thought about was Baseball: Writings on a Canadian Pastime*, University of Toronto Press, 1996.

⁶⁶ Dan Ziniuk, «L'équipe de Denis Boucher; If only they'd kept Le Grand Orange», dans William Humber et John St. James (dir.), *All I Thought about was Baseball: Writings on a Canadian Pastime*, University of Toronto Press, 1996, p. 327-332.

l'époque, de manière exhaustive pour la durée de la période à l'étude, notamment le journal *La Presse*⁶⁷, de même que *Le Journal de Montréal* et le *Montréal-matin* qui misent beaucoup sur la nouvelle sportive et visent une clientèle provenant des classes populaires⁶⁸. Afin d'avoir le point de vue des journalistes sportifs de l'extérieur de Montréal, nous avons également dépouillé *Le Soleil*⁶⁹. Nous avons ainsi pu mettre en lumière le discours des chroniqueurs sportifs de la métropole et de la capitale, de même que les réactions d'un certain nombre d'amateurs de baseball et politiciens montréalais. Le quotidien *Le Devoir* a aussi été dépouillé afin de voir comment ses chroniqueurs, plus nationalistes, se sont positionnés face à l'octroi à Montréal d'une concession de la Ligue nationale de baseball⁷⁰. Afin de saisir le pouls de journalistes et amateurs anglophones de Montréal, nous avons également dépouillé exhaustivement le *Montreal Star* et *The Gazette*⁷¹.

Afin de saisir le point de vue de l'élite intellectuelle franco-qubécoise nationaliste plus radicale, nous avons aussi dépouillé le numéro du mois de mai 1968 de la revue bimestrielle de gauche, *Parti pris*, soit le numéro correspondant au mois où l'obtention de la franchise a été annoncée⁷² qui est aussi le dernier numéro publié par cette revue. Nous avons en outre examiné le périodique *L'Indépendance*, publication officielle du *Rassemblement pour l'indépendance nationale*, pour la période allant de mai à septembre 1968, alors qu'elle

⁶⁷ André Donneur et Onning Beylerian, «La Presse». *Encyclopédie canadienne*, [En ligne], <http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/la-presse> (page consultée le 13 avril 2013). Ce quotidien tire environ 300 000 copies par jour à l'époque.

⁶⁸ Alain Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours. Tome sixième, 1920-1934*, Québec, PUL, 1984, p. 214 ; Alain Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours. Tome dixième, 1964-1975*, Québec, PUL, 1990, p. 17. Ces deux journaux tirent respectivement 50 000 et 150 000 copies quotidiennement au moment de la création des Expos.

⁶⁹ André Donneur et Onning Beylerian, «Le Soleil», *Encyclopédie canadienne*, [En ligne], <http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/le-soleil> (page consultée le 13 avril 2013). *Le Soleil* comptait, à l'époque, près de 150 000 lecteurs vivant dans la grande région de Québec.

⁷⁰ André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à aujourd'hui. Tome quatrième; 1896-1910*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1979, p. 328. *Le Devoir* tire 50 000 copies quotidiennement à la fin des années 1960.

⁷¹ André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à aujourd'hui. Tome deuxième; 1860-1879*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1975, p.127-129. Quotidien montréalais distribuant 200 000 de ses exemplaires par jour dans la décennie 1960; André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à aujourd'hui. Tome premier; 1764-1859*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1973, p. 4. Ce quotidien tire près de 130 000 copies quotidiennement en 1968-1969.

⁷² BANQ, «Parti pris», *Site de la Collection numérique de la BANQ*, [En ligne], <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/2314781> (page consultée le 14 mars 2014).

disparaît⁷³. Nous nous sommes également tournés vers le journal officiel des étudiants de l'Université de Montréal, *Quartier latin*, qui ne craignait pas de soutenir des positions controversées sur un ensemble de sujets variés⁷⁴. Son dépouillement a été fait des mois de mai 1968 à avril 1969 inclusivement.

Enfin, un dossier complet de clips vidéo et enregistrements radio retraçant les débuts des Expos à Montréal contenu dans les archives de la *Société Radio-Canada*, sous le titre de : *Les Expos : du baseball à Montréal*, a été mis à contribution⁷⁵. Ces courtes capsules journalistiques de l'époque font le point sur des questions relatives à la création des Expos en s'interrogeant, par exemple, sur la pertinence d'établir une équipe de baseball majeur à Montréal ou en s'intéressant à ce que pensait la population de la domination anglophone dans ce sport. De manière générale, ces documents nous ont permis de mieux connaître l'opinion de citoyens franco-qubécois sur ces différents sujets, même si certains de ces reportages s'attardent au point de vue des politiciens et des chroniqueurs sportifs. Soulignons que des documents similaires se trouvant dans les archives de la *Canadian Broadcasting Corporation* ont également été consultés afin de saisir l'opinion d'acteurs anglophones sur la création des Expos⁷⁶.

Le contenu de ces différentes sources a fait l'objet d'un traitement qualitatif, alors qu'une analyse du discours des différents articles retenus a été réalisée. Cette analyse a tout d'abord permis de cerner le contenu manifeste de ces discours : ce qu'ils affirment clairement, textuellement. À partir de ce contenu, nous avons été en mesure de déterminer les sujets retenant l'attention des Québécois face à la nouvelle de l'arrivée des Expos à Montréal. Nous avons par la suite décrypté le contenu latent de ces discours, soit ce qu'ils envoient comme

⁷³ André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à aujourd'hui. Tome neuvième; 1955-1963*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1990, p. 248. Le premier numéro de la revue paraît en septembre 1962.

⁷⁴ BANQ, «Le Quartier latin (1919-1977)», *Collection numérique de la BANQ*, [En ligne], <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/1865198> (page consultée le 2 septembre 2015).

⁷⁵ SRC, «Les Expos : du baseball à Montréal», *Archives de Radio-Canada*, [En ligne], <http://archives.radio-canada.ca/sports/baseball/dossiers/602/> (page consultée le 14 mars 2014).

⁷⁶ CBC, «Major League Baseball Comes to Canada», *CBC Digital Archives*, [En ligne], <http://www.cbc.ca/archives/topic/major-league-baseball-comes-to-canada> (page consultée le 22 juin 2015).

message indirect, symbolique, et qui découle de la déduction. Il était important de se pencher sur ce second type de contenu afin de mettre en lumière les réactions suscitées par la création des Expos. Comme les différents acteurs n'explicitent pas toujours clairement leurs réactions, celles-ci ont dû être déduites du ton employé dans les discours sur le sujet, ou encore à partir de l'étude de différents qualitatifs utilisés pour décrire la nouvelle, par exemple.

Afin de présenter les résultats obtenus au terme des recherches effectuées dans le cadre de ce mémoire, nous consacrons d'abord le premier chapitre à l'influence qu'ont pu avoir l'histoire du baseball au Québec ainsi que l'américanisation de la province sur les différents débats et réactions survenus à la suite de l'arrivée de la LN à Montréal. À cet effet, nous débutons ce chapitre par un bref historique du baseball dans la Belle province, avant de présenter les étapes ayant conduit à la création des Expos. C'est à ce stade que nous élaborerons sur la manière dont la pratique du baseball contribue à marquer l'américanité du Québec, alors que l'extension du baseball majeur à Montréal témoigne de son américanisation. Nous nous intéressons ensuite aux réactions suscitées par cet événement, soit la surprise généralisée d'une part, et l'engouement, d'autre part. Il sera aussi question dans ce chapitre des liens faits par un certain Pierre Duceppe entre le baseball majeur et le danger de «colonisation à l'américaine» qu'il représenterait. Enfin, nous concluons avec l'analyse de deux événements concernant l'équipe où des intervenants francophones ont manifesté leur intolérance face au racisme, en les insérant dans le cadre de l'histoire transnationale et montréalaise du racisme et de l'antiracisme.

Dans le second chapitre, nous nous attardons principalement à l'influence du nationalisme québécois des années 1960 sur les réactions et débats entourant la venue de la LN à Montréal. Nous verrons que le nationalisme canadien a quant à lui fort probablement influencé la position des acteurs anglophones intéressés par la nouvelle. Nous nous penchons d'abord sur l'importance qu'accordent différents acteurs francophones et anglophones au respect de la langue française dans la formation montréalaise. La glorification de Montréal par certains journalistes sportifs francophones est également l'objet d'une partie de notre analyse. La controverse entourant le possible financement public de la construction du stade où doit évoluer l'équipe est aussi attentivement étudiée. Passons maintenant à l'étude de ces premiers

«chapitres mémorables» de l’histoire des Expos de Montréal survenus entre le 27 mai 1968 et le 14 avril 1969⁷⁷.

⁷⁷ Claude Larochelle, «Carrefour des sports», *Le Soleil*, 29 mai 1968, p. 43.

Chapitre 1 : Les Expos, entre américanisation et histoire du baseball montréalais

Dans ce premier chapitre, nous cherchons à montrer et à expliquer pourquoi, en dépit de l'américanisation déjà ancienne du Québec et la longue histoire du baseball dans la province, l'annonce de la venue du baseball majeur à Montréal suscite d'abord la surprise avant que celle-ci ne laisse la place à l'engouement. Nous verrons aussi en quoi l'américanisation du Québec a sans doute incité certains individus comme Pierre Duceppe, fonctionnaire québécois, à relier la création des Expos de Montréal au colonialisme américain¹.

Pour y arriver, nous présenterons d'abord un bref résumé de l'histoire du baseball au Québec en nous attardant à ses débuts dans la province, qui remontent à 1860, à l'aventure des Royaux de Montréal, de même qu'aux nombreuses tentatives d'installer une équipe des Ligues majeures dans la métropole québécoise, jusqu'à l'arrivée des Expos. Au moment d'aborder ce nouveau chapitre du baseball québécois, nous verrons que les insuccès du passé pour attirer le baseball majeur expliquent en partie la surprise vécue en 1969 par les journalistes sportifs, politiciens et amateurs de baseball, tant québécois qu'américains. Puis, nous montrerons en quoi la riche tradition de baseball au Québec, marque de son américanité, a pu influencer l'engouement de différents intervenants francophones pour la création des Expos.

Nous verrons également que le phénomène de l'américanisation du Québec, entendue comme «la pénétration de la culture globale des États-Unis dans [la culture québécoise]²», est aussi en partie responsable de la tenue de certains débats concernant la création des Expos de Montréal. Notamment, nous constaterons que l'expansion de la Ligue nationale au Québec constitue une nouvelle dimension du processus d'américanisation de la province, ce qui explique la surprise de tous les intervenants qui commentent l'évènement. De plus, nous

¹ Pierre Duceppe est nommé en 1968 Commissaire aux loisirs et à la jeunesse du Québec. Il fait partie de l'entité bicéphale du Haut-Commissariat à la jeunesse, aux loisirs et au sport du Québec, créé lui aussi en 1968. Nous n'avons pu obtenir davantage d'informations sur Duceppe. En effet, les archives de l'Assemblée nationale du Québec, de même que différents fonds de la BANQ ont été consultés, mais en vain.

² Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances...*, p. 76.

montrons que parce que certains intervenants sont favorables ou au contraire indifférents à l'américanisation de la province et d'autres moins, tous n'accueillent pas la formation des Expos avec le même enthousiasme. Nous verrons également que pour Pierre Duceppe, l'établissement du baseball majeur à Montréal est associé aux dangers du colonialisme américain et que la langue française est pour lui le seul rempart permettant de contrer la menace. Enfin, il sera possible de constater que la création des Expos s'insère également dans l'histoire locale et transnationale du racisme et de l'anti-racisme.

1.1 Le baseball au Québec : une vieille histoire

Il est aujourd'hui admis que le baseball a des origines britanniques et qu'il aurait évolué jusqu'à sa forme actuelle à son arrivée en Amérique du Nord, dont au Québec, au XIX^e siècle³. La création de ce sport a néanmoins longtemps été associée à l'Américain Abner Doubleday, avant qu'il ne soit démontré que cette paternité n'est rien de plus qu'un mythe construit pour nourrir les ambitions économiques d'hommes d'affaires américains. De même, bien que certains font remonter les sources de ce sport au Canada, il n'en serait rien. Quoiqu'il en soit, une chose demeure certaine : dès les années 1860, la pratique du baseball apparaît au Québec, soit quelques décennies après l'Ontario et les États-Unis⁴. C'est ce qui fait en sorte que bien des historiens soutiennent que le baseball, sous sa forme amateur, est tout autant le sport des Canadiens (et des Québécois, par extension) que des Américains. En fait, certains d'entre eux affirment que le baseball est, comme pour les Américains, le sport national des Canadiens, qu'il revêt une importance capitale pour ceux-ci aux XIX^e et XX^e siècles ou encore plus directement, que le baseball est bel et bien un sport canadien, tout autant qu'américain⁵.

³ Donald Guay, *Introduction à l'histoire...*, 1987, p. 15; Éric Coupal, «Origines et développement du baseball à Montréal (1860-1915)», dans «Baseball, américanité et culture populaire. Histoire du baseball à Montréal (1860-1914)», de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Département d'histoire, 2001, [En ligne], http://quebec.sabr.org/articles_coupal3.htm (page consultée le 17 février 2015).

⁴ *Ibid.*

⁵ Robert Elias, *The Empire Strikes Out...*, p. 225-226 ; Robert Knight Barney, «Whose National Pastime...», p. 161; William Humber, *Diamonds of the North...*, p. 1-2; William Humber et John St. James, *All I Thought About Was Baseball...*; Don Morrow et Kevin B. Wamsley, *Sport in Canada...*, p. 125; Alan Metcalfe, *Canada Learns to Play...*, p. 93.

En ce qui concerne le baseball au Québec, notons que s'il est introduit dans la province dès les années 1860 dans les collèges classiques montréalais par de jeunes Américains, c'est à Saint-Hyacinthe, dans les années 1870, que ce sport commence à être pratiqué avec le plus d'assiduité⁶. Montréal ne devient véritablement la plaque tournante du baseball québécois que dans les années 1890, moment où il « s'impose [...] comme un élément rassembleur permettant aux gens de resserrer leurs liens sociaux⁷ ». Au cours du XX^e siècle, il s'enracinera dans les pratiques culturelles et sportives des Québécois, pour qui il a une signification et une influence qui dépasseraient les considérations sportives⁸.

Ainsi, il est possible d'associer la pratique du baseball au Québec et au Canada à leur américanité. En effet, ce sport a percé au nord comme au sud de la frontière canado-américaine environ au même moment, et les Québécois et Canadiens semblent avoir rapidement développé un attachement important à l'égard de ce sport, selon les dires des différents auteurs canadiens. C'est pourquoi le baseball constitue davantage une forme de partage culturel entre les différents états du continent américain, qu'une marque de l'impérialisme américain. D'ailleurs, bien que ce soit des Américains qui introduisent, semble-t-il, le baseball à Montréal vers les années 1860, il n'est toujours pas sacré sport emblématique des États-Unis à cette époque. De plus, il n'est pas pratiqué exclusivement au sud de la frontière, comme nous l'avons vu. Ainsi, il semble inopportun de considérer la venue du baseball dans la province comme le résultat de l'impérialisme culturel états-unien. À l'opposé, nous verrons plus loin en quoi la Ligue majeure de baseball constitue en elle-même un produit strictement américain participant à l'américanisation du Québec.

Le baseball professionnel s'implante quant à lui à Montréal au XIX^e siècle. Il est alors avant tout l'apanage d'athlètes provenant des États-Unis, les habitants de la province étant surtout confinés au rôle de spectateurs⁹. L'arrivée en 1898 des Royaux de Montréal, de la Ligue internationale, consolide ces rôles. En effet, durant toutes leurs années d'existence, la

⁶ Donald Guay, *Introduction à l'histoire...*, p. 27.

⁷ Éric Coupal, « Origines et développement du baseball... ».

⁸ Donald Guay, *Introduction à l'histoire...*, p. 27; William Humber, *Diamonds of the North...*, p. 106. Humber n'explique pas quelles seraient ces considérations extra-sportives.

⁹ Donald Guay, *Introduction à l'histoire...*, p. 27.

très vaste majorité des effectifs de cette équipe sont américains et leurs partisans, québécois. Si les Royaux évoluent au Québec de 1898 à 1917 de manière sporadique en raison de difficultés économiques récurrentes, ils sont à Montréal sans interruption de 1928 à 1960. Durant cette seconde période où ils constituent la principale filiale des Dodgers de Brooklyn, équipe du baseball majeur, ils connaissent leurs meilleurs moments sur le terrain, les Québécois leur démontrant un appui indéfectible¹⁰.

L'aventure des Royaux prend cependant fin de manière plutôt abrupte. Malgré leurs succès des années 1940 et 1950, lors de la saison 1959-1960, l'équipe est délaissée par les partisans avant d'être déménagée à Syracuse. Le tout s'explique par le fait que pour les propriétaires des Dodgers, l'équipe montréalaise n'était plus suffisamment rentable. Les Dodgers, déménageant alors de Brooklyn vers Los Angeles, abandonnent les Royaux, et la Ligue internationale saisit puis relocalise la formation à Syracuse¹¹. Les faibles foules de la dernière saison seraient quant à elles le résultat de différents facteurs : les performances sportives décevantes de l'équipe et l'envie des amateurs québécois d'avoir une formation appartenant aux Ligues majeures seraient au cœur des explications, tout comme le fait que les Dodgers aient au fil des années laissé dépérir la concession¹².

Ce désir n'était d'ailleurs pas nourri d'espoirs farfelus puisque plusieurs tentatives d'attirer le baseball majeur à Montréal sont orchestrées tout au long du XX^e siècle. En effet, la possibilité de voir la métropole québécoise faire partie des ligues majeures est discutée dès les années 1920, tandis que, selon Dink Carrol¹³ de la *Gazette*, les premières tentatives sérieuses pour attirer une équipe surviennent durant la décennie suivante¹⁴. D'autres essais surviennent entre 1953 et 1966 : quand ce n'est pas la Ville qui refuse de s'impliquer dans le

¹⁰ *Ibid.*; William Brown, *Les fabuleux Royaux : Les débuts glorieux du baseball professionnel* à Montréal, traduit par Charles Hébert, Montréal, Éditions Robert Davies, 1996, p. 4-5.

¹¹ *Ibid.*, p. 177.

¹² *Ibid.*, p. 4-5 et 177.

¹³ Dink Carrol, né en 1899 et décédé en 1991, a couvert principalement le hockey, mais s'est aussi intéressé à de multiples autres sports, dont le baseball, au fil de sa carrière de chroniqueur sportif. Celle-ci s'est déroulée au quotidien *The Gazette*, entre 1941 et 1987. Il est introduit au Temple de la renommée du Hockey en 1984.

¹⁴ Elmer Ferguson, «The gist and the jest of it», *The Montreal Star*, 28 mai 1968, p. 64; Dink Carrol, «Playing the field», *The Gazette*, 29 mai 1968, p. 42.

projet d'un investisseur privé, c'est elle qui voit ses tentatives d'attirer une équipe échouer, ou alors c'est un projet d'expansion de la LMB à l'extérieur des États-Unis qui tombe à l'eau¹⁵.

Montréal crie finalement victoire en 1968, lorsqu'elle se voit octroyer par la Ligue nationale du baseball majeur l'un des deux clubs d'expansion disponibles. Le processus devant conduire à cet élargissement des cadres géographiques de la Ligue avait commencé dès novembre 1967. Selon la rumeur, Montréal et Toronto, tout comme les villes américaines de Buffalo, Milwaukee, Dallas-Fort Worth, San Diego et Denver, avaient signifié leur intérêt d'obtenir une équipe de la LN. Gerry Snyder avait confirmé au cours du mois que la métropole québécoise, sans avoir fait de demande officielle, s'était effectivement montrée intéressée à acquérir un club du baseball majeur. Le 2 décembre, lorsque les dirigeants de la Ligue Nationale se sont rencontrés à Mexico, la nouvelle fut annoncée : Buffalo, Milwaukee, Dallas-Fort Worth, San Diego et Montréal avaient formellement posé leur candidature pour être les hôtes d'une des équipes d'expansion de la LN. Le 27 mai 1968, la décision est finalement rendue et Montréal est sélectionnée, à la grande surprise de tous, comme nous le verrons dans les pages qui suivent¹⁶.

Notons que malgré l'étonnement général, plusieurs raisons ont fait en sorte que Montréal a obtenu la bénédiction du baseball majeur. Pour Warren Giles et différents magnats du circuit, l'internationalisation de leur produit permet de se lancer à la conquête du marché canadien et d'exploiter de nouvelles sources de profits, ce qui démontre que les intérêts économiques sont sans doute plus importants que la fierté nationale pour ceux à qui le baseball majeur bénéficie monétairement¹⁷. Le fait que Montréal soit «une ville en plein élan et très progressive¹⁸», notamment grâce au grand succès de l'Exposition universelle de 1967, joue aussi en faveur des Montréalais¹⁹. De plus, puisque la ville de Montréal est

¹⁵ «Si Montréal avait dit oui, en 1953, nous nous préparerions actuellement à la série mondiale», *La Presse*, 3 octobre 1966 ; «Ambition du maire Drapeau», *La Patrie*, 17 avril 1956 ; «Merci Gerry Snyder», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 61 ; Dink Carrol, «Playing the field», *The Gazette*, 29 mai 1968, p. 42.

¹⁶ George Hanson, «Mayor's 'silence' may prove golden», *The Montreal Star*, 10 août 1968, p. 13.

¹⁷ Marcel Desjardins, «Oui, du baseball majeur!» *La Presse*, 28 mai 1968, p. 61 ; AP, «Expansion cities seen great decision by NL», *The Montreal Star*, 29 mai 1968, p. 49.

¹⁸ AP, «Baseball majeur à MONTRÉAL», *Le Soleil*, 28 mai 1968, p. 20.

¹⁹ Gérard Champagne, «Un club de baseball majeur à Montréal : combien ça coûte...et ça rapporte!», *La Presse*, 11 avril 1969, p. 18.

historiquement un territoire fertile pour le sport professionnel et qu'elle abrite une large population, elle représente une candidate idéale²⁰. La promesse, *sine qua non*, de construire un stade convenant aux exigences de la Ligue nationale pour obtenir une équipe a aussi évidemment influencé le résultat, comme le souligne Jean-Paul Sarault, du *Montréal-Matin*²¹. Enfin, le dynamisme de Jean Drapeau, la réputation favorable des financiers du projet et les efforts importants de Gerry Snyder pour convaincre les millionnaires du baseball majeur d'appuyer Montréal ont tous également pesé dans la balance²².

1.2 Les Expos

Dans cette section, nous aborderons les principaux débats et réactions suscités par la création des Expos dans lesquels interfèrent la relation historique unissant les Québécois au baseball et l'américanisation de la province. Il sera donc question de la surprise et de l'engouement engendrés par cet événement chez les journalistes, amateurs et politiciens québécois, puis des liens établis entre les Ligues majeures de baseball et l'impérialisme américain par Pierre Duceppe.

1.2.1 La surprise

Rien ne laissait présager une victoire montréalaise lors de l'expansion du baseball majeur de 1968. La très faible couverture journalistique québécoise de l'événement en témoigne; seul le quotidien *La Presse* daigne dépêcher des journalistes à Chicago, où la Ligue

²⁰ Gérard Champagne, «Baseball majeur : c'est oui», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 2.

²¹ Jean-Paul Sarault, «Montréal a promis un stade (Galbreath)», *Montréal-Matin*, 14 juin 1968, p. 68. Jean-Paul Sarault était un journaliste sportif ayant grandement contribué au rayonnement du baseball professionnel dans les journaux montréalais. En effet, ce dernier a entre autres travaillé à un moment ou un autre, à compter de 1947, pour ces quotidiens : *La Patrie*, *La Presse canadienne*, *Le Montréal-Matin* et *Le Journal de Montréal*. Sa couverture du baseball majeur et des Expos l'a d'ailleurs conduit en 1979 à être élu président de l'Association des chroniqueurs de baseball d'Amérique, le premier québécois à accomplir l'exploit.

²² Gérard Champagne, «Lester B. Person, président honoraire», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 65; Ted Blackman, «Snyder Had Ten Days to Find Ten Million Dollars», *The Gazette*, 30 mai 1968, p. 13; Jean-Paul Sarault, «Montréal a promis un stade (Galbreath)», *Montréal-Matin*, 14 juin 1968, p. 68; Gérard Champagne, «Baseball majeur : c'est oui», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 2. L'historien William Humber voit donc juste lorsqu'il affirme, dans *Diamonds of the North*, que l'enthousiasme des dirigeants municipaux, la grande réussite de l'Expo 67 et la possibilité de faire du baseball majeur un circuit international en sélectionnant Montréal convainquent les magnats de la Ligue nationale de leur choix.

nationale doit rendre sa décision concernant son expansion²³. D'ailleurs, leur présence à Chicago ne s'explique que par une demande à cet effet de Gerry Snyder, vice-président du Comité exécutif de la Ville de Montréal et personnalité responsable du projet²⁴. Les autres quotidiens se contentent de publier une brève et générale dépêche de l'agence *UPI* sur le sujet, ou n'en traitent pas du tout²⁵. Une fois la franchise attribuée à Montréal, ce faible optimisme chez les journalistes sportifs québécois laisse place à la surprise²⁶. Jacques Beauchamp²⁷, par exemple, affirme au lendemain de la nouvelle : «Inconcevable... mais c'est pourtant vrai. [...] Je me pince encore pour être certain que je ne rêve pas! À vrai dire, je ne croyais pas que les magnats de la ligue Nationale opteraient pour notre métropole²⁸».

Aux dires des journalistes, la communauté sportive montréalaise et la population québécoise sont tout aussi surprises qu'eux de l'annonce du 27 mai 1968²⁹. Les Québécois auraient alors subi un «choc violent³⁰» selon le chroniqueur Gérard Champagne³¹, les rares

²³ Jacques Doucet et Marc Robitaille, *Il était une fois les Expos. Tome I...*, p. 19.

²⁴ Gérard Champagne, «Gerry Snyder, le meilleur vendeur de l'année au Québec», *La Presse*, 27 décembre 1968, p. 24.

²⁵ UPI, «LE MOT «EXPANSION» EST SUR TOUTES LES LÈVRES», *Montréal-Matin*, 27 mai 1968, p. 46; UPI, «La ligue nationale se réunit», *Le Soleil*, 27 mai 1968, p. 25; UPI, «Giles Hopes For 'Some Decision' Today», *The Gazette*, 27 mai 1968, p. 25; UPI, «Decision due on expansion for Majors», *The Montreal Star*, 27 mai 1968, p. 26.

²⁶ Guy Pinard, «Le baseball majeur, le nouveau stade : euphorie à Montréal, mais inquiétude au Canada», *La Presse*, 30 mai 1968, p. 41; Roland Sabourin, «Sabourinades sportives. Montréal a gagné sa cause», *Le Soleil*, 28 mai 1968, p. 21; Jacques Beauchamp, «Le sport en général. Montréal a déjà remporté sa première victoire !», *Montréal-Matin*, 28 mai 1968, p. 52. ; Claude Larochelle, «Carrefour des sports. Une surprise de taille», *Le Soleil*, 28 mai 1968 p. 20; Jerry Trudel, «Horizons nouveaux. MON DIEU ! ÇA Y EST !» *Montréal-Matin*, 28 mai 1968, p. 53 ; Marcel Desjardins, «Entre nous. Le visage romantique de la métropole a favorisé le choix de Montréal», *La Presse*, 29 mai 1968, p. 75; Ted Blackman, «Levesque Heads Club, Park in '72», *The Gazette*, 29 mai 1968, p. 23; Charlie Halpin, «Snyder did 'selling' job», *The Montreal Star*, 10 avril 1969, p. 30; Jacques Beauchamp, «Le sport en général. La ville des miracles», *Montréal-Matin*, 15 avril 1969, p. 56.

²⁷ Jacques Beauchamp est un illustre journaliste sportif québécois. Durant toute sa carrière, il a avant tout assuré la couverture des activités du Canadien de Montréal de la Ligue nationale de Hockey. Né le 4 février 1927 et décédé le 17 septembre 1988, il a travaillé pour le compte de *La Patrie*, du *Montréal-Matin* et du *Journal de Montréal*. Il a de plus été fait membre du Temple de la renommée du hockey en 1984, de l'Ordre du Canada en 1986 et du Temple de la renommée du Panthéon des sports du Québec en 1999.

²⁸ Jacques Beauchamp, «Le sport en général. Montréal a déjà remporté sa première victoire !», *Montréal-Matin*, 28 mai 1968, p. 52.

²⁹ «La nouvelle réjouit la gent sportive de Montréal», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 62; «Robinson dirait oui si (\$) Montréal le lui proposait», *Le Devoir*, 30 mai 1968, p. 15; Fernand Liboiron, «Pour JEAN-PIERRE ROY les erreurs du passé sont gage de succès pour l'avenir», *Montréal-Matin*, 5 juin 1968 p. 56; Dink Carrol, «Playing the Field», *The Gazette*, 31 mai 1968, p. 28; «Merci à Gerry Snyder», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 61 ; Red Fischer, «Nothing impossible after franchise grab», *The Montreal Star*, 28 mai 1968, p. 62

³⁰ Gérard Champagne, «Baseball majeur : c'est oui», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 1.

optimistes parmi eux étant alors probablement touchés d'un «enthousiasme aveugle³²». Snyder et son comité de financiers eux-mêmes ne se comptaient pas, semble-t-il, parmi eux, se disant étonnés de la décision de la Ligue nationale, voire «flabbergasted³³» pour reprendre l'expression utilisée par Charles Bronfman³⁴. Les journalistes et représentants américains auraient été tout aussi surpris par le choix de Montréal, certains ayant même garanti la victoire des leurs, comme le rapporte Marcel Desjardins du quotidien *La Presse*³⁵.

La surprise de tous les acteurs et observateurs intéressés par l'expansion de la Ligue nationale du baseball majeur à Montréal ne fait donc aucun doute. Cette réaction a cependant de quoi étonner dans le cadre de l'américanité du Québec. En effet, comme nous l'avons vu précédemment, le baseball est une pratique commune aux Américains, aux Canadiens et aux Québécois depuis le XIX^e siècle³⁶. Nous avons précédemment souligné que la pratique du baseball constituait ainsi une marque de l'américanité du Québec. Dans ce cadre, n'est-il pas naturel que ces différents états partagent ensemble un circuit professionnel de baseball? À en juger par la réaction des différents intervenants présentés plus tôt, il faut en conclure que la réponse est non. Notons que cela est d'autant plus surprenant que nombreux sont les circuits de baseball professionnels et semi-professionnels au XX^e siècle à avoir capitalisé sur cette

³¹ Gérard Champagne est à l'époque journaliste sportif au quotidien *La Presse*. Son implication dans la couverture des activités du baseball majeur ne fait alors pas de doute, comme en fait foi sa participation à l'Assemblée annuelle des rédacteurs de baseball de Montréal à différentes reprises.

³² Fernand Liboiron, «Parlons baseball. La faim apaisée», *Montréal-Matin*, 5 juin 1968, p. 44.

³³ Ted Blackman, «Baseball Holds Draft Here In October», *The Gazette*, 29 mai 1968, p. 41.

³⁴ Dink Carrol, «Playing the field», *The Gazette*, 29 mai 1968, p. 42.

³⁵ Gérard Champagne, «Baseball majeur : c'est oui», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 2; Marcel Desjardins, «Oui, du baseball majeur!» *La Presse*, 28 mai 1968, p. 61; «Réactions variées à travers l'Amérique», *La Presse*, 29 mai 1968, p. 76; UPI, «Tom Mercer est furieux contre le propriétaire du Houston», *Journal de Montréal*, 29 mai 1968, p. 44; UPI, «Le juge Hofheinz est blâmé à 100%», *Montréal-Matin*, 29 mai 1968, p. 54; UPI, «L'établissement d'un club à Montréal surprend Milwaukee», *Montréal-Matin*, 29 mai 1968, p. 54; Gérard Champagne et Marcel Desjardins, «San Diego, c'était prévu, mais Montréal, surprise !», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 65 ; Marcel Desjardins, «Entre nous. Le visage romantique de la métropole a favorisé le choix de Montréal», p. 75; Pat Hickey, «Baseball fever hits», *The Gazette*, 29 mai 1968, p. 43. Marcel Desjardins, né le 15 octobre 1908, a été journaliste et directeur de la section des sports au quotidien *La Presse*. S'il s'est intéressé aux Expos et au baseball majeur par moments, sa préoccupation première étant le Canadien de Montréal et la Ligue nationale de Hockey, comme en témoigne le *Elmer Ferguson Memorial Award*, remis par l'Association des journalistes de hockey professionnel à celui d'entre eux ayant honoré ce sport et le journalisme par ses écrits, qu'il a reçu en 1984.

³⁶ Donald Guay, *Introduction à l'histoire...*, p. 15

passion commune pour le baseball afin de réunir au sein de mêmes championnats des équipes canadiennes et américaines³⁷.

De plus, cette réaction surprend dans le contexte où l'américanisation du Québec était un processus déjà bien en marche dans les années 1960 et où le baseball majeur y avait participé. Selon de nombreux historiens, ce phénomène, qui touche le Canada dès 1920, s'intensifie à la suite à la Seconde Guerre mondiale au Québec si bien qu'à la fin des années 1960, il y a déjà plus de 20 ans que les Québécois sont grandement influencés par les pratiques et produits de consommation américains, et, à l'inverse, que les Américains sont exportateurs de ces pratiques et produits³⁸. Or, le baseball majeur peut justement être considéré comme l'un d'entre eux. En effet, comme toutes les franchises de la Ligue nationale, à l'image de la Ligue américaine³⁹, sont exclusivement situées aux États-Unis à l'époque, que les joueurs y sont très majoritairement d'origine américaine, tout comme les capitaux qui les nourrissent, on peut certainement dire que le baseball majeur est un produit américain⁴⁰ et c'est de cette façon qu'un chroniqueur sportif pour le quotidien *La Presse*, le décrit à la veille du premier match de l'histoire des Expos: «les Américains ont accepté d'exporter un produit national outre frontière⁴¹». En vertu de ce statut de produit américain, le baseball majeur est donc en soi un facteur d'américanisation. C'est en ce sens que l'historien Robert Elias affirme que le «[baseball] has been among the main promoters of the American dream and the American way⁴²». D'autres soutiennent d'ailleurs qu'une équipe de baseball, même canadienne, mais entièrement composée d'Américains, tel que ce sera le cas pour les Expos pour la majeure partie de leur histoire, constitue un symptôme de l'américanisation du Canada⁴³. Bref, puisque le baseball majeur incarne clairement l'un des nombreux produits américains traversant la frontière et contribuant à l'américanisation de la province, nous

³⁷ Éric Coupal, «Origines et développement du baseball...».

³⁸ Yvan Lamonde, «Quebec's Americanity...» p. 81 ; Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances...*, p. 87.

³⁹ La Ligue nationale et la Ligue américaine sont deux ligues de baseball professionnel d'origine américaine qui composent l'entité, en anglais, de la *Major League Baseball*, et en français, de la Ligue majeure de baseball. Les Expos de Montréal ont d'ailleurs toujours fait partie de la Ligue nationale.

⁴⁰ Sean Hayes, «America's National...», p. 163.

⁴¹ Gérard Champagne «Les Montréalais ont adopté les Expos et un joueur portant le numéro 9», *La Presse*, 15 avril 1969, p. 19.

⁴² Robert Elias, *The Empire Strikes Out...*, p. XI.

⁴³ C. D. Rolfe, «The 'Quebecois', America, Americanness and Americanization», *Renaissance and Modernization*, vol. 35, 1992, p. 144.

aurions pu nous attendre à ce que les Québécois et les Américains ne soient pas aussi surpris de cet autre transfert culturel du sud de vers le nord.

Contrairement aux automobiles et autres produits de consommation américains, lorsque le baseball majeur traverse la frontière canado-américaine en 1968, c'est cependant pour la première fois de son histoire. En fait, il s'agit d'une exportation américaine nouvelle, non seulement au Québec et au Canada, mais dans le monde entier. En effet, jusque-là, toutes les équipes du baseball majeur étaient situées aux États-Unis. Ainsi, l'expansion d'une équipe en territoire non étatsunien, du simple fait de sa nouveauté, a de quoi surprendre. De fait, s'il avait été question par le passé d'expansion ou de relocalisation de franchises de diverses ligues au Canada et à Montréal en particulier, jamais le tout ne s'était concrétisé, pour les raisons mentionnées plus tôt⁴⁴. Après l'échec de nombreuses tentatives durant des décennies pour convaincre le baseball majeur d'installer une concession dans la métropole québécoise, il semble normal que l'ensemble des observateurs soit surpris que les Montréalais obtiennent finalement gain de cause. Comment l'espoir aurait-il pu encore animer les amateurs de baseball québécois, alors qu'ils avaient été maintes fois déçus? C'est d'ailleurs ce que se demande à l'époque Fernand Liboiron, journaliste au *Montréal-Matin*⁴⁵. Chez les Américains, on supposait fort probablement que la même histoire se répèterait, et que Montréal serait une fois de plus ignorée, tel que cela avait été le cas à plusieurs reprises par le passé.

Par ailleurs, que les magnats du circuit préfèrent une ville canadienne au détriment de trois villes américaines, soit Dallas, Milwaukee et Buffalo, a effectivement de quoi semer l'étonnement, car cela signifie que cette ligue professionnelle exporte un sport considéré comme le «national pastime» des Américains depuis 1850, ce que reconnaissent les journalistes québécois de l'époque, comme en témoigne Champagne : «Pour la première fois, un club canadien portait l'étiquette : club majeur au baseball, sport national des

⁴⁴ Jacques Doucet et Marc Robitaille, *Il était une fois les Expos. Tome I...*, p. 23.

⁴⁵ Fernand Liboiron, «Parlons baseball. La faim apaisée», *Montréal-Matin*, 5 juin 1968, p. 44. Fernand Liboiron a été journaliste sportif durant 12 ans au *Montréal-Matin*, entre 1966 et 1978. Il était alors principalement chroniqueur de baseball. Il est élu au temple de la renommée de Baseball Québec en 2006. Il est né le 24 avril 1941 et est aujourd'hui âgé de 74 ans.

Américains⁴⁶». D'autres soulignent que le baseball est «le Sport national des Américains⁴⁷», ou encore «le sport national au pays de l'Oncle Sam⁴⁸». Ajoutons à cela que le baseball est perçu par certains historiens comme l'un des plus fidèles symboles de la nation américaine⁴⁹. Bref, en vertu de son inestimable valeur aux États-Unis, il est à peine croyable pour les amateurs et commentateurs québécois et américains du baseball majeur qu'on ose écarter des villes américaines de la sélection au profit de Montréal, ville canadienne et étrangère.

Plusieurs ont donc cru que le baseball majeur «allait accorder la préférence à des villes américaines⁵⁰», comme l'exprime un passant interrogé par le *Montréal-Matin*. «On disait surtout que les Américains n'allaient pas faire la bêtise de céder une franchise à des «étrangers» alors que d'autres villes américaines étaient disponibles⁵¹», explique quant à lui Claude Larochelle⁵², du *Soleil*. L'un de ses collègues américains soutient qu'il croyait que le baseball majeur ne prendrait pas le risque de «mécontenter certains membres du Congrès, en choisissant une ville canadienne au lieu des USA⁵³». Cette citation illustre à la fois l'importance du baseball aux États-Unis, même pour les politiciens, et la raison de la surprise des Américains. Le journaliste Jean-Paul Cofsky du quotidien *Le Devoir* illustre d'ailleurs bien la pensée des amateurs sportifs du Québec et surtout des États-Unis : «la métropole du pays venait de se payer une pinte de bon sang [...] aux dépens de ses voisins des États-Unis, à qui elle venait de soutirer une franchise de baseball des ligues majeures qui leur revenait en toute justice⁵⁴».

⁴⁶ Gérard Champagne, «Une page d'histoire signée par onze braves», *La Presse*, 20 février 1969, p. 28.

⁴⁷ François Ferland, «J'y penserais deux fois avant de quitter les Phillies de Philadelphie-Johnny Jepson», *Journal de Montréal*, 13 juillet 1969, p. 37.

⁴⁸ Louis-M. Bergeron, «Entre sportifs. 1969 est arrivée», *Journal de Montréal*, 1^{er} janvier 1969, p. 34.

⁴⁹ Robert Elias, *The Empire Strikes Out...*, p. 1.

⁵⁰ Fernand Liboiron, «L'opinion de M. Tout-le-monde», *Montréal-Matin*, 29 mai 1968, p. 54.

⁵¹ Claude Larochelle, «Carrefour des sports. Une surprise de taille», *Le Soleil*, 28 mai 1968, p. 20.

⁵² Claude Larochelle, ancien chroniqueur sportif du *Soleil* à Québec, est surtout connu pour sa couverture du hockey professionnel, comme en témoigne son intronisation au Temple de la renommée du Hockey en 1989, bien qu'il se soit intéressé par moments au baseball professionnel et aux Expos.

⁵³ Marcel Desjardins, «Entre nous. Le visage romantique de la métropole a favorisé le choix de Montréal», 29 mai 1968, p. 75.

⁵⁴ Jean-Paul Cofsky, «Feu vert. Voyez-vous Willie Mays au Parc Jarry ? Pas moi !», *Le Devoir*, 10 août 1968, p. 16.

L'ensemble des acteurs intéressés à l'expansion du baseball majeur au Québec et aux États-Unis a donc été surpris qu'elle s'effectue à Montréal. Nous avons vu, dans un premier temps, que l'américanisation de la province laisse penser que cette réaction est plutôt étonnante. Cependant, comme le baseball majeur est une importation américaine nouvelle et que son caractère américain est très fort, il est aisément compréhensible que l'incrédulité gagne les intervenants. Les échecs qu'avaient connus les divers projets pour attirer ce circuit sportif professionnel au Québec expliquent également l'étonnement général devant le choix de Montréal en 1968, qui malgré tout, est justifié par de nombreuses raisons, surtout économiques.

1.2.2 L'engouement

À cette surprise des premières heures succède un engouement marqué en particulier chez les journalistes, amateurs de baseball et politiciens québécois. Si cet enthousiasme est frappant chez ces acteurs francophones, leurs homologues anglophones semblent exprimer une joie tout aussi certaine, mais plus réservée, en particulier chez les chroniqueurs sportifs. En effet, d'une part, plusieurs journalistes francophones manifestent leur joie en affirmant même que la création des Expos ne constitue rien de moins que la réalisation d'un rêve⁵⁵. Aussi, les quotidiens francophones réservent, la majorité du temps, des «unes» éclatantes aux grandes étapes que franchissent les Expos: la création de l'équipe, la confirmation de son établissement à Montréal, ainsi que ses premiers matchs à l'étranger et à domicile⁵⁶. D'autre part, du côté anglophone, *The Gazette* et *The Montreal Star* traitent aussi en première page de

⁵⁵ Jacques Beauchamp, «Le sport en général. Montréal a déjà remporté sa première victoire !», *Montréal-Matin*, 29 mai 1968, p. 52 ; Marcel Desjardins, «Entre nous. Une mauvaise nouvelle qui ne fut heureusement jamais annoncée», *La Presse*, 15 août 1968, p. 34 ; Louis-M. Bergeron, «Entre sportifs. Alleluia! Alleluia!», *Journal de Montréal*, 15 août 1968, p. 34 ; «Une heure historique au calendrier du sport de Montréal», *Le Devoir*, 14 avril 1969, p. 16; Claude Larochelle, «Carrefour des sports. Une surprise de taille», *Le Soleil*, 28 mai 1968, p. 20; Jerry Trudel, «Horizons nouveaux. MON DIEU ! ÇA Y EST !» *Montréal-Matin*, 29 mai 1968, p. 53 ; Pierre Ladouceur, «Grande première au Parc jarry les Expos reçoivent les Cards», *Journal de Montréal*, 14 avril 1969, p. 35.

⁵⁶ Gérard Champagne, «Baseball majeur : c'est oui», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 1; «Montréal obtient sa franchise!», *Montréal-Matin*, 28 mai 1968, p. 1; «Enfin du baseball majeur à Montréal», *Le Journal de Montréal*, 28 mai 1968, p. 1; «Montréal aura son club de baseball majeur à Montréal dès l'an prochain», *Le Soleil*, 28 mai 1968, p. 1; «Le baseball, c'est officiel!», *Montréal-Matin*, 15 août 1968, p. 1; «C'est officiel! On a notre baseball», *Journal de Montréal*, 15 août 1968, p. 1; «Baseball : Montréal entre dans la Ligue nationale!», *Le Devoir*, 15 août 1968, p.1; «Acclamons nos Expos!», *La Presse*, 11 avril 1969, p. 1; «Les Expos gagnent leur match d'ouverture», *Le Devoir*, 9 avril 1969, p. 1.

ces événements, mais avec une plus grande sobriété et sans décrire avec autant d'enthousiasme la création de l'équipe montréalaise⁵⁷. Nous verrons un peu plus loin ce qui a pu expliquer cet accueil légèrement plus tiède des journalistes anglophones au baseball majeur.

Nombreux sont les amateurs québécois de baseball qui démontrent un grand enthousiasme pour la création des Expos; selon les chroniqueurs sportifs, à la suite de cette annonce, Montréal est emportée par «l'ouragan baseball majeur⁵⁸», alors que «partout, les gens manifest[ent] leur joie et parle[nt] baseball⁵⁹», même aux quatre coins de la province⁶⁰. L'excitation est flagrante à la veille de la saison 1969 : plus de 150 000 personnes sont rassemblées pour acclamer les Expos lors de leur défilé d'accueil à Montréal, tandis que le match d'ouverture locale fait salle comble⁶¹. Amateurs anglophones et francophones semblent alors comblés. On ne peut en dire autant de leurs semblables américains qui font plutôt entendre leur colère, alors que ceux de Houston, qui n'étaient pourtant pas pénalisés par la décision puisqu'ils avaient déjà leur propre club, vont même jusqu'à huer la nouvelle lorsqu'ils l'apprennent durant un match de leur équipe⁶².

Les membres anglophones et francophones de la classe politique de la province, ne sont pas en reste : Lester B. Pearson, ex-premier ministre canadien, Daniel Johnson, premier ministre du Québec, Lucien Saulnier, président du conseil exécutif de la Ville de Montréal,

⁵⁷ «Major League Baseball Expanding To Montreal», *The Gazette*, 28 mai 1968, p. 1; Charles Lazarus, «NL franchise awarded. City to build new stadium in east end», *The Montreal Star*, 28 mai 1968, p. 1; «Montreal get play ball», *The Gazette*, 15 août 1968, p. 1; «Expos in a cliff changer», *The Montreal Star*, 8 avril 1969, p. 1; «Expos take the opener», *The Gazette*, 9 avril 1969, p. 1; Walter Poronovich, «30,000 at Expos' opener», *The Montreal Star*, 14 avril 1969, p. 1; «Big league ball fever has Expos in a dither», *The Gazette*, 15 avril 1969, p. 1; Charlie Halpin, «Expos's history-making 317 days to major», *The Montreal Star*, 10 avril 1969, p. 29.

⁵⁸ Guy Pinard, «Le baseball majeur, le nouveau stade : euphorie à Montréal, mais inquiétude au Canada», *La Presse*, 30 mai 1968, p. 41.

⁵⁹ UPI, «Rocky Nelson se demande si Montréal l'embauchera», *La Presse*, 29 mai 1968, p. 77.

⁶⁰ Fernand Liboiron, «Réunion au sommet des directeurs du club Montréal et des dirigeants la ville», *Montréal-Matin*, 1^{er} juin 1968, p. 1; Gérard Champagne, «Nommons notre club», *La Presse*, 31 mai 1968, p. 33; Gérard Champagne, «Le club de Montréal jouera d'abord à l'Autostade puis le stade viendra», *La Presse*, 30 mai 1968, p. 1.

⁶¹ «Bienvenue aux Expos», *La Presse*, 8 avril 1969, p. 1; Walter Poronovich, «30,000 at Expos' opener», *The Montreal Star*, 14 avril 1969, p. 1; Jerry Trudel, «Nous aurions pu vendre 50 000 billets (Lucien Geoffrion)», *Montréal-Matin*, 14 avril 1969, p. 72.

⁶² UPI, «Des réactions amères», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 62; AP, «Congressmen Protest Montreal Franchise», *The Gazette*, 1^{er} juin 1968, p. 43.

vont tous exprimer leur enthousiasme, à l'instar de Jean Drapeau et Gerry Snyder⁶³. Parmi les hommes d'affaires soutenant le projet, Charles Bronfman est celui qui exprime le plus nettement son bonheur face à la nouvelle⁶⁴. Des politiciens américains affichent des sentiments tout à l'opposée, alors que sept membres du Congrès critiquent très sévèrement le baseball majeur pour avoir fait le choix de Montréal au détriment de leurs villes, se disant «distressed» face à une telle décision⁶⁵.

Parallèlement à cet engouement pour le baseball chez les amateurs et journalistes sportifs québécois, se développe un fort intérêt face à la possibilité que le football majeur américain puisse être la prochaine grande ligue sportive professionnelle à s'établir à Montréal. En effet, les journalistes sportifs affirment que le baseball majeur pave la voie à cet autre circuit d'envergure, ce qu'ils voient positivement⁶⁶. Jean Drapeau, Lucien Saulnier et Gerry Snyder s'intéressent à la possible réalisation de ce projet, alimentant ainsi l'excitation des amateurs québécois de football⁶⁷.

⁶³ Gérard Champagne, «Lester B. Person, président honoraire», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 65; Charles Lazarus, «NL franchise awarded. City to build new stadium in east end», *The Montreal Star*, 28 mai 1968 p. 1; Gérard Champagne, «Le club de Montréal jouera d'abord à l'Autostade puis le stade viendra», *La Presse*, 30 mai 1968, p. 1; Jacques Doucet, «Actualité-Express», *La Presse*, 15 août 1968, p. 33; Roger Labonté, «Négligés des parieurs, les Expos sont la coqueluche des amateurs», *Le Devoir*, 9 avril 1969, p. 15; «The Big League», *The Gazette*, 29 mai 1969, p. 6; Jacques Doucet, «Actualité-Express», *La Presse*, 15 août 1968, p. 33.

⁶⁴ Jean-Paul Sarrault, «Du soir au matin. Buzzie était au bout du fil», *Montréal-Matin*, 15 août 1968, p. 64. Nous soutenons donc la position de Don Morrow et Kevin B. Wamsley, selon laquelle l'arrivée du baseball majeur à Montréal y suscite un grand engouement. Au contraire, nous ne partageons pas l'avis de John P. Rossi au sujet du manque d'intérêt qu'aurait plutôt créé la nouvelle.

⁶⁵ AP, «Congressmen Protest Montreal Franchise», *The Gazette*, 1er juin 1968, p. 43.

⁶⁶ Gérard Champagne, «Le stade couvert sera prêt pour la saison 1971», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 62; Guy Pinard, «Le baseball majeur, le nouveau stade : euphorie à Montréal, mais inquiétude au Canada», *La Presse*, 30 mai 1968, p. 41; Red Fisher, «Montreal's baseball franchise seen as first step to NL football circuit », *The Montreal Star*, 28 mai 1968, p. 61; PC, «Un premier pas vers un programme sportif de grande envergure pour la ville de Montréal», *Le Soleil*, 29 mai 1968, p. 43; «Football majeur (?) après le baseball?», *Le Devoir*, 30 mai 1968, p. 14; Jacques Doucet, «L'autostade au baseball», *La Presse*, 2 juin 1968, p. 71; Louis-M. Bergeron, «Entre sportifs. Le soleil brille pour tout le monde», *Le Journal de Montréal*, 3 juin 1968, p. 36; Marcel Desjardins, «Un plus grand nombre de joueurs américains au football canadien», *La Presse*, 17 octobre 1968, p. 45.

⁶⁷ Gérard Champagne, «Le stade couvert sera prêt pour la saison 1971», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 62; PC, «Un premier pas vers un programme sportif de grande envergure pour la ville de Montréal», *Le Soleil*, 29 mai 1968, p. 43; Ted Blackman, «No NFL-AFL here», *The Gazette*, 6 juin 1968, p. 23; «Du football majeur à Montréal bientôt ?», *Le Devoir*, 29 mars 1969, p. 27; «Drapeau réaffirme que le stade sera construit dans l'est», *Montréal-Matin*, 3 juin 1968, p. 58; «Incertitude au sujet du stade», *La Presse*, 13 juin 1968, p. 1.

Bref, les francophones et les anglophones sont enthousiastes face à l'arrivée du baseball majeur à Montréal. Cependant, il semble que les premiers le sont davantage que les seconds. Nous verrons dans les pages qui suivent les raisons communes expliquant leur enthousiasme partagé, et également ce qui peut expliquer l'excitation moins importante sentie chez certains membres de la communauté anglophone.

Les effets de l'américanisation du Québec contribuent à notre avis à l'engouement des journalistes sportifs, politiciens et amateurs de baseball tant francophones qu'anglophones de la province face à la venue du baseball majeur à Montréal et à la possible arrivée du football américain. Comme nous l'avons vu plus tôt, le baseball majeur est sans l'ombre d'un doute un produit de consommation américain. Il en est de même pour le football majeur puisqu'il s'agit là aussi d'un circuit sportif dont les franchises sont toutes situées aux États-Unis en 1968, et jusqu'à ce jour d'ailleurs. Aussi, ses joueurs sont presque exclusivement américains, en plus de faire compétition, à compter des années 1970, au baseball majeur comme circuit emblématique de la société et de l'empire américain⁶⁸. Or, ces deux ligues sportives, produits américains, sont connues des Québécois avant même qu'il ne soit question qu'elles implantent des clubs dans la province. En raison de leur adoption des pratiques culturelles des Américains, les Québécois sont en contact quotidien avec ces circuits par le biais des médias dans les années 1960. Résultats et analyses des parties, échanges de joueurs ou reportages spéciaux leur parviennent par l'entremise des médias (journaux, radio puis télévision) depuis le début du XX^e siècle⁶⁹. De plus, Montréal ayant été le siège des Royaux, équipe filiale principale d'une formation du baseball majeur des années 1930 à 1960, le Québec est parfaitement familier avec ce circuit sportif professionnel⁷⁰. Ainsi, les Québécois connaissent le baseball et le football majeur américain et les apprécient, sans même avoir de franchise qui les représente directement dans l'un ou l'autre des circuits avant 1968. Il est alors compréhensible que l'obtention de leur propre franchise de baseball et la possibilité d'en recevoir une du football américain intéressent grandement certains d'entre eux.

⁶⁸ Robert Elias, *The Empire Strikes Out...*, p. 293.

⁶⁹ Éric Coupal, «Origines et développement du baseball».

⁷⁰ William Brown, *Les fabuleux Royaux...*, p. 4-5.

De plus, historiquement, les habitants de la province vivent cette américanisation sans broncher, du moins si on se fie aux réactions (ou au manque de réactions) d'une large partie d'entre eux⁷¹. En effet, à compter de 1945, la masse québécoise se met définitivement à l'heure des États-Unis, en adhérant à «l'American way of life», consommant les produits et adoptant les pratiques de ses voisins du Sud⁷². Ceux qui sont intéressés par le baseball et le football majeurs (amateurs, journalistes, politiciens) ne s'opposent donc pas à la venue de ces produits américains chez eux, comme ils ne s'opposent pas à l'introduction d'une autre foule de produits typiquement états-uniens dans leur mode de vie depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

L'américanisation du Québec par le sport professionnel américain ne semble d'ailleurs pas sur le point de s'achever à l'époque. En effet, non seulement la culture américaine pénétrerait encore davantage la province avec la venue de la Ligue nationale de football, mais elle y consoliderait son emprise avec la disparition assurée de la Ligue canadienne de football à Montréal, et peut-être dans tout le pays, qui s'en suivrait. Cette possibilité est effectivement soulevée à l'époque, mais elle ne fait l'objet que d'une simple constatation de la part les journalistes sportifs qui font plutôt montre d'indifférence⁷³. Ainsi, Jean-Paul Corsky du *Devoir* affirme que la venue du football américain «signifierait sans doute la fin des Alouettes [et] [celle] du football canadien tout court», mais que personne ne pleurerait le sort de l'équipe montréalaise⁷⁴. Pourtant, la Ligue canadienne de football est un facteur d'unification au Canada, car elle fait partie intégrante de la culture du pays selon l'historien Gerald Redmond⁷⁵. Cela n'empêche pas les journalistes sportifs francophones, politiciens montréalais et amateurs québécois de football d'être prêts à l'abandonner au profit d'une ligue américaine qui, aux dires de plusieurs, leur offrirait le meilleur spectacle sportif de football possible en termes de calibre de jeu, mais qui leur serait totalement étrangère sur le plan

⁷¹ Nous verrons plus loin qu'il existe bien à Montréal des groupes contestataires de cette américanisation de la province, perçue par certains comme une menace à la culture québécoise.

⁷² Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances...*, p. 87.

⁷³ «La nouvelle réjouit la gent sportive de Montréal», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 62; Guy Pinard, «Le baseball majeur, le nouveau stade : euphorie à Montréal, mais inquiétude au Canada», *La Presse*, 30 mai 1968, p. 41; Dink Carrol, «Playing the field», *The Gazette*, 3 septembre 1968, p. 26

⁷⁴ Jean-Paul Corsky, «Feu vert. La mort des Alouettes?», *Le Devoir*, 29 mars 1969, p. 27.

⁷⁵ Gerald Redmond, «Developments in Sport...», p. 348.

culturel. C'est dire à quel point ils sont enthousiastes à l'idée de voir les circuits sportifs américains s'installer chez eux et, par extension, combien ils embrassent le transfert de produits américains dans leur cour⁷⁶.

Selon toute apparence, l'américanisation du Québec est cependant responsable de l'enthousiasme moins grand que manifestent des journalistes anglophones pour le baseball majeur. En effet, si bien des anglophones et francophones du Québec ne semblent pas se préoccuper de ce phénomène et se réjouissent au contraire bruyamment de l'arrivée des Expos, sans plus s'interroger sur les conséquences culturelles de cette implantation, certains anglophones, des journalistes, semblent l'envisager avec plus de réserves. C'est en tout cas ce que l'on pourrait déduire de leur position plus froide à l'égard de la création du club. C'est que ces derniers font possiblement partie des anglo-québécois qui adhèrent au nationalisme canadien de l'époque, qui selon Stephen Azzi, avaient tendance, dans les années 1960, à se définir par opposition aux Américains⁷⁷. De l'avis d'Azzi, en vertu de leur nationalisme, les Canadiens refusent dans certains cas l'influence culturelle, politique et économique des Américains, alors que dans d'autres, ils développent un farouche sentiment d'anti-américanisme⁷⁸. Nous trouvons alors peut-être dans ce nationalisme l'une des raisons principales expliquant le plus faible engouement des journalistes anglophones pour le baseball majeur. En effet, le baseball étant l'un des éléments culturels centraux des Américains et les Ligues majeures se faisaient les porte-étendards de l'empire des États-Unis, comme nous l'avons montré précédemment, il est compréhensible que les chroniqueurs sportifs anglophones affichent un engouement moindre pour la venue à Montréal de cette ligue américaine.

Si des intervenants affichent un certain dédain à l'égard des États-Unis, d'autres peuvent également ressentir un complexe d'infériorité face à ces derniers. Du moins, c'est ce qu'affirment certains historiens du sport qui soulignent que les Canadiens ont historiquement

⁷⁶ Nous verrons également au prochain chapitre qu'un autre grand phénomène socioculturel influence l'accueil chaleureux réservé à l'établissement du baseball majeur à Montréal et à l'idée de voir le football majeur faire de même : le nationalisme québécois.

⁷⁷ Stephen Azzi, «The Nationalist Moment in English Canada», dans Lara Campbell, Dominique Clément et Gregory S. Kealey, *Debating Dissent. Canada and the Sixties*, Toronto, University of Toronto, 2012, p. 213.

⁷⁸ *Ibid.*

souffert d'un tel sentiment face aux Américains⁷⁹. En tant que citoyens canadiens exposés aux courants de pensée qui circulent à travers le Canada, on peut présumer que des journalistes sportifs, politiciens et amateurs de baseball du Québec, ressentent également une certaine infériorité à l'égard de leurs voisins du Sud. Dans cette perspective, il est fort possible que la venue d'un club du baseball majeur puisse en partie contrer ce sentiment d'infériorité, et ce, pour deux raisons. D'abord, la création des Expos a fait en sorte que, pour une très rare fois, les yeux du monde du baseball professionnel se sont tournés vers le Québec. Ensuite, elle a permis aux habitants de la province de voir une équipe considérée comme la leur, évoluer avec celles des Américains. Ainsi, la fierté des amateurs et observateurs de la scène sportive s'en trouvait rehaussée et leur sentiment d'infériorité atténué, ce qui pourrait bien expliquer, du moins en partie, leur engouement pour l'expansion de la Ligue nationale chez eux⁸⁰.

D'ailleurs, Charles Bronfman, principal actionnaire de l'équipe et anglophone, semble lui aussi être heureux de voir Montréal s'inscrire dans le baseball majeur en raison précisément de la possibilité que cela représente de combattre un sentiment d'infériorité face aux États-Unis. En effet, Bronfman avance, lors de la première saison du club montréalais, l'idée suivante :

Les Canadiens, Québécois et Montréalais ont peut-être malheureusement un sentiment d'infériorité économique face aux Américains. Maintenant, le jeu des Américains pour la 1^{ère} fois va être joué à l'extérieur. Au Canada le baseball on l'admire et on admire aussi les Américains. On veut être aussi grand qu'eux dans le baseball⁸¹.

D'autres membres de la communauté anglophone montréalaise appuient possiblement ses dires, dont les amateurs, mais apparemment pas les journalistes sportifs chez qui nous

⁷⁹ Robert Elias, *The Empire Strikes Out...*, p. 226.

⁸⁰ À cet égard, il est intéressant de noter que l'historien Sean Hayes, dans son chapitre «America's National Pastime and Canadian Nationalism» de l'ouvrage collectif *Sport and Memory in North America*, soutient que les victoires des Blue Jays de Toronto lors des Séries mondiales du baseball majeur en 1992 et 1993 ont été salutaires pour les habitants du pays, car elles leur ont permis de se montrer aussi grands, sinon davantage, que leurs voisins du sud. Il n'est alors pas insensé de penser que le baseball professionnel a pu, dans des circonstances différentes, nourrir également l'estime des Québécois lors de la création des Expos.

⁸¹ *Format 60*, enregistrement vidéo, Radio-Canada, 30 septembre 1969, 2 min 27 s, son, noir et blanc, [En ligne], <http://archives.radio-canada.ca/sports/baseball/dossiers/602/> (page consultée le 25 mars 2015).

n'avons retrouvé de propos semblables. En effet, comme nous l'avons vu plus tôt, leur engouement est plus modéré, ce qui peut être attribué à un certain antiaméricanisme dont parle Azzi cité plus haut. Comme quoi la communauté anglophone n'est pas unanime; comme nous le verrons plus loin, la communauté francophone ne l'est pas davantage.

L'importance de l'histoire du baseball au Québec a sans doute elle aussi favorisé l'engouement marqué des chroniqueurs sportifs, des politiciens montréalais et autres partisans québécois. Comme on l'a vu précédemment, le baseball est une pratique sportive qui marque l'américanité de la province, alors qu'il peut être considéré comme étant aussi propre aux Canadiens et aux Québécois qu'aux Américains. En effet, nous avons vu que ce sport prend racine au Québec dès 1860, et que par la suite, les habitants de la province ne font qu'augmenter leur pratique et consommation de ce sport. En raison de cette importance historique et culturelle du baseball dans la province, il n'est pas étonnant que des Québécois, francophones et anglophones, se réjouissent de son arrivée chez eux sous sa forme professionnelle la plus évoluée. L'inverse aurait été curieux.

En ce qui concerne le baseball professionnel, il ne faudrait pas négliger l'héritage glorieux qu'ont laissé derrière eux les Royaux. En effet, comme nous l'avons vu, les amateurs québécois se sont historiquement montrés friands de baseball professionnel, notamment lors des grands moments sportifs connus par cette équipe des ligues mineures. Il n'est donc pas surprenant qu'ils se réjouissent à la venue d'une équipe de la Ligue nationale, alors que celle-ci leur permettra de renouer avec le baseball professionnel, le meilleur de la planète en termes de qualité de jeu. À cet égard, l'engouement pour les Expos est à un tel point important qu'on ne fait pas preuve d'une très grande empathie pour la Ligue provinciale de baseball du Québec, circuit semi-professionnel alors actif dans la province. En effet, seuls quelques journalistes sportifs du quotidien le *Soleil* soulignent que la Ligue pourrait rencontrer certaines difficultés économiques associées à une baisse de popularité due à l'arrivée du baseball majeur au Québec⁸². Elle disparaîtra finalement en 1970. L'engouement pour le

⁸² Claude Larochelle, «Carrefour des sports», *Le Soleil*, 29 octobre 1968, p. 31; Roland Sabourin, «Sabourinades sportives», *Le Soleil*, 29 octobre 1968, p. 32; Claude Larochelle, «Carrefour des sports», *Le Soleil*, 28 mars 1969, p. 7.

baseball majeur en est-il la cause principale? Chose certaine, c'est ce que propose l'historien Colin D. Howell concernant la fin du baseball communautaire dans les Maritimes. En effet, ce dernier avance qu'à la suite de l'arrivée du baseball majeur au Canada, le nombre d'équipes locales a dramatiquement chuté dans les provinces atlantiques⁸³. Il est donc possible de croire que la Ligue provinciale a effectivement subi les contrecoups de la popularité des Ligues majeures au Québec.

Pour en revenir aux Royaux, il est intéressant de noter qu'au moment de l'attribution d'une franchise du baseball majeur à Montréal en 1968, une foule d'intervenants cherchent à justifier le maigre appui des Québécois envers l'équipe au cours de sa dernière saison en 1959-1960. Des journalistes anglophones et francophones, de même que différents observateurs du monde du sport affirment notamment que la diffusion des matchs des Ligues majeures à la télévision, le départ constant des meilleurs joueurs des Royaux pour les majeures et le stade désuet dans lequel jouait l'équipe, sont à la source des faibles assistances⁸⁴. Ces explications circonstanciées semblent être avancées pour démontrer que les Québécois sont de fiers et fidèles spectateurs de baseball professionnel et que cela ne doit pas être remis en doute : le baseball professionnel peut fonctionner à Montréal, à condition qu'on leur offre un produit à la hauteur de leurs attentes. De plus, les différents intervenants s'intéressant à l'histoire des Royaux lors du retour du baseball professionnel à Montréal en 1968 préfèrent rappeler leurs moments glorieux qui sont à leur avis gage de succès pour le baseball majeur à Montréal⁸⁵. De l'avis de Jacques Doucet, seuls quelques amateurs voient dans la fin dramatique de cette équipe une source d'inquiétude pour la réussite de la Ligue nationale à Montréal, à l'image du journaliste anglophone Red Fisher⁸⁶.

⁸³ Colin D. Howell, *Northern Sandlots...*, p. 231.

⁸⁴ Fernand Liboiron, «Parlons baseball. La faim apaisée», *Montréal-Matin*, 5 juin 1968, p. 44 ; Dink Carrol, «Playing the field», *The Gazette*, 31 décembre 1968, p. 22 ; Roland Sabourin, «Sabourinades sportives. Baseball et courses dans la métropole», *Le Soleil*, 21 mars 1969, p. 18; «Big league success predicted by Lemire, Dubois», *The Montreal Star*, 28 mai 1968, p. 62; «La nouvelle réjouit la gent sportive de Montréal», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 62; Al Pamler, «Our Town. Big time town», *The Gazette*, 8 avril 1969, p. 3.

⁸⁵ «La nouvelle réjouit la gent sportive de Montréal», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 62; «Big league success predicted by Lemire, Dubois», *The Montreal Star*, 28 mai 1968, p. 62; Louis-M. Bergeron, «Entre sportifs. 1969 est arrivée», *Journal de Montréal*, 1^{er} janvier 1969, p. 34.

⁸⁶ Red Fischer, «Nothing impossible after franchise grab», *The Montreal Star*, 28 mai 1968, p. 62; Jacques Doucet, «Actualité-express», *La Presse*, 23 décembre 1968, p. 35. Jacques Doucet, né le 8 mars 1940, est une figure préminente de l'histoire du journaliste sportif au Québec, et encore plus précisément de l'histoire des

Bref, nous avons constaté que l'engouement gagne une grande partie de la population du Québec, francophone et anglophone, à la suite de la nouvelle de l'établissement du baseball majeur à Montréal. Le contexte de l'américanisation de la province, tout comme celui de son américanité dans lequel s'inscrit la longue histoire du baseball au Canada, au Québec et à Montréal, y contribuent largement. Nous verrons d'ailleurs au prochain chapitre que le nationalisme québécois est lui aussi grandement responsable du fort enthousiasme des acteurs francophones interpellés par la venue du baseball majeur à Montréal. D'ailleurs, le phénomène de l'américanisation de la province auquel participe le baseball majeur ne laisse pas tous les Québécois indifférents, comme nous le verrons dans la prochaine section.

1.2.3 Baseball majeur et impérialisme américain

Comme nous l'avons soutenu précédemment dans ce chapitre, la venue du baseball majeur à Montréal en 1968 contribue à l'américanisation du Québec puisqu'il s'agit d'un circuit sportif américain à tous points de vue, qui commercialise le sport national de l'Oncle Sam et qui fonctionne selon une structure professionnelle propre aux États-Unis. Cela ne confère pas nécessairement une dimension négative à l'installation d'une équipe de la LN dans la métropole québécoise. En effet, l'expansion montréalaise ne fait qu'introduire au Québec un produit américain de plus, soit le baseball majeur, que les habitants de la province semblent d'ailleurs apprécier, du moins si on en croit la réaction fort enthousiaste des journalistes sportifs francophones, politiciens montréalais et amateurs de baseball québécois. Il y a cependant un homme, Pierre Duceppe, nommé commissaire aux loisirs et à la jeunesse du Québec en 1968, qui émettra des craintes au sujet de l'impact de l'arrivée des Expos dans la province pour la culture québécoise⁸⁷. En effet, Duceppe, dont le mandat est d'«orienter, coordonner et appliquer une politique qui doit s'enraciner dans tous les milieux de jeunesse, de loisirs et de sports dans toutes les régions du Québec⁸⁸», considère que l'expansion de la

Expos. Au journal *La Presse*, il est affecté à la couverture de l'équipe entre 1969 et 1971. Par la suite, il est descripteur à la radio des parties de l'équipe jusqu'à ce qu'elle soit déménagée à Washington en 2004.

⁸⁷ Michel Bellefleur, *L'évolution du loisir au Québec : Essai Socio-Historique*, Québec, PUQ, 1997, p. 138.

⁸⁸ Fernand Liboiron, «Parlons baseball. Pierre Duceppe a frappé dans le tas», *Montréal-Matin*, 25 juillet 1968, p. 60.

Ligue nationale pourrait potentiellement constituer une forme de colonialisme de la part des États-Unis⁸⁹.

Duceppe fait valoir son point de vue en deux occasions. D'abord, à titre de conférencier lors d'une rencontre avec les membres du Club des amis du baseball en juillet 1968⁹⁰. À cette occasion, il affirme : «La venue d'un club professionnel à Montréal peut être une occasion d'enchantement comme une occasion d'être à la merci des Américains. [...] Le baseball à Montréal pourrait marquer la continuation de la colonisation américaine⁹¹». Il soutient également que pour éviter cette situation «il faudra tenir compte de l'authenticité québécoise⁹²». Ensuite, il fait part de sa position durant l'émission de télévision *Tirez au clair*, diffusée le 22 août 1968 sur les ondes de Radio-Canada, où quelques intervenants échangent avec le maire Jean Drapeau sur la question du baseball majeur à Montréal⁹³. Duceppe affirme alors que la venue du baseball majeur à Montréal «est un coup extraordinaire de la part des autorités municipales⁹⁴», avant d'exprimer certaines réserves. Il affirme notamment que les dirigeants du club montréalais et de la Ville ont des responsabilités sociales à l'égard des Québécois en ce qui a trait au colonialisme américain. Il précise sa pensée à sujet en ces termes :

Est-ce que [le baseball majeur à Montréal] sera un autre facteur de colonisation à l'américaine? Moi je souhaiterais que ce soit le contraire, et je pense que c'est possible que ce soit le contraire. Et c'est pour cela qu'il faut qu'ensemble on prenne les dispositions nécessaires. [...] La présence québécoise, la présence montréalaise, la présence canadienne dans les grands circuits américains, il faut que ce soit une présence qui soit le reflet de la collectivité que nous sommes, et autant que je sache, au Québec, à Montréal, nous sommes une collectivité d'expression française et il faut que ça se sente. [...] Je pense que sur le plan

⁸⁹ Fernand Liboiron, « 'Un stade de baseball est-il rentable à Montréal?', demande Pierre Duceppe », *Montréal-Matin*, 24 juillet 1969, p. 54.

⁹⁰ *Ibid.*

⁹¹ Louis-M. Bergeron, « Pierre Duceppe pose des questions sur le baseball majeur à Montréal », *Le Journal de Montréal*, 24 juillet 1968, p. 38.

⁹² Fernand Liboiron, « 'Un stade de baseball est-il rentable à Montréal?', demande Pierre Duceppe », *Montréal-Matin*, 24 juillet 1969, p. 54.

⁹³ *Tirez au clair*, enregistrement vidéo, Radio-Canada, 22 août 1968, 35 min 09 s, son, noir et blanc, [En ligne], <http://archives.radio-canada.ca/sports/baseball/dossiers/602/> (page consultée le 17 février 2015).

⁹⁴ *Ibid.*

intellectuel, nous avons le droit de poser ces exigences, et même plus que ça, nous en avons le devoir⁹⁵.

La position du commissaire aux loisirs et à la jeunesse du Québec est donc justifiée par la crainte d'une plus grande américanisation du Québec. Comment s'assurer que la venue de cette ligue sportive tout américaine, contrôlée par des capitaux américains, dominée par des athlètes américains et symbolisant l'empire américain se fera dans le respect de la culture québécoise? Comment s'assurer que le produit américain du baseball majeur sera adapté à l'identité des Québécois, et qu'il ne sera pas que la marque de l'emprise des États-Unis sur le Québec? Duceppe avance lui-même quelques pistes de solutions pour contrer la menace américaine qu'il décrit et assurer le respect de l'authenticité québécoise, qui sont toutes liées à l'omniprésence de la langue française au sein de la concession montréalaise. En effet, comme il le signale, les dirigeants de l'équipe doivent s'assurer que celle-ci fera la promotion du statut de Montréal comme deuxième ville francophone du monde. La particularité linguistique du Québec doit imprégner toute l'organisation: des entêtes de lettres rédigées en français et un nom à consonance francophone pour l'équipe sont aussi nécessaires, mais loin d'être suffisants⁹⁶. Il va même jusqu'à dire que la garantie d'avoir un vice-président francophone n'assurerait en rien la protection de la culture québécoise au sein de l'organisation, affirmant que «cela est une garantie du roi nègre comme celle que nous avons connue dans le passé⁹⁷». À son avis, la présence de nombreux Québécois dans l'organisation à des postes-clés est essentielle⁹⁸. En outre, il souhaite ardemment que l'équipe crée un système d'équipes filiales au Québec, ou à tout le moins au Canada, pour qu'un jour des joueurs originaires de la province ou du pays puissent plus fidèlement représenter la population locale⁹⁹. Enfin, ajoutait-il, le stade de l'équipe doit lui aussi être un endroit où il est facile de communiquer et de se faire comprendre en français, contrairement au stade des Royals, où il était selon lui difficile

⁹⁵ *Ibid.*

⁹⁶ *Tirez au clair*, enregistrement vidéo, Radio-Canada, 22 août 1968, 35 min 09 s, son, noir et blanc, [En ligne], <http://archives.radio-canada.ca/sports/baseball/dossiers/602/> (page consultée le 17 février 2015); Louis-M. Bergeron, «Entre sportifs. Le conflit majeur du baseball majeur», *Le Journal de Montréal*, 25 juillet 1968, p. 44.

⁹⁷ *Ibid.*

⁹⁸ Louis-M. Bergeron, «Entre sportifs. Le conflit majeur du baseball majeur», *Le Journal de Montréal*, 25 juillet 1968, p. 44.

⁹⁹ «Duceppe interroge les dirigeants du baseball», *La Presse*, 24 juillet 1968, p. 83.

de le faire¹⁰⁰. L'ensemble des exigences de Duceppe montre donc qu'il cherche à lutter contre l'américanisation, qu'il associe au colonialisme des États-Unis sur le Québec. Il est donc définitivement l'une des personnes qui, dans les années 1960, perçoivent un processus d'acculturation du Québec par les États-Unis, dans ce cas par le baseball majeur¹⁰¹.

Dans les années 1960, la Nouvelle Gauche, qui se caractérise par un rejet de l'impérialisme américain, connaît un essor important dans les pays occidentaux¹⁰². Ce rejet s'exprime tant en France, par le biais entre autres des événements de Mai 1968, qu'en Amérique latine, dans le cadre de révoltes étudiantes où la colonisation culturelle du continent est décriée¹⁰³. De plus, en Afrique et en Asie, la lutte à l'impérialisme trouve écho de manière plus générale, alors que le colonisateur n'est pas qu'américain, et son effet n'est pas que culturel¹⁰⁴. D'autres mouvements internationaux comme celui du Black Power ou de la Révolution cubaine témoignent également d'un large dessein de lutter contre le colonialisme sous toutes ses formes¹⁰⁵. Les Frantz Fanon, Albert Memmi et Jean-Paul Sartre figurent parmi les intellectuels ayant nourri cette lutte par leurs écrits¹⁰⁶.

Certaines des valeurs et idées de ces mouvements et de leurs penseurs trouvent écho jusqu'à Montréal dans les années 1960. En effet, nombreux sont les historiens qui reconnaissent que cette décennie est le moment où la rhétorique de la décolonisation prend son essor dans la métropole québécoise¹⁰⁷. De leur point de vue, ce discours s'élabore dans le contexte d'une anxiété croissante face aux dangers de l'américanisation de la province, alors que les intellectuels québécois francophones délaissent l'idée d'un peuple colonisé par l'Anglais avec le rappel douloureux de la Conquête, pour s'indigner davantage devant la

¹⁰⁰ *Tirez au clair*, enregistrement vidéo, Radio-Canada, 22 août 1968, 35 min 09 s, son, noir et blanc, [En ligne], <http://archives.radio-canada.ca/sports/baseball/dossiers/602/> (page consultée le 17 février 2015).

¹⁰¹ Paul-André Linteau et al., *Histoire du Québec...*, p. 767.

¹⁰² Sean Mills, *Contester l'empire...*, p. 42.

¹⁰³ David Meren, *With Friends Like These*, Toronto-Vancouver, UBC, 2012, p. 93.

¹⁰⁴ Brian D. Palmer, *Canada's 1960. The Ironies of Identity in a Rebellious Era*, Toronto, UTP, 2009, p. 325.

¹⁰⁵ Sean Mills, *Contester l'empire...*, p. 84.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 48-52.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 42 ; David Meren, *With Friends...*, p. 86 ; Bryan D. Palmer, *Canada's 1960...*, p. 325.

domination américaine du territoire¹⁰⁸. Raoul Roy, Gaston Miron, Pierre Vallières, Michel Chartrand, André d'Allemagne, le FLQ, Partis Pris et le RIN, font partie des personnalités et des groupes intellectuels ou politiques qui militent de différentes façons pour la libération du Québec de l'emprise américaine en faisant usage du langage de la décolonisation¹⁰⁹. Ce discours n'est cependant pas véhiculé que dans les milieux intellectuels québécois. En effet, la Société Radio-Canada explique ce concept dans le cadre notamment de l'émission télévisée *Point de mire*, tout en montrant les parallèles entre la situation de plusieurs colonies ou anciennes colonies et celle de la province de Québec¹¹⁰. De plus, différents politiciens appartenant aux principaux partis politiques ont également fait référence à la lutte au colonialisme au Québec; Jean Lesage et son célèbre «Maître chez nous» en est un exemple, tout comme l'est René Lévesque et sa volonté d'ériger la société d'État Hydro Québec¹¹¹.

Il est sans doute possible de rapprocher Duceppe de ces cercles intellectuels et politiques décriant le colonialisme américain. En effet, si on se fie à certains des termes et expressions qu'il emploie pour définir sa pensée, il est clair qu'il s'inspire du langage de la décolonisation de l'époque alors en vogue mondialement et dans la ville aux cent clochers. Puisqu'il parle des dangers d'une «colonisation à l'américaine» pour le Québec, qu'il insiste sur la protection de la culture québécoise et qu'il emploie l'expression de «roi nègre», nous nous devons d'inscrire ses propos dans la lignée de ceux tenus par les intellectuels francophones susmentionnés, inspirés à la fois par la situation locale et des mouvements internationaux. Ajoutons que dans ce contexte de contestation mondiale et montréalaise contre l'impérialisme, il n'est pas nécessairement étonnant de voir Duceppe tenir des propos inspirés de la rhétorique de la décolonisation, même pour parler de quelque chose qui peut paraître aussi trivial que le baseball.

Ce qui est plutôt surprenant, en revanche, c'est qu'aucun groupe ou intellectuel de gauche du Québec n'élève sa voix pour la joindre à celle de Duceppe pour signaler la menace

¹⁰⁸ David Meren, *With Friends...*, p. 86 ; Yvan Lamonde, «L'ambivalence historique du Québec...», p. 159 ; Linteau et al., *Histoire du Québec...*, p. 767 ; Sean Mills, *Contester l'empire...*, p. 44.

¹⁰⁹ Sean Mills, *Contester l'empire...*, p. 44.

¹¹⁰ Jose E. Igartua, «The Sixties...», p. 261.

¹¹¹ David Meren, *With Friends...*, p. 109.

du colonialisme américain que représente l'arrivée du baseball majeur dans la métropole. En effet, compte tenu du contexte militant montréalais de l'époque, bien décrit par Sean Mills, il semble curieux qu'aucun intellectuel n'appuie les idées de Duceppe. *Parti pris*, le *Mouvement Souveraineté-Association*, intellectuels et groupes étudiants, dont celui de l'Université de Montréal, sont muets sur la question¹¹², alors qu'ils militent tous pour la défense de la culture québécoise et cherchent à contrer son assimilation à la culture des États-Unis dans les années 1960¹¹³. Il faut croire que ce non-alignement intellectuel sur la crainte soulevée par Duceppe relève de la conviction qu'un club de la Ligue nationale de baseball ne constitue pas une menace à la survie de la culture québécoise, ou alors qu'on n'a pas réfléchi à cette dimension du colonialisme. Il est également possible qu'ils affichent un certain mépris à l'égard du baseball majeur, ce divertissement de masse, d'où leur désintérêt total vis-à-vis la question.

Par ailleurs, il convient de souligner que non seulement le discours de Duceppe ressemble à celui d'autres intervenants inquiets de la domination des États-Unis sur le Québec, mais que les solutions qu'il propose pour la combattre se rapprochent elles aussi de la position de certains intellectuels québécois de l'époque. En effet, certains individus avancent, tout comme lui, que les Québécois francophones doivent dorénavant être les sujets actifs plutôt que les objets passifs de l'histoire pour lutter contre le colonialisme¹¹⁴. Raoul Roy mentionne par exemple que les francophones du Québec «sont encore un peu trop comme des moutons¹¹⁵», chose qui doit changer pour que la nation puisse se défaire de l'emprise qu'exercent les autres sur elle. Or, ce que propose Duceppe à l'égard de la défense du français semble aller dans ce sens. En effet, puisqu'il exige que soient mises en place certaines procédures devant garantir la présence du français dans la franchise (tant sur le plan humain que symbolique), nous pouvons affirmer qu'il souhaite que les Québécois gèrent leur équipe de baseball majeur comme si elle leur appartenait réellement, et qu'elle n'était pas simplement la marque de l'emprise des États-Unis sur la province. Les Québécois doivent s'emparer de cette équipe et faire en sorte d'y être les acteurs principaux, tant sur le terrain

¹¹² Cette affirmation s'appuie sur le dépouillement des revues de ces groupes où aucun article sur la venue du baseball à Montréal n'a été retrouvé.

¹¹³ Sean Mills, *Contester l'empire...*

¹¹⁴ Sean Mills, *Contester l'empire...*, p. 79.

¹¹⁵ Jose E. Igartua, «The Sixties...», p. 326.

qu'en coulisses. Duceppe veut donc, clairement, tout comme les intellectuels de l'époque, que les habitants de la province affirment leur présence chez eux en investissant les différentes composantes de leur société, dont le baseball majeur fait partie à compter de 1968, afin de leur permettre de devenir les sujets actifs de leur histoire et ainsi lutter contre l'influence d'autres nations sur eux.

Il semble aussi possible de replacer les propos tenus par Duceppe dans le cadre de luttes contre l'impérialisme sportif qui sont survenues ailleurs dans le monde au XX^e siècle. On pense par exemple à la pratique du cricket dans les Antilles dans la première moitié de ce siècle, étudiée par CLR James dans son livre phare *Beyond a Boundary*¹¹⁶. James, de même que d'autres auteurs ayant suivi ses traces, ont démontré que le «West Indians cricket turned from being a symbol of cultural imperialism to being a symbol of creole nationalism¹¹⁷». À son avis, ce détournement s'est opéré grâce à l'augmentation graduelle du nombre d'athlètes créoles, jusqu'à leur domination du sport, aux affrontements entre équipes créoles et britanniques et à la transposition dans ce sport de valeurs créoles¹¹⁸. Bref, le cricket, sport anglais et surtout symptôme de l'impérialisme britannique dans les Caraïbes, y a subi une créolisation à ce point importante qu'il est devenu dans la première moitié du XX^e siècle un outil nationaliste créole de premier ordre.

Les solutions que propose Duceppe afin de contrer l'impérialisme américain par le baseball majeur semblent aller dans le même sens. En effet, de la même manière que le cricket a subi une créolisation dans les Antilles, Duceppe propose clairement une «québécoïsation» du baseball majeur, à Montréal. Exiger que le fait français soit profondément ancré dans l'équipe montréalaise par le biais, certes d'un nom français, mais aussi de capitaux, joueurs, et administrateurs québécois a pour but de faire du baseball majeur un outil de promotion nationale, plutôt qu'un symbole de la domination américaine du Québec. Bref,

¹¹⁶ CLR James, *Beyond a Boundary*, London, Hutchinson, 1963.

¹¹⁷ Grant Jarvie et I. Reid, «Race relations, sociology of sport and the new politics of race and racism», *Leisure Studies*, vol. 16, 1997, p. 215.

¹¹⁸ Richard D. E. Burton, «Cricket, Carnival and Street Culture in the Caribbean», dans Grant Jarvie (dir.), *Sport, Racism and Ethnicity*, London, Falmer Press, 1991, p. 7-8.

ce que propose le commissaire n'a rien d'extraordinaire; cela s'inscrit plutôt dans une certaine tradition historique mondiale de contestation nationale nourrie à même la pratique sportive.

La crainte de Duceppe est également bien compréhensible lorsque l'on considère la thèse que partagent les historiens Robert Elias et William Humber au sujet de la relation historique du Canada avec le baseball, et l'influence qu'exercent les États-Unis sur cette relation. En effet, Elias soutient, d'une part, que les Canadiens refusent de reconnaître que le baseball est l'un de leurs sports nationaux (avec le hockey) par crainte de ne constituer qu'une extension culturelle des Américains, ces derniers proclamant que ce sport est le leur¹¹⁹. D'autre part, et encore plus directement, Humber avance que si les États-Unis n'avaient pas fait du baseball leur sport national, il serait celui des Canadiens, car ces derniers ont une riche relation historique avec la pratique de ce sport, comme nous l'avons d'ailleurs vu précédemment¹²⁰. En d'autres termes, si le Canada affirmait son amour pour le baseball, cela le conduirait en quelque sorte à afficher sa domination culturelle par les États-Unis, ce à quoi il n'arrive pas à se résoudre. Dans ce contexte historique sportif particulier, nous comprenons mieux que Duceppe craigne qu'avec l'adoption du baseball majeur par Montréal, le Québec n'en vienne à constituer un territoire colonisé des États-Unis : cette peur à l'égard du baseball en général a, semble-t-il, toujours été présente au Canada et pouvait donc être partagée par certains individus au Québec. De même, le fait de vouloir garantir la présence du fait français dans l'équipe se comprend aisément : cette différence majeure doit indiquer clairement que le Québec s'empare du baseball majeur et qu'il ne constitue pas qu'un terrain fertile pour l'expansion de la culture américaine.

Bref, la peur que la venue de la Ligue nationale de baseball à Montréal ne constitue une forme de colonialisme n'est évoquée que par Pierre Duceppe. La position de ce fonctionnaire doit se comprendre dans le cadre de la pénétration de la culture américaine au Québec, mais aussi du contexte mondial et montréalais où la contestation de l'impérialisme est en vogue. La solution qu'il propose à cette menace, soit la promotion de la langue

¹¹⁹ Robert Elias, *The Empire Strikes Out...*, p. 225-226.

¹²⁰ William Humber. *Diamonds of the North...*, p. 1-2.

française au sein de la franchise des Expos, obtient un appui massif de la part des journalistes, politiciens et amateurs de baseball québécois, comme nous le verrons maintenant.

Si les intellectuels montréalais demeurent silencieux sur la question de l'extension du colonialisme américain par le baseball majeur, ce qui dans leur cas pourrait refléter leur conviction que le sport spectacle n'a pas d'incidences politiques, c'est également le cas chez les journalistes sportifs et amateurs de baseball québécois. Du côté des politiciens, seul Jean Drapeau évoque une position se rapprochant de celle de Pierre Duceppe. À la suite de la rencontre télévisée du 22 août 1968 sur les ondes de *Radio-Canada* avec Duceppe, Drapeau, sans aller jusqu'à mentionner un risque de «colonisation à l'américaine¹²¹», affirme que «ce sont des hommes qui doivent amener au Canada une tradition américaine et qui se doivent également de respecter les traditions canadiennes-françaises et québécoises¹²²». Il est alors le seul politicien à aller dans le sens de la position de Duceppe, quoiqu'il le fait bien légèrement et sans grande conviction. Comme les Québécois adoptent de plus en plus le mode de vie à l'américaine, il est possible que les journalistes et amateurs de sports ne soient pas interpellés par les dangers associés à la pénétration de leur culture par celle des États-Unis. Cela expliquerait leur silence sur les risques du colonialisme américain. Il est encore plus plausible que les enjeux soulevés par l'impérialisme américain leur paraissent bien intangibles, sinon inexistantes.

Cependant, Duceppe obtient clairement un soutien massif quant à ses exigences en matière de politique linguistique pour l'équipe. En effet, journalistes sportifs, politiciens montréalais et amateurs de baseball québécois manifestent à différents moments leur désir que la langue française soit promue dans l'organisation. Les propriétaires de la concession montréalaise vont d'ailleurs se montrer ouverts à certaines de ces idées, comme nous le verrons.

¹²¹ *Ibid.*

¹²² Louis-M. Bergeron, «Entre sportifs. Monsieur le maire un grand enthousiaste», *Le Journal de Montréal*, 24 août 1968, p. 36.

En ce qui a trait au nom de l'équipe, les propriétaires du club veulent évidemment qu'il se prononce aussi bien en français qu'en anglais pour contenter les deux groupes linguistiques du Québec¹²³. Plus encore, ce nom doit représenter non seulement Montréal et le Québec, mais également le Canada, question de rejoindre cet immense marché de partisans potentiels. Gerry Snyder et Jean Drapeau appuient le fait que le nom doive être bilingue, tout comme une majorité de journalistes¹²⁴. Pierre Duceppe préférerait pour sa part un nom se prononçant strictement dans la langue de Molière¹²⁵. C'est aussi le cas d'un journaliste du *Montréal-Matin* qui affirme qu'«il est essentiel que le nom du nouveau club identifie bien la métropole comme la deuxième plus grande ville française au monde ainsi que le Québec comme la Belle Province et le château fort de la langue française en Amérique du Nord¹²⁶».

La majorité des suggestions des amateurs francophones publiées dans les journaux sont avant tout francophones, mais ne revêtent aucune signification identitaire particulière¹²⁷. Dans une seconde catégorie, nous comptons les suggestions de noms français qui comportent un caractère identitaire ou historique propre à la nation québécoise, comme Les Fleurs de Lys, les Séparatistes, les Québécois, le Saint-Jean Baptiste et le Club de la Belle province¹²⁸.

Le nom de la franchise est finalement choisi par Charles Bronfman lui-même, le 6 septembre 1968. Son choix s'arrête sur Les Expos, parce que c'est un nom qui se prononce dans les deux langues, en plus de rappeler les succès grandioses de l'Exposition universelle de 1967¹²⁹. Si Drapeau soutient le choix de Bronfman, les journalistes et les Québécois en

¹²³ «Le public choisira le nom du club de Montréal», *La Presse*, 23 août 1968, p. 21.

¹²⁴ *Ibid.*; Ted Blackman, «Baseball Holds Draft Here In October», *The Gazette*, 29 mai 1968, p. 41; PC, «Le club de baseball aura un nom gaulois», *La Presse*, 10 juillet 1968, p. 1.

¹²⁵ Louis-M. Bergeron, «Entre sportifs. Le conflit majeur du baseball majeur», *Le Journal de Montréal*, 25 juillet 1968, p. 44.

¹²⁶ Jean-Paul Sarault, «Du matin au soir. Pourquoi pas les Canadiens?», *Montréal-Matin*, 16 juillet 1968, p. 54.

¹²⁷ Dans cette première catégorie, on note par exemple les Aigles et les Faucons; les Satellites, les Muscles, les Néons, les Érudits, les Ceintures jaunes et les Contacts; les Miracles, les Aristocrates, les Touristes et les Pionniers; les Raisins et les Loups; ou encore les Cactus et les Tsars.

¹²⁸ «Pour notre club de baseball : Un nom S.V.P », *Journal de Montréal*, 26 août 1968, p. 38; Jean-Paul Sarault, «Du soir au matin. Les suggestions affluent», *Montréal-Matin*, 30 août 1968, p. 56 ; Jerry Trudel, «Horizons nouveaux. C'est le nom tout trouvé !», *Montréal-Matin*, 6 septembre 1968, p. 68. D'autres suggestions allant dans le même sens : les Canadiens, les Habitants, les Laurentiens, les Hurons, les Coureurs des Bois et les Patriotes.

¹²⁹ Jean-Paul Sarault, «EXPO symbolisera un souvenir éternel du succès de l'Expo 67», *Montréal-Matin*, 6 septembre 1968, p. 71.

général sont plutôt partagés¹³⁰. Certains soulignent le mérite qu'il a de bien identifier Montréal, en plus de se prononcer facilement en anglais et en français¹³¹. D'autres soutiennent qu'il est «ridicule¹³²», «pitoyable et sans saveur¹³³» et «obsolete and overworked [...]also, of course, inanimate¹³⁴». Les amateurs doutent quant à eux largement du choix de Bronfman¹³⁵.

Le français ne préoccupe pas les Québécois que sous l'angle du nom à donner à la franchise, mais également du point de vue de sa composition humaine. Ainsi, les journalistes francophones semblent emballés par le fait que Jean-Louis Lévesque soit du groupe de financiers engagés dans l'aventure et qu'il ait été nommé président du conseil d'administration de l'équipe, contrairement aux anglophones qui ne lui réservent aucun gros titre¹³⁶. Lorsque Lévesque quitte le groupe à la fin du mois de juillet 1968, Bronfman évoque le souhait de trouver des capitaux canadiens-français, sinon montréalais, pour le remplacer¹³⁷. C'est finalement Paul Beaudry, président d'une compagnie d'affaires montréalaise et actionnaire dans la compagnie Simard et Beaudry, qui est le nouvel homme d'affaires francophone associé au projet¹³⁸. Il est d'ailleurs nommé vice-président du conseil d'administration de l'équipe¹³⁹.

Le personnel administratif et technique du club est surtout composé de francophones. Les journalistes de langue française soulignent systématiquement chaque nomination. On

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ Marcel Desjardins, «Entre nous. En Gene Mauch, le Montréal s'est donné un «Toe Blake»», *La Presse*, 6 septembre 1968, 27 ; Jerry Trudel, «Horizons nouveaux. C'est le nom tout trouvé !», *Montréal-Matin*, 6 septembre 1968, p. 68 ; André Rufiange, «André Rufiange et ses commentaires», *Le Journal de Montréal*, 7 septembre 1968, p. 8 ; Charles Lazarus, «Here come the Expos», *The Montreal Star*, 6 septembre 1968, p. 5.

¹³² Roger Labonté, «Contact. Au pis-aller adoptez les Confédérés, M. McHale», *Le Devoir*, 6 septembre 1968, p. 14.

¹³³ Claude Larochelle, «Carrefour des sports», *Le Soleil*, 9 septembre 1968, p. 24.

¹³⁴ Ted Blackman, «Expos? Yes and Gene Mauch is boss», *The Gazette*, 6 septembre 1968, p. 15.

¹³⁵ Léonce Jacques, «Dans le monde du sport», *Le Soleil*, 7 septembre 1968, p. 38; «Les Expos, pouah!», *Le Journal de Montréal*, 9 septembre 1968, p. 44.

¹³⁶ Gérard Champagne, «La présidence du club de Montréal : un jubilé pour M Lévesque», *La Presse*, 4 juin 1968, p. 49; François Ferland, «J-L L. accède à la présidence du conseil d'administration de notre club», *Le Journal de Montréal*, 4 juin 1968, p. 38; Fernand Liboiron, «J.-Louis Lévesque nommé président du conseil d'administration du club de baseball Montréal», *Montréal-Matin*, 4 juin 1968, p. 51.

¹³⁷ Jacques Doucet, «Bronfman veut que le club demeure sous le contrôle de capitaux montréalais», *La Presse*, 25 juillet 1968, p. 29.

¹³⁸ Yvon Pedneault, «M. Paul Beaudry : une nomination judiciaire», *Montréal-Matin*, 15 août 1968 p. 65.

¹³⁹ *Ibid.*

annonce même que ce sont Jean-Pierre Roy, ex-joueur des Royaux de Montréal, Lucien Geoffrion et Ron Piché, trois Québécois francophones, qui sont responsables de la vente des billets de l'équipe, que Claude Lavoie (un inconnu) occupera un emploi à temps partiel avec l'équipe et que la réceptionniste du club s'exprime en français¹⁴⁰ !

Enfin, les journalistes francophones semblent souhaiter ardemment que certains de leurs compatriotes soient recrutés par l'équipe montréalaise. C'est ce que nous concluons de leurs propositions d'embaucher des joueurs Franco-Québécois comme Ron Piché et Claude Raymond¹⁴¹. Ils accordent également une grande attention à l'acquisition de Gaétan Groleau, premier joueur québécois membre de la concession, ainsi qu'à sa présence au camp d'entraînement¹⁴². De leur côté, les dirigeants de l'équipe disent vouloir offrir toutes les chances à Groleau de se faire valoir, affirmant souhaiter que les Canadiens-français soient un jour nombreux à jouer pour les Expos¹⁴³. À l'évidence, ils cherchent à faire plaisir aux partisans francophones qui ont soif de héros locaux, comme Jean Béliveau ou Maurice Richard ont pu l'être pour le hockey¹⁴⁴. Il n'est alors pas étonnant que journalistes et amateurs francophones, de même que dirigeants de l'équipe, souhaitent que le baseball amateur s'épanouisse à la suite de l'arrivée du baseball majeur dans la province¹⁴⁵. Plus il y a de

¹⁴⁰ Jacques Doucet, «Le Montréal a conclu une entente avec Kansas city», *La Presse*, 20 août 1968, p. 30; Fernand Liboiron, «Le club Montréal saura profité des 27 ans d'expérience de Lucien Geoffrion», *Montréal-Matin*, 6 septembre 1968, p. 71; «Lou Martin devient l'assistant de McHale», *La Presse*, 11 septembre 1968, p. 41; Jacques Doucet, «Les Expos embauchent... Red Murff et Ron Piché», *La Presse*, 18 septembre 1968, p. 83; François Ferland, «Claude Lavoie se joindra aux Expos de Montréal», *Le Journal de Montréal*, 17 janvier 1969, p. 34.

¹⁴¹ À titre d'exemples, voir : Jean-Paul Sarault, «Jim Fanning intéressé aux services de Piché», *Montréal-Matin*, 5 septembre 1968, p. 70; «Piché pourrait lancer pour les Expos en 69», *Le Devoir*, 18 septembre 1968, p. 14; Jean-Paul Sarault, «Du soir au matin. Ronald Piché a envoyé un message important à Bob Adams», *Montréal-Matin*, 7 février 1968, p. 56; Louis-M. Bergeron, «Entre sportifs. Pour ou contre Claude Raymond...», *Le Journal de Montréal*, 23 octobre 1968, p. 44.

¹⁴² À titre d'exemples, voir Jean-Paul Sarault, «Gaétan Groleau signe avec le club Montréal», *Montréal-Matin*, 27 novembre 1968, p. 60; Jacques Doucet, «Les Expos à l'entraînement. Les Expos souhaitent bonne fête à Groleau», *La Presse*, 18 mars 1969, p. 55; «Groleau fuit les Expos!», *Le Devoir*, 20 mars 1969, p. 16; Jacques Doucet, «Les Expos à l'entraînement. La dernière escapade de Gaétan Groleau», *La Presse*, 20 mars 1969, p. 55; «Groleau change d'avis», *La Presse*, 22 mars 1969, p. 13.

¹⁴³ Jacques Doucet, «Jim Fanning prend Gaétan Groleau sous sa tutelle», *La Presse*, 27 novembre 1968, p. 56; Jean-Paul Sarault, «Gaétan Groleau signe avec le club Montréal», *Montréal-Matin*, 27 novembre 1968, p. 60.

¹⁴⁴ Jerry Trudel, «Horizons nouveaux. D'hier à aujourd'hui à demain», *Montréal-Matin*, 31 mai 1968, p. 68.

¹⁴⁵ «Quatre mille joueurs sur les losanges de Montréal», *Montréal-Matin*, 31 mai 1968, p. 66; Jacques Doucet, «Enquête éclair (sic). Croyez-vous que le baseball professionnel nuira au baseball amateur?», *Journal de Montréal*, 8 juin 1968, p. 8; «Un espoir pour le club de Montréal ? Guy Bellavance a tout pour réussir au baseball», *La Presse*, 23 juillet 1968, p. 31; Louis-M. Bergeron, «Entre sportifs. 1969 est arrivée», *Journal de*

jeunes joueurs qui pratiquent ce sport, plus il y a de chance que des «produits» locaux évoluent un jour pour les Expos.

La volonté exprimée par divers intervenants d'assurer la présence du français et de joueurs francophones au sein de l'équipe montréalaise apporte donc un soutien évident aux exigences de Duceppe en matière de défense de la langue. Si des considérations nationalistes expliquent sans doute ce désir, comme nous le verrons dans le deuxième chapitre, une explication qui renvoie à l'américanisation du Québec doit elle aussi être prise en compte. Selon Louis Balthazar, les Québécois sont ouverts à leurs voisins du Sud et ne craignent pas leur domination culturelle parce qu'ils peuvent justement toujours se différencier de ceux-ci de manière catégorique à l'aide de la langue française qui marque une distinction majeure avec le reste du continent américain¹⁴⁶. Le produit américain que représente le baseball majeur ne ferait donc aucunement craindre à la majorité des Québécois francophones une acculturation à l'américaine, à la condition que soit respectée la spécificité francophone du Québec au sein de la franchise, ce que d'ailleurs ils souhaitent. De leur point de vue, il est d'autant plus important de maintenir cette distinction que, nous l'avons vu, les Canadiens ont historiquement craint de ne constituer qu'une extension culturelle des États-Unis dans leur pratique et consommation du baseball. Journalistes, politiciens et amateurs francophones souhaitent donc que le français arrive à faire sa place au sein de l'équipe des Expos et que cela soit suffisant pour garantir la distinction culturelle entre les États-Unis et la province.

Pouvons-nous affirmer que cette spécificité francophone est respectée, garantie, par les dirigeants de l'équipe? À cet égard, on peut dire tout d'abord que le nom de l'équipe aurait sans doute pu être plus évocateur de l'importance du français au Québec. En effet, *Les Expos* constituent un nom bilingue qui réfère à un événement montréalais et qui n'est en aucun cas évocateur de la spécificité francophone du Québec. Ensuite, nous ne pouvons nier qu'un certain travail est fait par Gerry Snyder, puis par Charles Bronfman, afin de trouver des investisseurs francophones afin que les propriétaires de l'équipe soient représentatifs du

Montréal, 1^{er} janvier 1969, p. 34; Paul-Émile Prince, «'Les Expos seront un succès'-Roy», *La Presse*, 6 novembre 1968, p. 59.

¹⁴⁶ Louis Balthazar, «Le Québec et son triangle...», p. 59.

public qui l'appuie. Le départ de Jean-Louis Lévesque et le faible engouement des autres hommes d'affaires francophones envers l'équipe ne peuvent incomber aux dirigeants qui sont demeurés en place. Les frères Beaudry, bien qu'actionnaires minoritaires, ont pu minimalement combler un certain vide. Pour ce qui est du personnel administratif et technique de l'équipe, un effort semble avoir été fait pour embaucher des francophones, puisqu'ils sont très nombreux à occuper un emploi au sein du club, comme on l'a vu plus tôt. Du côté sportif, la donne se complique cependant. Aucun membre de l'équipe de direction du club n'est francophone : Jim McHale en est le président, Jim Fanning son directeur général et Gene Mauch son gérant. Peut-on réellement reprocher aux décideurs de l'équipe de n'avoir embauché aucun francophone pour l'un de ces postes? Pas réellement, étant donné que très peu de candidats de qualité devaient être disponibles compte tenu du fait que rares ont été les Québécois à évoluer dans le baseball majeur et à diriger des équipes avant que Montréal n'obtienne sa franchise¹⁴⁷. En ce qui a trait aux joueurs, il faut souligner que l'équipe négocie, au mois d'août 1969, pour s'assurer des services du releveur Claude Raymond, seul joueur francophone du baseball majeur à l'époque. De plus, les Expos ont donné toutes les chances à Géatan Groleau de s'aligner avec l'équipe, mais celui-ci fait faux bond à quelques reprises au camp d'entraînement de l'équipe pour finalement ne pas profiter de cette opportunité. De ce côté, la direction de l'équipe semble donc en avoir fait autant qu'il était possible. Quant au développement du baseball amateur et à l'installation de club-écoles au Québec ou au Canada, on ne peut qualifier les efforts de l'équipe de très grands. D'une part, quelques cliniques de baseball tenues auprès des jeunes ont bel et bien eu lieu afin d'encourager ceux-ci à se lancer dans la pratique du baseball. D'autre part, seules deux équipes mineures québécoises auront servi de filiales aux Expos, et ce dans les années 1970. Bref, de manière générale, l'équipe semble faire certains efforts pour plaire à son public francophone et tenter d'imposer le français dans l'organisation. Cependant, dans les faits, il n'en demeure pas moins que la langue de Molière n'occupe pas une très grande place dans les dimensions les plus importantes du club : le groupe de financiers, les dirigeants de l'équipe et les joueurs sont très majoritairement anglophones.

¹⁴⁷ À noter qu'ils n'ont pas été bien plus nombreux à la suite de la création de l'équipe.

Cette analyse nous porte à croire que les journalistes, politiciens et amateurs de baseball québécois pensent que l'équipe fait ce qu'elle peut pour préserver l'intégrité culturelle des Franco-Québécois lors de la venue du baseball majeur à Montréal. En effet, bien que les résultats ne soient pas impressionnants, des mesures et actions semblent prises pour y arriver, ce qui semble satisfaire les différents observateurs et amateurs. Du moins, c'est que nous pouvons conclure du fait qu'en aucun moment, aucun d'entre eux ne se plaint du manque de respect du club pour le fait français. Questionné sur le fait qu'il n'y ait pas même un seul joueur canadien dans l'équipe à ses débuts, un seul des passants interrogés répond à un journaliste de Radio-Canada qu'il est un peu déçu de voir que l'équipe ne comprend aucun joueur originaire de la province¹⁴⁸. Les autres interviewés répondent que ça ne leur pose pas problème, ou alors qu'il faut savoir être patient, et qu'un jour il y en aurait¹⁴⁹. Ils doivent donc croire que ce qui peut être fait pour protéger le français dans l'équipe est fait. C'est fort probablement pourquoi ils ne formulent pas, comme Duceppe, la crainte de la colonisation culturelle du Québec par les États-Unis. S'ils croyaient que leur langue n'était pas respectée par la venue du baseball majeur chez eux, il y a lieu de penser, compte tenu du contexte nationaliste de la période, qu'ils s'en indigneraient, mais tel n'est pas le cas. Bref, les acteurs francophones désirent ardemment que leur langue soit respectée par l'équipe, notamment par souci de se distinguer de leurs voisins du sud. Nous verrons au second chapitre que leur source de motivation première à cet effet est cependant le nationalisme québécois.

Qu'en est-il maintenant des journalistes anglophones? Sans doute parce qu'ils sont anglophones, les chroniqueurs sportifs du *Montreal Star* ou de la *Gazette* ne se plaignent pas du colonialisme américain à l'endroit du peuple franco-québécois par le baseball majeur. Il aurait cependant été possible qu'ils le fassent de manière plus large, en abordant la question de la colonisation du Canada. En effet, des anglophones ont, tout comme les intellectuels franco-québécois, souligné le danger que représente la domination américaine au pays dans les années 1960¹⁵⁰. Entre autres, Blair Fraser, journaliste au *Maclean's*, a formulé cette crainte en ces termes, dans son ouvrage *The Search for Identity : Canada – Postwar to Present*, en

¹⁴⁸ *Format 60*, enregistrement vidéo, Radio-Canada, 30 septembre 1969, 7 min 04 s, son, noir et blanc, [En ligne], <http://archives.radio-canada.ca/sports/baseball/dossiers/602-3332/> (page consultée le 25 juin 2015).

¹⁴⁹ *Ibid.*

¹⁵⁰ Stephen Azzi, «The Nationalist Moment...», p. 223.

1967 : «can a small nation resist the absorption into the culture, the folkways, the patterns of life of a neighbor ten times as big, twenty times as rich, a hundred times as strong?»¹⁵¹». Ainsi, certains journalistes anglophones, en vertu du nationalisme canadien, semblent réticents à toute forme d'influence de la part des États-Unis¹⁵². Comme on l'a vu plus haut, les Canadiens cherchent à se distinguer des États-Unis en ce qui a trait au baseball, de peur de ne constituer qu'une extension culturelle de ces derniers en pratiquant et en consommant ce sport¹⁵³. Il n'est alors pas surprenant que les journalistes anglophones montréalais, comme nous le verrons, semblent vouloir marquer leur différence avec leurs voisins du Sud en mettant en évidence le bilinguisme de la nation canadienne et en faisant la promotion de joueurs canadiens-anglais pour les Expos. Rappelons qu'ils le font toutefois sans jamais parler de colonialisme ou même rapporter les propos de Duceppe.

Ainsi, bien qu'ils s'impliquent beaucoup moins que les francophones dans le choix du nom à donner au club montréalais, les journalistes et amateurs anglophones font aussi certaines suggestions qu'ils envoient aux quotidiens. Le premier constat à tirer de celles-ci est qu'elles sont plus respectueuses que celle des Franco-Québécois de la nécessité de lui trouver un nom bilingue, une exigence formulée par ses propriétaires. En effet, de la vingtaine de propositions relevées dans les journaux anglophones, la majorité se prononce tout autant en français qu'en anglais¹⁵⁴. Un deuxième constat concernant les suggestions des anglophones est le fait que certaines d'entre elles font référence à leur appartenance au Canada. Parmi celles-ci, on compte notamment Adanacs (soit Canada à l'envers) ou Canadiens, Canadians, Voyageurs et Trappeurs¹⁵⁵.

¹⁵¹ Bryan D. Palmer, *Canada's 1960...*, p. 416.

¹⁵² Stephen Azzi, «The Nationalist Moment...», p. 213.

¹⁵³ Robert Elias, *The Empire Strikes Out...*, p. 226.

¹⁵⁴ Pat Curran, «Call Them Expos», *The Gazette*, 30 mai 1968, p. 15 ; Harold Atkins, «Sports Spinnings», *The Montreal Star*, 1^{er} juin 1968, p. 18 ; «On and Off the Record», *The Gazette*, 6 juin 1968, p. 4 ; Al Palmer, «Our Town On The Ball», *The Gazette*, 8 juin 1968, p. 3 ; Dink Carrol, «Playing the Field», *The Gazette*, 8 juin 1968, p. 24 ; Bruce Taylor, «Montreal days and nights», *The Montreal Star*, 6 août 1968, p. 4 ; Ted Blackman, «Montreal gets 'play ball'», *The Gazette*, 15 août 1968, p. 1 ; Ted Blackman, Still like the Voyageurs», *The Gazette*, 5 septembre 1968, p. 35.

¹⁵⁵ «On and Off the Record», *The Gazette*, 6 juin 1968, p. 4 ; Al Palmer, «Our Town On The Ball», *The Gazette*, 8 juin 1968, p. 3 ; Ted Blackman, Still like the Voyageurs», *The Gazette*, 5 septembre 1968, p. 35.

Pour ce qui est de la composition humaine de l'organisation, les journalistes anglophones rapportent de manière générale les principales nominations, que les personnes embauchées soient francophones ou anglophones. Par ailleurs, ils ne se préoccupent pas des embauches mineures de francophones à divers postes administratifs comme le font leurs homologues franco-québécois. La seule exception survient au moment de traiter des athlètes canadiens qui seraient susceptibles de percer la formation des Expos. En effet, si les Franco-Québécois s'intéressent aux cas des Géatán Groleau, Ron Piché et Claude Raymond, les Anglo-Montréalais accordent quant à eux une certaine attention à Richard Trembecki et Ferguson Jenkins. Au sujet du premier, ils s'étonnent que les Expos «even drafted a Canadian!¹⁵⁶», lors du repêchage des joueurs collégiaux finissants de juin 1968. Certains journalistes font la promotion du second en mentionnant qu'il aiderait certainement l'équipe de lanceurs des Montréalais, précisant simplement au passage qu'il est Canadien¹⁵⁷.

Il est donc possible que voulant atténuer l'influence américaine, les journalistes anglophones insistent sur le bilinguisme du nom de l'équipe et sur l'origine canadienne des athlètes du pays, puisque ce sont là deux marqueurs permettant de distinguer le Canada des États-Unis. Soulignons que dans les années 1960 plusieurs nationalistes anglophones voient dans le fait français du Québec une caractéristique permettant de bien démarquer le Canada de ses voisins¹⁵⁸. Il n'est alors pas surprenant que les journalistes sportifs anglophones désirent que l'équipe montréalaise soit respectueuse du bilinguisme du pays, et que celle-ci ne soit pas représentative que de la communauté anglophone canadienne. Le souhait de voir des joueurs canadiens évoluer pour les Expos peut également s'expliquer par cette volonté de se distinguer des Américains : autant il y aura de joueurs canadiens dans l'équipe, autant il y aura d'ambassadeurs pour témoigner de la distinction de l'équipe canadienne du reste de la ligue, tout américaine, et ainsi du Canada par rapport aux États-Unis. Bref, les chroniqueurs anglophones mettent eux aussi de l'avant certains procédés devant garantir la différence entre le Canada et les États-Unis au sein de leur franchise, probablement par crainte de ces derniers.

¹⁵⁶ Ted Blackman, «Montreal drafts 16 players but who will sign them?», *The Gazette*, 6 juin 1968, p. 39.

¹⁵⁷ Ted Blackman, «Jenkins : Expos need pitching», *The Gazette*, 5 novembre 1968, p. 34; George Hanson, «Jenkins sees Montreal as good baseball city», *The Montreal Star*, 5 novembre 1968, p. 19.

¹⁵⁸ David Meren, *With Friends...*, p. 86.

1.2.4 Racisme et anti-racisme dans l'entourage des Expos

La lutte à l'impérialisme américain n'est pas le seul phénomène transnational à avoir marqué l'arrivée des Expos à Montréal. En effet, il en est de même pour le racisme et l'opposition à ce même racisme anti-noir. C'est qu'à deux occasions, divers intervenants franco-québécois font connaître leur intolérance face au racisme. La première survient lorsque Jean-Louis Lévesque, aussi propriétaire de l'entreprise montréalaise de courses de chevaux *Blue Bonnets*, est officiellement présenté comme président du conseil d'administration de l'équipe montréalaise, poste qu'il quitte par la suite. À cette occasion, Lévesque affirme, sans qu'il soit questionné sur le sujet ou qu'il réagisse à un événement raciste quelconque issu du monde du sport : «À Blue Bonnets il n'existe aucune différence de race ou de couleur. Tout le monde s'entend et se sent à l'aise à la piste de course et il en sera de même au stade de baseball¹⁵⁹».

La seconde occasion survient lorsque Maury Wills, joueur noir des Expos, se fait expulser de deux bars en Floride dans le même après-midi, lors du camp d'entraînement de l'équipe dans l'état américain en raison de la couleur de sa peau¹⁶⁰. Si un journaliste francophone affirme avec fierté que jamais un tel incident ne se produirait à Montréal, c'est la Fédération des travailleurs du Québec (FTQ) qui réagit le plus férocement à l'évènement¹⁶¹. Par le biais d'une lettre envoyée au président des Expos, John McHale, de même qu'à Jean Drapeau et Gerry Snyder, la FTQ sermonne la direction des Expos qui ne s'est pas prononcée sur l'incident et suggère que le camp d'entraînement de l'équipe ne se tienne à l'avenir que dans «des pays exempts de discrimination raciale, que ce soit en Amérique latine, au Japon ou même à Cuba¹⁶²».

¹⁵⁹ François Ferland, «J-L L. accède à la présidence du conseil d'administration de notre club», *Le Journal de Montréal*, 4 juin 1968, p. 38.

¹⁶⁰ Jacques Doucet, «Maury Wills victime de ségrégation raciale», *La Presse*, 24 mars 1969, p. 29.

¹⁶¹ «L'Incident Maury Wills rebondit», *La Presse*, 28 mars 1969, p. 16.

¹⁶² «La FTQ proteste contre l'indifférence des Expos dans l'affaire Maury Wills», *Le Journal de Montréal*, 28 mars 1968, p. 34.

Elle ajoute :

Montréal qui a été en 1967 le carrefour de l'humanité entière, en raison précisément de l'Exposition universelle qui a donné son nom à notre équipe de baseball se doit, croyons-nous, de continuer à indiquer à l'Amérique du Nord la voie de l'intégration raciale, notamment par le biais du sport, dont on connaît la valeur exemplaire aux yeux de la jeunesse et même d'un large secteur de la population adulte¹⁶³.

Clairement, cet épisode de racisme et le silence de l'équipe ne plaisent pas à la FTQ. Ajoutons qu'il semble surprenant que l'organisation ne bronche pas, considérant les propos antiracistes de Lévesque lancés un an auparavant. Jim Fanning, directeur général de l'équipe, affirme à l'époque qu'aucune mesure n'est entreprise, puisque telle est la volonté de Maury Wills, le joueur lésé dans cette affaire¹⁶⁴.

Cependant, cette opposition au racisme par certains acteurs issus du paysage montréalais ne doit pas s'interpréter comme une réaction naturelle issue d'une longue tradition de lutte à la discrimination raciale à Montréal, ou comme le résultat de la nature inclusive et tolérante que certains accolent aux adhérents du nationalisme québécois de l'époque¹⁶⁵. En effet, dans les années 1960, la métropole québécoise n'est pas différente des autres grandes villes d'Amérique du Nord en ce qui a trait au racisme. Les noirs y sont victimes de discrimination, étant «restreints à des conditions de vie médiocres et confinés à des emplois non qualifiés et mal payés¹⁶⁶». Il est d'ailleurs fascinant de constater que malgré cela, les membres de la gauche montréalaise, qui se nourrissent eux-mêmes amplement du mouvement du Black Power, tel que discuté précédemment, ne font que peu de cas de la situation des Noirs à Montréal¹⁶⁷. Ce n'est que lorsque le mouvement politique noir montréalais lui-même s'affirme puissamment dans la seconde moitié des années 1960 que des Québécois blancs (les plus activistes) semblent prendre conscience de la ségrégation dont est victime ce groupe à Montréal. Les activistes et étudiants noirs montréalais arrivent clairement

¹⁶³ *Ibid.*

¹⁶⁴ Jacques Doucet, «Maury Wills victime de ségrégation raciale», *La Presse*, 24 mars 1969, p. 29.

¹⁶⁵ Gérard Bouchard, «The Small Nation...», p.11.

¹⁶⁶ Sean Mills, *Contester l'empire...*, p. 111.

¹⁶⁷ *Ibid.*

à se faire entendre à la suite d'un évènement en particulier : l'affaire Sir George Williams, conflit qui est « le produit de tensions causées par des injustices raciales à Montréal et dans le monde entier¹⁶⁸», et qui survient sur le campus de l'université anglophone en février 1969.

Selon l'historien Sean Mills, cet épisode marquant de l'histoire du racisme à Montréal constitue un point tournant dans la relation entre Noirs et Franco-Québécois¹⁶⁹. D'après ce dernier, l'affaire Sir George Williams pave en effet la voie à une plus grande compréhension et une reconnaissance mutuelle des nationalistes les plus engagés et des Noirs, tous deux luttant pour l'égalité sociale à Montréal¹⁷⁰. Ainsi, à la suite de ces évènements, de nouveaux appuis à la cause des Noirs de la part de Québécois blancs, dont le Conseil central des syndicats nationaux de Montréal, se manifestent¹⁷¹. Dans le cadre de ce soutien nouveau, il n'est donc pas nécessairement surprenant de voir la FTQ offrir son appui au joueur noir Maury Wills, victime de discrimination raciale en mars 1969, le mois suivant l'affaire Sir George Williams. Bref, l'antiracisme dont fait preuve la FTQ n'a rien d'«héroïque». Elle semble être le résultat d'une réaction inévitable pour un groupe dénonçant les inégalités sociales à la suite des actions fracassantes d'activistes noirs contestant la situation précaire des leurs à Montréal. Quant à la position antiraciste du président temporaire du conseil d'administration de l'équipe, émise en juin 1968, elle est possiblement le résultat d'un simple réflexe économique : plus il y a d'ethnies accueillies au stade de l'équipe, plus il y aura de partisans, et plus les profits seront intéressants¹⁷².

Il est serait difficile de parler de racisme, de baseball et de Montréal sans évoquer le nom de Jackie Robinson. Il faut rappeler que Montréal a abrité Robinson, 1^{er} joueur noir des Ligues majeures, durant son séjour dans les mineures en 1946, chez les Royaux. Or, ce passage a évidemment marqué l'esprit des Montréalais, comme en témoignent les propos tenus par un représentant de la FTQ à la suite des évènements Maury Wills : «les Expos sont les héritiers des Royaux de Montréal qui ont été le premier club professionnel de baseball à

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 135-136

¹⁶⁹ *Ibid.*

¹⁷⁰ *Ibid.*

¹⁷¹ *Ibid.*

¹⁷² La consultation de la biographie de Lévesque, *J.-Louis Lévesque. La montée d'un Gaspésien au sommet des affaires*, n'a pu nous éclairer davantage sur les sentiments antiracistes de ce dernier.

admettre dans leurs rangs un joueur de baseball de couleur, le célèbre Jackie Robinson, lequel est devenu par la suite une inspiration pour les partisans de la cause des droits civils aux États-Unis¹⁷³». Il est donc évident que les positions antiracistes de certains acteurs du paysage montréalais à la suite de la création des Expos sont issues de l’empreinte laissée par le passage de Robinson dans l’imaginaire collectif.

Il importe toutefois de préciser que si le passage de Robinson à Montréal inspire en certaines occasions précises un élan anti-raciste de la part de la FTQ et de la direction des Expos, il n’a pas été à la source d’un large mouvement québécois durable luttant contre le racisme à Montréal. En fait, selon Dorothy Williams, il y a lieu de parler du «Mythe Jackie Robinson», plutôt que du réel et durable impact de la présence de l’athlète dans la métropole. En effet, selon Williams, le succès de la courte histoire de Robinson chez les Royaux a créé un mythe selon lequel Montréal était une ville avant-gardiste en Amérique du Nord en matière du traitement réservé aux noirs¹⁷⁴. Or, tel que mentionné précédemment, il n’en est rien. Certes, la majorité de la population noire de Montréal a vécu sans être victime d’abus physiques motivés par des attaques racistes. Toutefois, ici comme ailleurs sur le continent, les Noirs à Montréal n’avaient à l’époque que peu ou pas d’occasions d’avancements socioéconomiques. L’accès à l’éducation leur était grandement limité, les infrastructures sociales et de santé étaient peu nombreuses à pouvoir les servir et les opportunités d’emploi de qualité encore plus rares; tout cela faisait en sorte que les noirs étaient au cœur d’une pauvreté «générationnelle» dont très peu arrivaient à se sortir¹⁷⁵. Bref, même si certains acteurs, et ils furent peu nombreux, ont décrié le racisme au sein de l’organisation des Expos et qu’ils se sont réclamés de Jackie Robinson pour le faire, il ne faut pas croire que cette solidarité raciale était coutumière dans le Montréal des années 1960, ou avant.

En d’autres termes, si certains acteurs québécois s’élèvent contre le racisme dans l’entourage des Expos, c’est fort probablement en raison des événements de Sir George

¹⁷³ «La FTQ proteste contre l’indifférence des Expos dans l’affaire Maury Wills», *Le Journal de Montréal*, 28 mars 1969, p. 34.

¹⁷⁴ Dorothy Williams, «The Jackie Robinson Myth : Social Mobility and Race in Montreal. 1920-1960», Mémoire de maîtrise, Université Concordia, Département d’histoire, 1999, p. 94.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 94-96.

Williams qui ont signalé à tous l'éveil politique du mouvement noir montréalais, et du passage de Robinson chez les Royaux qui a marqué les esprits. Les réactions antiracistes ne sont alors pas le fruit d'une traditionnelle et riche solidarité raciale à Montréal. Au contraire, dans les années 1960 et auparavant, la vie des Montréalais noirs s'apparentait, avec certaines nuances, à celle de leurs confrères habitant aux quatre coins de l'Amérique. Cette vie était injuste, et basée sur des différences raciales au Nord comme au Sud de la frontière canado-américaine, quoi que puisse en dire le mythe entourant le passage de Robinson dans la ville¹⁷⁶.

1.3 Conclusion

Comme nous l'avons vu dans ce premier chapitre, l'arrivée du baseball majeur à Montréal a suscité différentes réactions, à commencer par une surprise généralisée chez tous les intervenants intéressés. Si l'américanisation du Québec laissait croire que cette surprise était, elle-même, étonnante, l'histoire du baseball professionnel à Montréal de même que la nouveauté que constitue l'expansion du baseball majeur à l'extérieur des États-Unis rendent cette première réaction compréhensible. L'histoire déjà ancienne du baseball au Québec, relative à son américanité, nous a quant à elle éclairés sur l'engouement des Québécois francophones et anglophones pour la création des Expos. Des facteurs relatifs au contexte de l'américanisation de la province nous ont aussi permis de mieux saisir cet enthousiasme. Ce phénomène culturel était également au cœur de l'explication du plus faible engouement des journalistes anglophones, qui s'opposent à l'influence de la culture américaine en tant que Canadiens. De plus, il a aussi été possible de constater que les réactions antidiscriminatoires raciales de certains Montréalais s'inséraient à la fois dans l'histoire transnationale et montréalaise de la lutte au racisme et du racisme lui-même. Nous avons également vu qu'un seul homme, Pierre Duceppe, a soulevé la crainte que le baseball majeur ne constitue l'un des facteurs conduisant à la «colonisation à l'américaine» du Québec. Cette opinion est clairement issue du contexte mondial et montréalais militant de l'époque. Duceppe aura au moins eu l'appui massif de francophones dans sa volonté que soit respecté le français dans la franchise

¹⁷⁶ Il ne fait pas de doute que la situation des Noirs dans certaines villes des États-Unis était encore plus dramatique que celle de ceux de Montréal. Il n'en demeure pas moins que ceux habitant la métropole québécoise ont souffert de leur différence raciale de manière importante et continue à l'époque.

afin que soit combattue l'impérialisme américain. Le chapitre qui suit nous éclaira encore davantage sur ce désir prononcé que la langue française soit défendue chez les Expos, alors qu'il sera principalement question de l'influence qu'a eue le nationalisme québécois sur les différents débats et réactions suscités par la venue du baseball majeur à Montréal.

Chapitre 2 : Les Expos et le nationalisme québécois des années 1960

Le but de ce chapitre est de montrer en quoi le nationalisme québécois influence les différents débats et réactions des journalistes sportifs, politiciens et amateurs de baseball franco-québécois concernant l'établissement du baseball majeur à Montréal. Par la suite, nous chercherons à expliquer les prises de position des chroniqueurs anglophones qui, comme nous le verrons, sont quelque peu différentes, essentiellement en raison de leur propre nationalisme, davantage tourné vers le Canada. La moins grande importance qu'ils accordent à la question se reflète d'ailleurs dans les sources, les journaux anglophones dépouillés traitant moins en profondeur des différents thèmes liés à l'arrivée des Expos à Montréal.

Plus précisément, nous verrons d'abord que l'engouement des francophones pour l'arrivée des Expos s'explique par le fait que le baseball majeur représente pour eux une cause de fierté nationale, un outil de reconnaissance internationale, de même qu'un élément modernisateur. Le nationalisme canadien est également à la source d'un certain enthousiasme chez les journalistes anglophones pour la Ligue nationale, mais dans une moindre mesure. Le souhait exprimé par les amateurs de baseball, politiciens et journalistes de langue française au sujet du respect de leur langue au sein de la nouvelle équipe sportive provient aussi, selon nous, de réflexes nationalistes, notamment parce que le français est au cœur de leur identité nationale. Les chroniqueurs anglo-québécois cherchent quant à eux avec plus d'ardeur à assurer le bilinguisme de l'équipe, notamment par le biais du nom à donner au club. Les deux nationalismes sont également probablement en cause dans le traitement inégal que les deux groupes d'acteurs accordent à l'impact du baseball majeur sur le statut de Montréal : les francophones soulignent l'avantage qu'il confère à la ville au détriment de Toronto, tandis que les anglophones s'abstiennent de commenter le tout. Si ces derniers sont également indifférents face au développement du baseball amateur québécois et d'un réseau provincial, sinon canadien, d'équipes filiales pour former des joueurs dignes de figurer dans la ligue majeure, c'est tout le contraire pour les partisans francophones. Le développement de talents locaux de langue française au sein de ligues amateurs ou mineures et leur éventuelle percée au sein de la formation montréalaise ne pourraient qu'accentuer la fierté nationale envers l'équipe. Par ailleurs, si pour certains, le nationalisme justifie la construction, à fort prix, d'un

stade ultramoderne à partir de fonds publics, plusieurs francophones joignent leurs voix à celles d'Anglo-Québécois pour contester ce projet. Comme nous le montrerons, pour justifier leur position, certains des opposants martèlent entre autres le principe selon lequel un investissement public profitant à des entrepreneurs privés est illégitime. D'autres s'indignent que le financement d'un stade de baseball semble constituer une priorité plus importante pour les dirigeants de la Ville que divers problèmes sociaux urgents. Nous verrons alors dans cette partie que si des Franco-Québécois peuvent soutenir la cause des Expos à Montréal pour des raisons nationalistes, ce ne sont pas tous les nationalistes qui sont pro-baseball.

2.1 La création des Expos et l'engouement généré

Nous l'avons largement démontré au chapitre précédent : l'engouement qui touche le Québec au sujet de la venue du baseball majeur à Montréal est massif. À de nombreux moments entre le 27 mai 1968 et le 14 avril 1969, les journalistes sportifs, politiciens et amateurs de baseball démontrent effectivement leur grand enthousiasme à l'égard de la création de l'équipe des Expos de Montréal. À un degré moindre, nous l'avons vu, la possibilité que le football majeur américain s'installe au Québec suscite aussi leur emballement. Parmi les anglophones, nous avons pu noter que les journalistes anglophones semblent moins entichés de ces projets qui concernent l'établissement de ligues sportives professionnelles américaines au Québec et au Canada. Voyons comment le nationalisme respectif de ces deux collectivités explique leurs réactions.

Tout d'abord, nous croyons que l'obtention d'un club du baseball majeur par Montréal constitue une fierté nationale pour les acteurs de langue française intéressés par la chose. Nous savons qu'à compter des années 1960, le nationalisme des francophones du Québec a pour principal pilier le territoire de la province, où ces derniers sont majoritaires et peuvent ainsi s'affirmer politiquement¹. C'est alors que « naît » la nation franco-québécoise, différente de la canadienne-française, qui regroupait les francophones du Canada tout entier. Dans cette

¹ Raphaël Canet, *Nationalisme et société...*, p. 174.

optique, on peut dire que les amateurs de baseball, politiciens et journalistes francophones étudiés ici font partie de cette nation qui est la première à l'extérieur des États-Unis à obtenir une formation du plus important circuit de baseball professionnel au monde en termes économiques et sportifs. Cela a de quoi les rendre fiers. En effet, il s'agit d'une réussite qui les place devant les Canadiens-anglais, les Mexicains, les Cubains, les Sud-Américains ou encore les Asiatiques, tous des peuples friands de baseball professionnel². Même si aucun de ces peuples ne cherche, lors de l'expansion de 1968, à obtenir une équipe de la Ligue nationale de baseball, ça ne change rien au fait que c'est le Québec qui obtient une concession en premier, faisant ainsi en sorte que d'autres aient un jour la chance d'avoir aussi chez eux du baseball majeur, ce que souligne d'ailleurs un responsable du circuit à l'époque³. De fait, réussir à amener cette ligue sportive à s'implanter, pour la première fois, en dehors de son pays d'origine, relève de l'exploit. Comme nous l'avons vu, la valeur emblématique de ce circuit sportif professionnel américain est telle qu'il semblait improbable qu'une autre nation puisse bénéficier un jour d'une formation. Pourtant, le Québec arrive à réaliser cet impressionnant tour de force, au grand bonheur de certains journalistes francophones, dont Marcel Desjardins, qui n'hésite pas à insister sur l'exceptionnalité de la décision des dirigeants américains de la Ligue⁴. Jean-Louis Lévesque, président du conseil d'administration et principal actionnaire de l'équipe jusqu'à ce qu'il ne quitte le projet durant l'été 1968, vante pour sa part le Québec pour cet exploit : « nous avons dit oui pour le Québec qui prouve une fois de plus son rôle de leader dans notre pays⁵ ». Cette cause de fierté nationale explique alors en partie le grand enthousiasme à l'égard de la création des Expos chez les amateurs de baseball, politiciens et journalistes francophones.

Évidemment, le même argumentaire s'applique en ce qui concerne l'engouement pour le football majeur américain. Comme nous l'avons vu dans le 1^{er} chapitre, des amateurs de sports, chroniqueurs sportifs et politiciens montréalais ont effectivement tous abordé avec

² Robert Elias, *The Empire Strikes Out...*, 418 p.

³ Marcel Desjardins, « Montréal vient d'ouvrir les portes du baseball majeur à tous les pays », *La Presse*, 9 avril 1969, p. 55.

⁴ Marcel Desjardins, « Montréal a gagné son 1^{er} match », *La Presse*, 15 août 1968, p. 33; « La ligue Nationale : un circuit international », *Montréal-Matin*, 29 mai 1968, p. 53.

⁵ Fernand Liboiron, « J-Louis Lévesque nommé président du conseil d'administration du club de baseball Montréal », *Le Montréal-Matin*, 4 juin 1968, p. 51. Avec ou sans majuscule ? À uniformiser.

enthousiasme la possibilité que cet autre circuit majeur suive l'exemple du baseball et s'installe à Montréal. Ces derniers auraient alors la chance de faire partie de la première nation en dehors des États-Unis à obtenir un club de cette autre ligue sportive professionnelle, ce qui constituerait en soi une réussite nationale d'envergure. De plus, rappelons que si le baseball majeur est le symbole de la société et de l'empire américain à l'époque, le football américain lui fait alors de plus en plus compétition pour ce titre⁶. Si la province parvenait à attirer une formation de ce second circuit sportif américain relevant pour eux de la plus haute importance culturelle, il s'agirait sans doute d'un véritable exploit pour la nation. Pour cette autre raison, l'engouement pour le football majeur des amateurs de sport, journalistes et politiciens francophones est fort compréhensible.

Non seulement le nationalisme franco-québécois des années 1960 s'est traduit par une affirmation de la population francophone à l'intérieur des frontières du Québec, mais il s'est aussi manifesté par la volonté exprimée par certains d'accroître la visibilité et la reconnaissance de la nation à l'échelle internationale⁷. La position d'André d'Allemagne, qui affirme que les nationalistes québécois désirent, à compter de la Révolution tranquille, que le Québec se taille une place au sein de divers organismes mondiaux témoigne bien de ce phénomène⁸. Évidemment, l'inscription de Montréal dans le baseball majeur n'a pas un impact aussi considérable pour les tenants du nationalisme québécois que la participation du Québec à différentes organisations politiques, économiques ou culturelles internationales ou simplement occidentales. Cependant, il ne fait pas de doute que la présence de la métropole québécoise dans un circuit sportif américain d'une envergure telle que celle de la Ligue nationale de baseball permet à la nation franco-québécoise d'augmenter sa visibilité en Amérique du Nord et même au-delà des frontières continentales.

En effet, les Ligues majeures comptent en 1969 vingt-quatre équipes associées à des villes réparties aux quatre coins des États-Unis, notamment New York, Chicago, Los Angeles, Seattle et Houston. À compter de 1969, alors que Montréal s'ajoute aux villes qui possèdent

⁶ *Ibid.*

⁷ Raphaël Canet, *Nationalisme et société...*, p. 174.

⁸ André d'Allemagne, «L'argumentaire indépendantiste...», p. 137.

une équipe, il sera question de la métropole québécoise dans les pages sportives des principaux quotidiens de chacun de ces grands centres urbains américains. Inévitablement, cette situation accroît la visibilité de Montréal, du Québec et de leurs habitants aux États-Unis, ce que reconnaissent certains journalistes⁹. Ce n'est pas tout : outre ses concessions situées partout au pays de l'Oncle Sam, les Ligues majeures constituent un produit commercialisé dont le cercle d'influence dépasse largement les cadres de l'Amérique du Nord. En effet, le rayonnement de cette « marque » s'étend notamment à l'Amérique centrale et du Sud, ainsi qu'à certains pays asiatiques, en raison de son exposition médiatique¹⁰. L'association du Québec à cette entreprise d'envergure internationale ne peut évidemment qu'accroître sa visibilité à l'échelle mondiale. Pierre Rodrigue, sportif montréalais, affirme à ce sujet que «Montréal apparaît soudain sur une carte où elle n'existait pas¹¹». Pierre Faubert, un étudiant, va plus loin en suggérant quant à lui que c'est «le Québec [qui] est davantage en évidence», grâce à l'inscription de la métropole québécoise dans la Ligue nationale¹². L'un des financiers francophones des Expos, Paul Beaudry, soutient pour sa part que le club montréalais est un «véritable ambassadeur pour le Canada et surtout pour la province de Québec¹³». Le tout a donc de quoi participer à alimenter l'engouement pour les Expos chez les amateurs de baseball, politiciens et journalistes sportifs francophones tenants du nationalisme québécois.

Cette visibilité serait toutefois négligeable si l'équipe ne mettait pas de l'avant ce qui la distingue de toutes les autres, soit l'identité francophone de la collectivité qui la soutient et sa situation géographique extra étatsunienne. Nous avons vu au chapitre précédent qu'il est important pour les amateurs, journalistes et politiciens francophones que la langue française soit respectée dans le club, ses dirigeants cherchant dans une certaine mesure à respecter ce souhait. En effet, le nom de l'équipe est au moins bilingue, une partie de ses commanditaires sont francophones, la majeure partie de ses employés administratifs le sont également et des actions sont posées afin qu'il y ait un jour des joueurs québécois au sein de la formation, ce qui survient une première fois lorsque le lanceur Claude Raymond se joint à l'équipe en août

⁹ Al Pamler, «Our Town. Big time town», *The Gazette*, 8 avril 1969, p. 3.

¹⁰ Robert Elias, *The Empire Strikes Out...*, p. 1.

¹¹ François Beliveau, «Épidémie à Montréal; la fièvre du baseball», *La Presse*, 9 avril 1969, p. 54.

¹² Fernand Liboiron, «L'opinion de M. Tout-le-monde», *Montréal-Matin*, 29 mai 1968, p. 54.

¹³ Yvon Pedneault, «M. Paul Beaudry : une nomination judicieuse», *Montréal-Matin*, 15 août 1968 p. 65.

1969¹⁴. Ses décideurs vont également assurer la traduction en langue française de documents anglais concernant l'équipe, comme le mentionne un journaliste de *l'Associated Press* au camp d'entraînement de l'équipe : « Chaque fois qu'une chose est écrite en anglais, elle est traduite en français. [...] [C'est] extraordinaire et important parce que le baseball étant préparé pour une présentation dans une cité bilingue il est nécessaire qu'il soit offert dans les deux langues¹⁵ ». Outre ce caractère francophone original qui distingue les Expos des autres clubs du baseball majeur, la formation montréalaise est la seule qui ne soit pas située aux États-Unis, ce qui fera d'elle une attraction pour les Américains, de l'avis même du commissaire du baseball majeur d'alors, Bowie Kuhn¹⁶. Bref, l'équipe contribue sans doute à augmenter la visibilité internationale des habitants francophones du Québec, puisqu'elle évolue dans un circuit américain dont la portée est mondiale, et parce qu'elle respecte en partie leur langue. Nul doute que pour les mêmes raisons, le football américain aurait aussi eu cet effet, ce qui justifie l'enthousiasme autour du potentiel établissement de ce circuit sportif à Montréal.

Autre objectif nationaliste des années 1960 : moderniser la province¹⁷. Selon certains auteurs, la modernisation du Québec serait même inhérente à la définition de la Révolution tranquille, alors que nombreux étaient les acteurs sociaux qui réclamaient un « rattrapage » par rapport au reste du Canada ou plus largement de la société occidentale¹⁸. Or, d'un certain point de vue, on peut dire que la venue de la Ligue nationale de baseball à Montréal contribue, précisément, à projeter une image plus moderne du Québec. Certes, lorsque les Expos sont créés en 1968, il y a longtemps que le sport « moderne » a fait son apparition au Québec, comme le montrent les historiens du sport qui font remonter ce phénomène à la seconde partie du XIX^e siècle (1870-1890), alors que les règles encadrant les différents sports se sont précisées, que l'aspect compétitif s'est établi, que les masses y ont eu accès plus aisément et que des organisations ont vu le jour afin d'assurer le contrôle et l'encadrement des différentes

¹⁴ Jacques Doucet et Marc Robitaille, *Il était une fois les Expos. Tome 1...*, p. 99.

¹⁵ PA, « Gene Mauch tient à faire du baseball un sport bilingue », *Le Soleil*, 5 mars 1969, p. 48.

¹⁶ Marcel Desjardins, « Entre nous. Musial prédit que les Montréalais ne s'ennuieront pas avec les Expos », *La Presse*, 15 avril 1969, p. 21.

¹⁷ Jocelyn Létourneau, *Que veulent vraiment les Québécois...*, 81-82.

¹⁸ Jose E. Igartua, « The Sixties in Quebec », dans Lara Campbell, Dominique Clément et Gregory S. Kealey, *Debating Dissent. Canada and the Sixties*, Toronto, University of Toronto, 2012, p. 252.

pratiques sportives¹⁹. En ce qui concerne plus précisément le baseball, lorsqu'il arrive au Québec, à cette même époque, il est introduit sous sa forme américaine : «c'est-à-dire animé par les professionnels du sport-spectacle²⁰» et constituant une entreprise organisée, ayant des objectifs commerciaux²¹. Ce sport présente donc depuis bien longtemps des traits modernes, et on ne peut affirmer que l'arrivée du baseball majeur à Montréal en 1968 serait responsable de la modernisation de la province au niveau sportif. Cependant, le baseball majeur correspond certainement à la forme la plus achevée qu'il soit possible de connaître du sport organisé. Il s'agit d'une ligue qui encadre les meilleures équipes de baseball de la planète (organisation structurante), l'aspect compétitif y est omniprésent (objectif de la compétition), ses règles sont hautement définies et connues (encadrement défini), et enfin, elle commercialise un sport qui «reached in all areas and social groups of Canadian society²²» (accès à la masse). Pour ces raisons, le Québec, par son inscription dans le baseball majeur, arrive sans doute à afficher une plus grande modernité, du moins sur le plan du sport. Une fois de plus, considérant les similitudes entre le circuit du football majeur et le baseball majeur, il semble évident que cette autre ligue sportive américaine contribuerait elle aussi à la modernisation de l'image de la province, justifiant l'engouement d'amateurs de sport, de journalistes et de politiciens francophones à son endroit.

Nous croyons également que pour ceux qui l'appuient, la concession montréalaise de baseball constitue l'un des projets pouvant leur permettre de nourrir leur désir d'émancipation en tant que membres d'un peuple franco-québécois cherchant à se défaire de son sentiment d'avoir un statut de second ordre²³. En effet, la présence du baseball majeur à Montréal, parce qu'il est un objet de fierté nationale, que cette présence accentue la visibilité internationale de la collectivité franco-québécoise et qu'elle contribue à moderniser son image, permet sans doute à des amateurs de baseball, politiciens et journalistes franco-québécois de croire que leur peuple, aussi petit soit-il en Amérique du Nord, peut faire sa place parmi les autres géants les

¹⁹ Alan Metcalfe, «L'évolution de la récréation physique organisée à Montréal, 1840-1895), dans Jean-Pierre Augustin et Claude Sorbets, *La culture du sport au Québec*, Talence, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1996, p. 66; Alan Metcalfe, *Canada Learns to Play...*, p. 12.

²⁰ Donald Guay, *La conquête du sport...*, p. 74.

²¹ Donald Guay, *Introduction à l'histoire...*, p. 27.

²² Alan Metcalfe, *Canada Learns to Play...*, p. 95.

²³ Gérard Bouchard, « The Small Nation...» p. 11-12.

entourant. Bien qu'aucun intervenant franco-qubécois sur la question du baseball majeur ne mentionne clairement que la nouvelle équipe permettra à leur collectivité de s'élever au rang des plus importantes en Amérique, plusieurs commentaires sont faits dans ce sens. Par exemple, différents acteurs mentionnent que grâce aux Expos, c'est «le Québec [qui] est davantage en évidence²⁴» ou que Montréal démontre une fois de plus sa grandeur extraordinaire et accentue sa renommée, au même titre que le Québec²⁵. Notamment, un journaliste mentionne que la ville «sera dorénavant reconnue comme l'une des plus importantes [...] de l'Amérique du Nord²⁶», en raison de l'arrivée de la LMB chez elle. De son côté, le premier ministre Daniel Johnson souligne que le baseball majeur «aiderait la ville et la province à la fois²⁷», sans toutefois préciser en quoi exactement. Par extension, lorsqu'ils mentionnent «Montréal» et «Québec», nous pouvons comprendre que les acteurs de l'époque croient que le baseball majeur «aiderait le peuple franco-qubécois», que cela contribuerait à faire sa renommée et à le mettre en évidence. Cela nous permet donc de soutenir que les divers intervenants estiment que le baseball majeur donne la chance à la collectivité franco-qubécoise de prouver sa valeur, de montrer qu'elle peut, elle aussi, jouer dans la cour des grands et se distinguer au milieu des autres communautés nationales l'entourant, du moins sur le plan du sport. Bref, l'engouement pour les Expos s'explique en partie par leur contribution à l'effervescence du nationalisme québécois des années 1960, auquel des amateurs de baseball, journalistes et politiciens francophones adhèrent sans doute²⁸. Ces éléments viennent d'ailleurs contredire la thèse de l'historien américain Robert F. Lewis II, qui affirme que la nation québécoise, en raison précisément de son nationalisme, s'est montrée antipathique au baseball majeur²⁹. Cela ne s'applique certainement pas, du moins en ce qui concerne les débuts de l'aventure du baseball majeur à Montréal. Soulignons toutefois que si les acteurs francophones dont il a été question ici sont enthousiastes face à la nouvelle étudiée en vertu notamment du nationalisme québécois, nous ne pouvons défendre l'idée que tous les nationalistes sont en

²⁴ Fernand Liboiron, «L'opinion de M. Tout-le-monde», *Montréal-Matin*, 29 mai 1968, p. 54.

²⁵ Idem; François Beliveau, «Épidémie à Montréal; la fièvre du baseball», *La Presse*, 9 avril 1969, p. 54; Marcel Desjardins, «Montréal a gagné son 1^{er} match», *La Presse*, 15 août 1968, p. 33.

²⁶ Gérard Champagne, «Baseball majeur : c'est oui», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 1.

²⁷ Charles Lazarus, «NL franchise awarded. City to build new stadium in east end», *The Montreal Star*, 28 mai 1968, p. 1.

²⁸ C'est d'ailleurs ce que soutient également Dan Ziniuk dans «L'équipe de Denis Boucher...», p. 327-332.

²⁹ Robert F Lewis II, *Smart Ball*, p. 113.

faveur du baseball à Montréal. Nous verrons par ailleurs un peu plus loin que les Franco-Québécois ne se sont pas tous prononcés en faveur de la construction d'un stade de baseball ultra-moderne financé par la Ville, ce qui était pourtant l'ultime condition pour qu'une équipe du baseball majeur demeure à Montréal.

Le nationalisme canadien qui, on peut le penser, influence les amateurs, politiciens et journalistes anglo-québécois explique quant à lui tant leur engouement pour le baseball majeur, que les quelques réticences des chroniqueurs à son endroit³⁰. D'une part, à l'image de leurs homologues francophones, il ne fait pas de doute qu'ils se réjouissent de la venue du baseball majeur à Montréal parce que cela fait de l'entité politique à laquelle ils se réfèrent dans le cadre de leur nationalisme, soit le Canada, le premier pays à l'extérieur des États-Unis à obtenir une équipe de ce circuit sportif³¹. De leur point de vue, l'installation d'un club de la Ligue nationale dans la métropole n'est pas une victoire uniquement franco-québécoise, mais également canadienne. En d'autres termes, une réussite québécoise est synonyme, pour eux, d'une réussite du Canada. Charles Bronfman, un Canadien-anglais bilingue et principal actionnaire du club lors de son achat officiel en août 1968, souligne d'ailleurs que cette transaction est tout autant un triomphe montréalais et québécois, que canadien³².

D'autre part, parce que les chroniqueurs anglophones s'identifient à la communauté canadienne de manière large, ils ne partagent pas les mêmes objectifs nationalistes émancipatoires que les Franco-Québécois³³. C'est probablement ce qui explique leur plus faible engouement pour l'arrivée des Expos. Par exemple, en tant qu'Anglo-Montréalais, ils n'ont certainement pas l'impression de faire partie d'une nation en quête de modernité, puisque la nation canadienne, à laquelle ils se réfèrent, est au contraire perçue, y compris par les francophones du Québec, comme une nation déjà moderne. De plus, comme l'entité politique à laquelle ils se réfèrent est un pays bien en vue sur la scène internationale, le Canada faisant partie à part entière de tous les grands organismes internationaux et gérant comme il

³⁰ Selon Stephen Azzi, c'est la majorité de la population anglophone du Canada qui dans les années 1960 et 1970 adhère au nationalisme canadien. C'est sans doute aussi le cas des Anglo-Montréalais.

³¹ Stephen Azzi, «The Nationalist Moment...», p. 213.

³² *Format 60*, enregistrement vidéo, Radio-Canada, 30 septembre 1969, 2 min 27 s, son, noir et blanc, [En ligne], <http://archives.radio-canada.ca/sports/baseball/dossiers/602/> (page consultée le 25 mars 2015).

³³ Stephen Azzi, «The Nationalist Moment...», p. 213

l'entend ses relations interétatiques, les Anglo-Montréalais ne sont certes pas non plus à la recherche d'une plus grande visibilité ou reconnaissance planétaire. Ajoutons que, tel que nous l'avons mentionné au chapitre précédent, les Canadiens-anglais sont en général plutôt fermés à l'influence culturelle des États-Unis en vertu de leur nationalisme. Pas étonnant alors que les chroniqueurs anglophones accueillent plus froidement le baseball majeur, ce porte-étendard de l'empire américain.

Soulignons également que les nationalismes québécois et canadien, l'histoire du baseball au Québec et l'américanisation de la province ne peuvent à eux seuls expliquer l'engouement pour l'établissement du baseball majeur à Montréal. En effet, l'enthousiasme des intervenants francophones et anglophones (bien que moindre), est également influencé par d'autres facteurs relevant d'une réalité plus tangible. D'abord, sur le plan sportif, la joie des politiciens, journalistes et amateurs est notamment justifiée par le fait que l'arrivée des Expos leur permet évidemment de voir les meilleurs joueurs de baseball au monde évoluer chez eux, en plus de stimuler la pratique du baseball amateur³⁴. De même, tel que mentionné précédemment, on souligne avec joie chez les différents acteurs sociaux que ce circuit sportif pourrait en attirer un autre, soit le football majeur américain, en plus des Jeux olympiques, tout en faisant de Montréal une destination de choix pour la tenue de la Coupe Grey de la Ligue canadienne de football, dans le stade devant être construit pour les Expos³⁵. Propriétaires de l'équipe, politiciens montréalais et journalistes soulignent également l'impact économique positif que les Expos peuvent avoir sur Montréal et sur le Québec, que ce soit en ce qui concerne le tourisme, le commerce, la municipalité ou l'investissement industriel³⁶. Enfin, de

³⁴ Gérard Champagne, «Baseball majeur : c'est oui», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 1; Ian MacDonald, «'Name' players will sell ball», *The Montreal Star*, 29 mai 1969, p. 50; Jean-Paul Sarault, «Le club Montréal est né à 4 heures 35», *Montréal-Matin*, 15 août 1968, p. 66; «Le baseball de plus en plus populaire : Quatre milles joueurs sur les losanges montréalais», *Montréal-Matin*, 31 mai 1968, p. 66; «Enquête éclair. Croyez-vous que le baseball professionnel nuira au baseball amateur?», *Journal de Montréal*, 8 juin 1968, p. 8.

³⁵ Michel Lajeunesse, «Monsieur le maire pourrait déjà prendre exemple pour son stade et son complexe sportif olympique pour '72», *Le Journal de Montréal*, 18 septembre 1968, p. 35; «La Coupe Grey à Montréal en 69», *La Presse*, 29 mai 1968, p. 75.

³⁶ Elmer Ferguson, «The jist and the gest of it», *The Montreal Star*, 28 mai 1968, p. 64; Fernand Liboiron, «J.-Louis Lévesque nommé président du conseil d'administration du club de baseball Montréal», *Montréal-Matin*, 4 juin 1968, p. 51; Marcel Desjardins, «Entre nous. Du nouveau baseball», *Le Journal de Montréal*, 6 février 1969, p. 34; Yvon Pedneault, «M. Paul Beaudry : une nomination judicieuse», *Montréal-Matin*, 15 août 1968, p. 65; Ted Blackman, «J. Louis Levesque departs from Montreal ball group», *The Gazette*, 25 juillet 1968, p. 26; Marcel Desjardins, «Montréal a gagné son 1^{er} match», *La Presse*, 15 août 1968, p. 33.

nombreuses voix, notamment celles de journalistes et de membres de la population en général, soulignent que le baseball permet à Montréal d'acquiescer une plus grande reconnaissance en tant que ville internationale³⁷. Le maire Drapeau ayant pour objectif, au cours des années 1960, d'internationaliser la ville qu'il dirige est donc sans doute lui aussi très heureux de l'acquisition du club³⁸.

2.2 Montréal, métropole canadienne ?

Il n'est pas seulement question du statut de ville internationale de Montréal dans les journaux dépouillés, mais également de son statut de métropole canadienne. En effet, un journaliste francophone affirme que la venue du baseball majeur dans sa ville confirme son statut de métropole du Canada, ce qu'elle n'est plus à l'époque, comme nous le verrons plus loin³⁹. D'autres ne se gênent pas pour signaler que la victoire montréalaise est d'autant plus importante qu'elle représente un gain significatif sur Toronto, qui pourtant n'était pas en lice pour recevoir une équipe à l'époque⁴⁰. C'est ainsi qu'on rapporte que «les visages sont rouges de rage» dans la Ville reine⁴¹», que «la consternation [y] est complète⁴²», et que cette dernière est stupéfaite devant la nouvelle⁴³. Face aux succès que connaît Montréal de manière générale et en ce qui concerne plus particulièrement le baseball majeur, un journaliste affirme même : «Je vous avoue franchement que, si j'étais Torontois, je serais en... je serais en maudit!⁴⁴». En réponse à l'un de ses homologues torontois qui avait préalablement qualifié le stade de l'équipe de mineur, un autre rétorque : «Messieurs les Jaunes de Toronto, peut-être n'avons-

³⁷ Ted Blackman, «J. Louis Levesque departs from Montreal ball group», *The Gazette*, 25 juillet 1968, p. 26; Marcel Desjardins, «Montréal a gagné son 1^{er} match», *La Presse*, 15 août 1968, p. 33; Jerry Trudel, «Horizons nouveaux. MON DIEU ! ÇA Y EST !» *Montréal-Matin*, 28 mai 1968, p. 53 ; «Ce que la métropole doit à MM. Drapeau et Saulnier», *La Presse*, 13 janvier 1969, p. 4.

³⁸ Paul-André Linteau et al., *Histoire du Québec...*, p. 546. Il est d'ailleurs étonnant que Linteau ne réfère pas à l'acquisition du club du baseball majeur par Montréal lorsqu'il énumère les événements qui dans les années 1960 et 1970 augmentent le prestige international de la ville, se contentant d'identifier l'Exposition universelle de 1967 et les Jeux olympiques de 1976. En effet, non seulement avons-nous démontré que le baseball majeur avait cet effet sur Montréal, mais c'est également ce que croient des acteurs sociaux de l'époque.

³⁹ Gérard Champagne, «Baseball majeur : c'est oui», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 1.

⁴⁰ «La ligue Nationale : un circuit international», *Montréal-Matin*, 29 mai 1968, p. 53.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Guy Pinard, «Le baseball majeur, le nouveau stade : euphorie à Montréal, mais inquiétude au Canada», *La Presse*, 30 mai 1968, p. 41.

⁴³ PA et UPI, «Réactions variées à travers l'Amérique», *La Presse*, 29 mai 1968, p. 76.

⁴⁴ André Rufiange, «André Rufiange et ses commentaires», *Le Journal de Montréal*, 9 septembre 1968, p. 8.

nous qu'un stade de petite ligue, mais nous avons, nous, une équipe de la ligue majeure⁴⁵». On signale aussi dans quelques articles que Montréal, grâce à la venue du baseball majeur, prend de l'avance sur Toronto dans l'acquisition d'un club de la Ligue nationale de football et dans l'obtention des Jeux olympiques de 1976, en plus d'offrir une candidature plus solide comme ville hôte des futurs matchs de la Coupe Grey⁴⁶. Un seul journaliste anglophone participe aux moqueries dirigées à l'endroit de Toronto dans la foulée de l'acquisition du baseball majeur par Montréal, mentionnant avec légèreté «we often wonder how are things in Toronto these days⁴⁷».

De leur côté, les journalistes torontois semblent associer la victoire montréalaise à une défaite de leur ville, sans que, pourtant, elle n'ait formulé la demande d'une équipe lors de l'expansion de la Ligue nationale de 1968. En effet, l'un d'entre eux mentionne que par sa victoire, Montréal malmène le sport à Toronto⁴⁸. Il ajoute, comme ses homologues montréalais, que l'arrivée d'une équipe de baseball à Montréal lui donne une longueur d'avance sur Toronto pour l'obtention des Jeux olympiques et d'une concession du football majeur américain⁴⁹. Un autre est encore plus direct : «Montreal curses has done it again. They've scooped up a major league franchise, something Toronto has dreamily contemplated for years⁵⁰». De manière générale, les Torontois envieraient grandement les Montréalais, et regretteraient de ne pas s'être manifestés dans le concours pour l'obtention d'une équipe de la Ligue nationale⁵¹.

La glorification de Montréal au titre de métropole canadienne grâce au baseball majeur par les journalistes montréalais francophones reflète à notre avis les sentiments nationalistes

⁴⁵ Louis-M. Bergeron, «Entre sportifs. Mauvaises langues», *Le Journal de Montréal*, 2 avril 1969, p. 34.

⁴⁶ Gérard Champagne, «Le stade couvert de Montréal sera prêt pour la saison 1971», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 62; Guy Pinard, «Le baseball majeur, le nouveau stade : euphorie à Montréal, mais inquiétude au Canada», *La Presse*, 30 mai 1968, p. 41; «La Coupe Grey à Montréal en 69», *La Presse*, 29 mai 1968, p. 75.; «Après le baseball majeur... les Jeux olympiques?», *La Presse*, 30 mai 1968, p. 39.

⁴⁷ Al Palmer, «Our Town On The Ball», *The Gazette*, 8 juin 1968, p. 3.

⁴⁸ Guy Pinard, «Le baseball majeur, le nouveau stade : euphorie à Montréal, mais inquiétude au Canada», *La Presse*, 30 mai 1968, p. 41.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ Al Palmer, «Our Town. Play Ball !», *The Gazette*, 1^{er} juin 1968, p. 3.

⁵¹ «La ville de Toronto bâtit sur l'insouciance de Montréal», *La Presse*, 6 août 1968, p. 26;

Marcel Desjardins. «Entre nous. Toronto regrette de ne pas avoir demandé de franchise», *La Presse*, 26 août 1968, p. 32.

des Québécois de cette époque. Rappelons que Montréal est alors le théâtre des débuts d'une reconquête par les francophones qui cherchent à s'y tailler un rôle d'acteur socioéconomique de premier plan, position occupée jusque-là par les anglophones⁵². Désirant se réappropriier la métropole québécoise, ce qui sera fait quelques décennies plus tard, les journalistes francophones semblent la glorifier afin de démontrer la capacité de leurs compatriotes à la propulser vers les plus hauts sommets. En effet, en attribuant à Montréal le statut de métropole du Canada, les chroniqueurs sportifs et généralistes cherchent à démontrer que les francophones alimentent le prestige de leur ville et qu'il n'y a pas que les anglophones qui y contribuent. D'ailleurs, bien que ce soit Charles Bronfman, un Canadien-anglais, qui devienne l'actionnaire principal de l'équipe à l'été 1968, c'est d'abord un Franco-Québécois, Jean-Louis Lévesque, qui avait été pressenti comme principal investisseur, appuyé entre autres par Paul Desmarais et Marc Bourgie⁵³. Dans l'esprit des journalistes, c'est donc à eux, des Franco-Québécois, que revient l'obtention d'une équipe par Montréal en mai 1968, ce qu'ils soulignent avec enthousiasme, comme il a été mentionné au chapitre précédent.

D'ailleurs, le silence des journalistes anglophones sur la question de la rivalité entre Montréal et Toronto peut sembler étonnant à première vue. Cependant, à la lumière des sources consultées, nous avons été forcés de constater que ces derniers étaient effectivement beaucoup plus discrets que leurs homologues francophones sur le sujet. Il est possible que le nationalisme canadien soit à la source du silence des journalistes anglo-québécois au sujet de la rivalité opposant Montréal et Toronto. Puisque c'est le Canada et non le Québec qui constitue la base politique de leur imaginaire collectif, Montréal a une importance moindre pour eux que pour les francophones⁵⁴. Elle n'est qu'une autre ville importante au pays, comme Toronto ou Vancouver le sont, et n'a pas une valeur culturelle aussi grande que chez les Franco-Québécois. Nul besoin alors de la glorifier, encore moins aux dépens d'une autre ville canadienne, Toronto, qui fait sans doute davantage leur fierté puisqu'elle est la véritable métropole canadienne à l'époque⁵⁵.

⁵² Marc Levine, *La reconquête...*, p. 14.

⁵³ Gérard Champagne, «Baseball majeur : c'est oui», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 1.

⁵⁴ Stephen Azzi, «The Nationalist Moment...», p. 213.

⁵⁵ Jean-Pierre Collin, «Montréal, tableau d'une métropole moyenne», *Canadian Journal of Urban Research*, vol. 12, no 1, été 2003, p. 8.

L'arrogance des journalistes francophones et l'esprit défaitiste de leurs homologues torontois, mentionnés plus haut, s'expliquent également par la rivalité historique entre Montréal et Toronto pour le titre de métropole canadienne. En effet, ces deux villes ont depuis la Confédération toujours été les plus importantes du pays et elles ont toujours cherché à montrer leur supériorité l'une sur l'autre. Jusqu'en 1930, c'est Montréal qui détient incontestablement le titre de métropole canadienne⁵⁶. Toronto lui succède ensuite, quoi que puissent en penser les journalistes montréalais de l'époque⁵⁷. Sa prédominance sur Montréal à compter de l'entre-deux-guerres s'explique par sa proximité des grands centres de l'Ouest canadien alors en plein développement qui pousse des grandes entreprises anglophones à déménager à Toronto, et par la structure industrielle montréalaise qui est dépassée, inefficace et non-concurrentielle⁵⁸. Les journalistes montréalais font cependant fi de ces réalités parce qu'ils cherchent à démontrer, en utilisant tous les arguments, y compris celui du baseball majeur, que leur ville est supérieure à Toronto. Certains journalistes font d'ailleurs clairement référence à l'opposition entre les deux villes, qualifiant Toronto de «rivale» de Montréal⁵⁹.

Outre la rivalité économique, il existe aussi une rivalité de nature sportive entre les deux villes. En effet, Montréal et Toronto semblent à l'époque mener une lutte à finir pour le titre de ville sportive par excellence au pays. C'est à tout le moins ce que nous pouvons déduire du fait que les deux cités se livrent une course pour l'obtention du titre de représentante du Canada pour devenir la ville hôte des Jeux olympiques d'été de 1976⁶⁰. Un journaliste mentionne d'ailleurs à ce sujet que si ce sont «les administrateurs de la ville de Montréal [qui] tiennent la vedette sur la scène sportive à l'heure actuelle⁶¹», la Ville-Reine du Canada pourrait bien obtenir les Jeux olympiques de 1976 et ainsi faire de l'ombre à la métropole québécoise⁶². En outre, la municipalité torontoise prévoit à l'époque construire des

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ Linteau et al., *Histoire du Québec...*, p. 544-545.

⁵⁹ «La ligue nationale : un circuit international», *Montréal-Matin*, 29 mai 1968, p. 33 ; Gérard Champagne, «Baseball majeur : c'est oui», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 1.

⁶⁰ «Montréal et Vancouver damnent le pion à Toronto et Banff», *Le Devoir*, 6 septembre 1968, p. 15.

⁶¹ Louis-M. Bergeron, «Toronto veut brouiller les cartes de Montréal pour les olympique de 1976», *Le Journal de Montréal*, 17 juin 1968, p. 46.

⁶² *Ibid.*

installations sportives de calibre olympique, qu'elle obtienne les Jeux ou non, tandis qu'à Montréal le maire Drapeau se contente de dire qu'un stade ultramoderne serait construit dans sa ville dans un avenir rapproché⁶³. Enfin, sur le plan du sport professionnel, il faut signaler que les deux villes sont les principaux points d'intérêt au Canada, chacune possédant une formation de la Ligue nationale de hockey et de la Ligue canadienne de football, les deux principaux circuits sportifs professionnels alors présents au pays. Considérant cette rivalité, l'importance économique et sportive de la Ligue nationale de baseball et son impact indéniablement positif sur le prestige sportif de Montréal, il aurait été étonnant que les journalistes de la ville ne narguent pas Toronto à ce sujet.

Ainsi, il est clair que le nationalisme québécois explique en partie la glorification de Montréal aux dépens de Toronto au titre de métropole du pays par les journalistes francophones. Il est également certain que la rivalité entre les deux villes y est pour quelque chose, les journalistes torontois participant eux aussi à l'alimentation de l'animosité entre les deux. De même, la rivalité sportive qui semble avoir cours dans les années 1960 explique sans doute aussi l'attitude des journalistes. Les anglophones montréalais, quant à eux, n'accordent pas une aussi grande importance à Montréal que les francophones et ne jugent pas pertinent de glorifier leur ville au détriment de la cité torontoise.

2.3 Le respect du fait français dans l'équipe

Nous avons vu au chapitre précédent que tous les acteurs francophones intéressés au baseball majeur à Montréal (journalistes, politiciens, amateurs de baseball) accordent une grande importance au respect du fait français par le club. En effet, il leur semble primordial que des francophones évoluent dans la formation sportive et occupent des postes administratifs au sein de l'équipe et que ses capitaux soient en partie québécois francophones. De plus, le nom du club doit selon eux se prononcer dans la langue de Molière, ou du moins avoir une consonance bilingue. Le nationalisme québécois justifie à notre avis largement cette volonté des acteurs franco-québécois présentés.

⁶³ «La ville de Toronto bâtit sur l'insouciance de Montréal», *La Presse*, 6 août 1968, p. 26; Gérard Champagne, «Le club de Montréal jouera d'abord à l'Autostade puis le stade viendra», *La Presse*, 30 mai 1968, p. 1.

Précisons d'entrée de jeu que comme ce sont des journaux francophones qui tiennent des concours pour trouver le nom de l'équipe chez les amateurs, et non les quotidiens de langue anglaise, il est normal que l'écrasante majorité des propositions des amateurs nous étant parvenues soit en français. De plus, comme la langue française est au cœur de l'identité de ces amateurs francophones, il semble évident qu'ils souhaitent que le nom de l'équipe qui les représentera doive se prononcer en français et idéalement avoir un caractère identitaire québécois francophone⁶⁴. Pour cette même raison, ceux-ci désirent également que le personnel de la formation maîtrise le français. Il faut aussi tenir compte de la composante démographique du Québec, la population de la province étant à 80% francophone, à l'époque⁶⁵. La prédominance de ce groupe ethnolinguistique explique que la majorité des suggestions de nom pour l'équipe de la part des amateurs sont essentiellement françaises.

Les suggestions de noms à caractère identitaire québécois et francophone proposés par des amateurs mettent en évidence la fierté nationale avec laquelle ils accueillent la nouvelle de l'arrivée d'une franchise, question que nous avons examinée au chapitre précédent⁶⁶. En effet, puisque le nom de l'équipe sera désormais associé à la présence du baseball majeur à Montréal, il s'agit d'un moyen de choix pour symboliser l'importance du français dans la province. De même, le souhait exprimé que des francophones participent au développement de l'équipe au niveau de son administration ou, encore mieux, sur le terrain de jeu, s'explique de la même manière; s'il s'agit d'un grand accomplissement que d'obtenir une équipe du baseball majeur parce que cela démontre les capacités des Québécois à soutenir une telle équipe au même titre que les Américains, ce serait une réalisation plus grande encore que de pouvoir démontrer que certains des leurs peuvent participer directement au projet d'établissement de la Ligue nationale à Montréal. En effet, il s'agirait d'une démonstration concrète de l'implication déterminante que peuvent avoir des membres de la communauté nationale dans l'évolution

⁶⁴ En voici quelques-uns : Canet, *Nationalisme et société...*, p. 174; François Rocher, «Retour vers le futur...», p. 135; Louis Balthazar, *Bilan du nationalisme...*, p. 94.

⁶⁵ Paul-André Linteau et al., *Histoire du Québec...*, p. 596.

⁶⁶ Consulter, entre autres, ces articles pour des exemples : «Pour notre club de baseball : Un nom S.V.P », *Journal de Montréal*, 26 août 1968, p. 38; «Les suggestions de nos lecteurs», *Journal de Montréal*, 27 août 1968, p. 38; «Les suggestions de nos lecteurs», *Journal de Montréal*, 29 août 1968, p. 37; Jean-Paul Sarault, «Du soir au matin. Les suggestions affluent», *Montréal-Matin*, 30 août 1968, p. 56; Jerry Trudel, «Horizons nouveaux. C'est le nom tout trouvé !», *Montréal-Matin*, 6 septembre 1968, p. 68 ; Gérard Champagne, «Nommons notre club», *La Presse*, 30 mai 1968, p. 42 ; Gérard Champagne, «Nommons notre club», *La Presse*, 4 juin 1968, p. 50.

d'un club faisant leur fierté. Les intéressés francophones des Expos veulent donc montrer qu'ils ne sont pas que passifs dans cette entreprise qui les rend fiers.

Le contexte particulier entourant la place de la langue française à Montréal influence aussi le fait que les journalistes, politiciens et amateurs francophones désirent qu'elle soit respectée dans l'organisation. C'est qu'à l'époque, la métropole québécoise est le théâtre de virulents débats linguistiques, les francophones cherchant à y assurer la prédominance de leur langue en tentant de limiter l'expansion de l'anglais, langue de choix pour les nouveaux arrivants allophones⁶⁷. Bien sûr, les amateurs franco-québécois ne suggèrent sans doute pas des noms en français pour la nouvelle équipe afin de soutenir des luttes linguistiques précises, comme celles de la crise de Saint-Léonard, symbole de l'opposition francophone à l'anglicisation des immigrants dans la province⁶⁸. Cependant, il est plausible qu'ils le fassent dans le but de contribuer à la défense du français à Montréal de manière large. En effet, considérant toute la visibilité qu'une équipe du baseball majeur reçoit en Amérique et même au-delà, donner au club montréalais un nom français leur paraît sans doute un bon moyen d'affirmer clairement la primauté du français dans la métropole québécoise. Dans le contexte de la lutte pour la survie du français à Montréal, une équipe baptisée en anglais aurait de toute façon eu pour effet d'enflammer les milieux nationalistes. Les propriétaires n'avaient donc pas intérêt à opter pour un nom à consonance strictement anglaise. Leur choix d'un nom bilingue s'imposait afin de profiter d'un maximum de visibilité auprès de leur clientèle qui était tant francophone qu'anglophone. Rappelons que si des intervenants souhaitaient que le nom ne se prononce qu'en français, aucun ne se plaint ouvertement du fait que ce dernier soit bilingue, tel que mentionné au chapitre précédent.

Comme nous l'avons vu précédemment, les années 1960 sont aussi marquées par la volonté des francophones de reconquérir leur économie alors dominée par les anglophones⁶⁹. De manière large, célébrer et soutenir les nominations de francophones au sein de l'équipe est un moyen pour les journalistes, politiciens et amateurs franco-québécois d'appuyer la cause du

⁶⁷ Paul-André Linteau et al., *Histoire du Québec...*, p. 602.

⁶⁸ Sean Mills, *Contester l'empire...*, p. 170. Mills étudie largement la question linguistique et la place qu'y occupe la crise de St-Léonard dans le chapitre intitulé «La langue de la libération», dans son ouvrage *Contester l'empire*.

⁶⁹ Marc Levine, *La reconquête...*, p. 14.

français à Montréal et la lutte contre la forte présence de l'anglais. Le fait que Gerry Snyder et Charles Bronfman cherchent à tour de rôle à intéresser des investisseurs francophones dans l'entreprise a alors de quoi les réjouir. En effet, c'est Snyder lui-même qui, en mai 1968, contacte des hommes d'affaires francophones susceptibles d'être intéressés par le financement du projet. Il contacte notamment Jean-Louis Lévesque, de qui il veut faire le leader du groupe⁷⁰. La suite des événements fait toutefois en sorte que c'est un Canadien-anglais, bilingue, qui prend le contrôle financier de l'organisation, soit Charles Bronfman. Ce dernier cherche cependant lui aussi à inclure dans le groupe d'actionnaire des francophones de Montréal et du Québec à la suite des départs de Lévesque et de Marc Bourgie, tel que mentionné plus tôt. Dans le cas de ces deux anglophones bilingues, Snyder et Bronfman, il est fort possible qu'ils soient à la recherche de capitaux francophones afin de garantir la sympathie de la population franco-québécoise envers l'équipe.

Cela est fort probable puisque selon Louis Balthazar, le nationalisme des années 1960 incite les francophones à vouloir s'emparer de tous les domaines de la vie sociale québécoise⁷¹. Or, comme le baseball majeur constitue une industrie de divertissement importante et que les Américains ont historiquement dominé le baseball professionnel au Québec, les amateurs, politiciens et journalistes francophones soulignent avec enthousiasme et intérêt que de leurs compatriotes ont l'opportunité de jouer un rôle avec l'équipe. Cela leur permet de s'appropriier un secteur important de la société dominé par des étrangers.

Outre le nom et le personnel de l'organisation, un autre aspect semble préoccuper les journalistes francophones, en ce qui concerne le fait français, à savoir la représentation des origines françaises des Franco-Québécois dans les couleurs officielles de l'équipe. Au moment de la présentation du logo des Expos, les journalistes sportifs francophones affirment que les couleurs de l'équipe sont, dans l'ordre, le bleu, le blanc et le rouge⁷². Toutefois, comme le rapportent leurs confrères anglophones, les couleurs, selon leur ordre d'apparition sur le logo

⁷⁰ Jacques Doucet et Marc Robitaille, *Il était une fois les Expos. Tome 1...*, p. 26.

⁷¹ Louis Balthazar, *Bilan du nationalisme...*, p. 94.

⁷² Jacques Doucet, «Un peu plus, les scribes restaient sur le appétit», *La Presse*, 15 janvier 1969, p. 53; Jean-Paul Sarrault, «Le symbole des Expos : une image jeune, nouvelle et contemporaine», *Montréal-Matin*, 15 janvier 1969, p. 56; «Des Expos qui s'exposeront en bleu, blanc et rouge», *Le Devoir*, 15 janvier 1969, p. 9; «Les Expos dévoilent leur uniforme bleu-blanc-rouge», *Le Journal de Montréal*, 25 janvier 1969, p. 35.

de l'équipe, de gauche à droite, seraient plutôt le rouge, le blanc et le bleu⁷³, un avis partagé par au moins un journaliste francophone qui affirme : «il n'est pas bleu, blanc et rouge, comme l'ont rapporté tous les médias d'information, mais rouge, blanc et bleu. Un tricolore à l'envers, en somme⁷⁴». Ce dernier n'est appuyé que par un seul autre de ses confrères de langue française⁷⁵.

La présentation erronée des couleurs de la formation par les journalistes francophones n'est pas anodine ; alors que le mouvement nationaliste est en pleine effervescence, ceux-ci cherchent manifestement à évoquer les origines françaises du peuple québécois en les déclinant dans le même ordre que celles qui figurent sur le drapeau de l'ex-mère patrie française. Certes, le nationalisme québécois des années 1960 ne se réfère pas à la France, comme le faisait le nationalisme canadien-français. Il n'en demeure pas moins que les origines françaises des Québécois francophones constituent l'un des traits qui les distinguent des autres populations du continent nord-américain, majoritairement d'origines anglo-saxonnes, ce qui leur confère une identité particulière. Le rapprochement marqué du Québec avec la France dans les années 1960 témoigne d'ailleurs de cette volonté de la part des nationalistes québécois de mettre en évidence l'héritage culturel français qui caractérise la province, notamment afin de lutter contre son américanisation⁷⁶. L'accentuation des relations culturelles et politiques entre les deux États se traduit alors notamment par «la signature de divers accords de coopération, par la mise du pied d'un Office franco-québécois pour la jeunesse, par l'échange de nombreux fonctionnaires, enseignants et experts, par des ententes commerciales et industrielles, par des visites d'hommes politiques...⁷⁷». Ce contexte explique sans doute pourquoi les journalistes francophones insistent sur cette présentation particulière des couleurs des Expos qui rappelle aussi l'héritage culturel français au Québec. D'ailleurs, Jacques Doucet, journaliste à *La Presse* à l'époque, confirme dans l'un de ses livres récents sur les Expos qu'à son avis, les couleurs de l'équipe étaient effectivement le bleu-blanc-rouge (présentées selon cet ordre), choisies spécialement pour rappeler les origines françaises de

⁷³ «New habit», *The Gazette*, 25 janvier 1969, p. 25; «New look», *The Montreal Star*, 24 janvier 1969, p. 17.

⁷⁴ André Rufiange, «André Rufiange et ses commentaires», *Le Journal de Montréal*, vol. 5, no 177, 16 janvier 1969, p. 8.

⁷⁵ PC, «Les Expos ont choisi symbole et couleurs», *Le Soleil*, 15 janvier 1968, p. 54.

⁷⁶ David Meren, *With Friends...*, p. 90.

⁷⁷ Linteau et al., *Histoire du Québec...*, p. 746-747.

Montréal⁷⁸. Cependant, selon l'ensemble des sources que nous avons consultées, les propriétaires du club n'ont jamais confirmé que le choix des couleurs avait été fait dans ce but, et rappelons-le, le logo des Expos est plutôt rouge-blanc-bleu, si on suit l'ordre des couleurs de gauche à droite. Il n'est d'ailleurs pas surprenant que les anglophones les présentent dans cet ordre, car ils n'accordent évidemment aucune importance au possible lien unissant l'équipe aux origines françaises de Montréal. Mentionnons également que compte tenu l'importance accordée dans le paysage sportif montréalais à l'équipe de hockey du Canadien de Montréal, surnommée «le bleu-blanc-rouge», il est possible que les journalistes fassent référence à ce tricolore selon cet ordre en guise de reconnaissance à cette formation mythique et son impact majeur sur la culture sportive de la ville.

Nous avons mentionné au chapitre précédent que de leur côté, les journalistes et amateurs anglophones proposent de manière générale des noms pour l'équipe montréalaise qui respectent l'aspect bilingue qu'elle devrait avoir, suivant la volonté formulée en ce sens de ses propriétaires. Il est fort possible que les Anglo-Montréalais y aillent de ce type de suggestion parce qu'ils sont conscients de la grande intensité avec laquelle se déroulent les débats entourant la défense de l'usage du français à Montréal et qu'ils ne veulent pas ajouter à la controverse linguistique montréalaise en militant pour un nom anglais pour une équipe devant représenter l'ensemble de la population québécoise à l'étranger. Il est aussi possible que parce qu'il s'agit du nom d'un club de sport professionnel, les anglophones soient enclins à en trouver un qui plaira à tous. C'est du moins ce que l'on peut déduire de la théorie de Gilles Sénécal, géographe urbain, qui soutient que les équipes de sport professionnel sont, à Montréal, un facteur d'unification des deux communautés linguistiques⁷⁹. Suivant cette analyse, on pourrait dire que parce qu'ils se sentent généralement unis aux francophones lorsque vient le temps de soutenir une équipe sportive, les anglophones suggèrent donc surtout des noms bilingues. Enfin, il ne faut pas écarter non plus le fait que les francophones sont également inclus dans la vision de la communauté canadienne que les anglophones nationalistes entretiennent⁸⁰. Il est donc possible que dans l'objectif nationaliste de respecter

⁷⁸ Jacques Doucet et Marc Robitaille, *Il était une fois les Expos. Tome I...*, p. 58.

⁷⁹ Gilles Sénécal, «Sur l'écologie sociale...», p. 113.

⁸⁰ Stephen Azzi, «The Nationalist Moment...», p. 213.

les Franco-Québécois, qui font partie des francophones du Canada, les journalistes et amateurs anglophones proposent des noms à consonance bilingue.

Par ailleurs, nous avons également vu que certaines des suggestions des anglophones font référence à leur appartenance au Canada. Le lien entre le nationalisme canadien et ces noms paraît évident : l'équipe qui fera la promotion des Anglo-Montréalais partout en Amérique doit directement faire référence à l'entité politique sur laquelle se base leur nationalisme, soit le Canada⁸¹. D'autres suggestions font référence à la ville de Montréal, ce qui convient tout à fait à une équipe sportive devant évoluer dans la métropole québécoise⁸².

Il a également été mentionné précédemment que les journalistes anglophones rapportent de manière générale les principales nominations administratives de l'équipe, qu'elles soient francophones ou anglophones, sans s'attarder toutefois aux embauches mineures de francophones comme le font leurs pairs franco-québécois. Ils semblent donc généralement faire leur travail de journalistes sportifs sans que des considérations nationalistes interfèrent avec celui-ci. Le seul moment où les journalistes anglophones font exception est lorsqu'ils présentent les joueurs canadiens Richard Trembecki et Ferguson Jenkins en mentionnant qu'ils sont susceptibles de rejoindre l'équipe et d'aider celle-ci, tel que mentionné au premier chapitre. La perceptible envie que des Canadiens-anglais fassent partie de la formation des Expos s'explique à notre avis par le fait que les journalistes anglophones, comme les francophones, peuvent de manière légitime souhaiter que certains des leurs les représentent au sein de l'équipe montréalaise. Même si leur nationalisme canadien se veut inclusif, englobant aussi bien les anglophones que les francophones, il est évident qu'un Anglo-Montréalais s'identifie davantage à la communauté canadienne-anglaise que canadienne-française⁸³. En ce sens, il n'est donc pas étonnant que les journalistes anglophones s'intéressent davantage à la candidature d'athlètes anglophones du Canada susceptibles de jouer un jour pour les Expos.

⁸¹ *Ibid.*

⁸² Ted Blackman, «Still like the Voyageurs», *The Gazette*, 5 septembre 1968, p. 35.

⁸³ Stephen Azzi, «The Nationalist Moment...», p. 213.

Bref, les journalistes, politiciens et amateurs de baseball franco-qubécois font du respect de la langue française au sein de leur nouvelle équipe de baseball majeur une priorité. Nous avons avancé que cela est dû à des considérations démographiques, mais également nationalistes. Parmi celles-ci se trouve le fait que la langue française est au cœur de leur identité et qu'ils se battent pour sa protection dans les années 1960 à Montréal. Comme facteurs explicatifs, nous avons aussi noté la reconquête de l'économie que les Franco-Québécois amorcent à cette époque et leur volonté d'occuper tous les secteurs de la société québécoise. Enfin, la présentation particulière des couleurs de l'organisation par les journalistes francophones est, quant à elle, probablement issue d'un désir de rappeler les origines françaises du Québec, afin de distinguer leur population des autres populations de l'Amérique du Nord. Les journalistes et amateurs anglo-québécois ont aussi leurs préférences en ce qui concerne le nom de l'équipe. Comme nous l'avons vu, en fonction de leur nationalisme canadien, ils prêchent pour un nom identitaire rappelant leur appartenance au pays, tout en désirant qu'il soit bilingue. De plus, s'ils souhaitent l'embauche de joueurs canadiens-anglais à qui ils pourront s'identifier, ils ne semblent pas se préoccuper outre mesure de l'identité ethnique des propriétaires de l'équipe ou encore des employés administratifs du club, contrairement à leurs homologues francophones.

2.4 Le développement du baseball amateur québécois et d'un réseau de filiales nationales

Comme nous l'avons vu précédemment, l'établissement des ligues majeures à Montréal incite certains acteurs à souhaiter que le baseball amateur prenne de l'expansion dans la province. En effet, si les journalistes anglophones sont muets sur la question, les journalistes et amateurs francophones, eux, affirment que la présence des Expos va certainement favoriser l'essor du baseball amateur, et ainsi faire en sorte que plus de joueurs du Québec puissent un jour atteindre un niveau professionnel, pour peut-être faire partie de l'équipe montréalaise⁸⁴. Cet argument semble entendu par les dirigeants de la concession qui

⁸⁴ «Le baseball de plus en plus populaire : Quatre milles joueurs sur les losanges montréalais», *Montréal-Matin*, 31 mai 1968, p. 66; Jerry Trudel, «Horizons nouveaux. D'hier à aujourd'hui à demain», *Montréal-Matin*, 31 mai 1968, p. 68 ; Fernand Liboiron, «Parlons basbeall. Pierre Duceppe a frappé dans le tas !», *Montréal-Matin*, 25 juillet 1968, p. 60 ; Jacques Doucet, «Un espoir pour le club de Montréal ? Guy Bellavance a tout pour réussir au baseball», *La Presse*, 23 juillet 1968, p. 31; Louis-M. Bergeron, «Entre sportifs. 1969 est arrivée», *Journal de*

affirment vouloir participer au développement du baseball chez les jeunes Québécois, ce qui se matérialise notamment par la tenue de cliniques d'entraînement à leur intention avec d'anciens joueurs professionnels⁸⁵. Pour les dirigeants, l'alignement de joueurs locaux constitue évidemment un coup de marketing important, ce qui explique qu'ils ont tout intérêt à encourager leur développement sportif.

Différents acteurs francophones, dont Pierre Duceppe, souhaitent également que la venue du baseball majeur à Montréal favorise le développement du baseball professionnel mineur par l'établissement d'équipes filiales des Expos dans la province⁸⁶. Le politicien anglophone Gerry Snyder y accorde également de l'importance⁸⁷. Les membres de l'organisation désirent quant à eux que leurs filiales «s'étendent par tout le Québec et jusqu'à Vancouver»⁸⁸. Nous verrons plus loin que ces derniers sont également au cœur d'une controverse impliquant la métropole et la capitale nationale, que les journalistes francophones alimentent allègrement.

Le désir particulier de développer le baseball amateur et mineur québécois s'explique par la volonté de former des joueurs francophones qui un jour pourraient évoluer pour les Expos. Le développement du baseball amateur ne pourrait qu'aider à la matérialisation de cette volonté, comme l'évoquent journalistes et amateurs dans les journaux francophones⁸⁹. C'est que plus le nombre de jeunes à pratiquer le baseball est grand, plus il y a de chances que

Montréal, 1^{er} janvier 1969, p. 34; «Enquête éclair. Croyez-vous que le baseball professionnel nuira au baseball amateur?», *Journal de Montréal*, 8 juin 1968, p. 8.

⁸⁵ Jacques Doucet, «J. Fanning part en tournée sur la côte du pacifique», *La Presse*, 30 août 1968, p. 26; Louis-M. Bergeron, «Entre sportifs. Le club de Montréal accomplit un premier pas», *Le Journal de Montréal*, 29 août 1968, p. 36.

⁸⁶ «Duceppe interroge les dirigeants du baseball», *La Presse*, 24 juillet 1968, p. 83; Louis-M. Bergeron, «Entre sportifs. Le conflit majeur du baseball majeur», *Le Journal de Montréal*, 25 juillet 1968, p. 44.

⁸⁷ Gérard Champagne, «Le club de Montréal jouera d'abord à l'Autostade puis le stade viendra», *La Presse*, 30 mai 1968, p. 1.

⁸⁸ «'Le système de filiales des Expos s'étendra de Québec à Vancouver' (John McHale)», *Montréal-Matin*, 24 octobre 1968, p. 80. Pour la saison 1969, la filiale de niveau AAA de l'équipe sera effectivement à Vancouver. Au Québec, seules deux équipes de niveau AA agiront à titre de filiales pour les Expos, dans les années 1970.

⁸⁹ «Le baseball de plus en plus populaire : Quatre milles joueurs sur les losanges montréalais», *Montréal-Matin*, 31 mai 1968, p. 66; Jerry Trudel, «Horizons nouveaux. D'hier à aujourd'hui à demain», *Montréal-Matin*, 31 mai 1968, p. 68; Fernand Liboiron, «Parlons baseball. Pierre Duceppe a frappé dans le tas !», *Montréal-Matin*, 25 juillet 1968, p. 60; Jacques Doucet, «Un espoir pour le club de Montréal ? Guy Bellavance a tout pour réussir au baseball», *La Presse*, 23 juillet 1968, p. 31; Louis-M. Bergeron, «Entre sportifs. 1969 est arrivée», *Journal de Montréal*, 1^{er} janvier 1969, p. 34.

des Franco-Québécois atteignent un jour les ligues majeures pour peut-être évoluer avec les Expos⁹⁰. La mise en place de filiales québécoises devrait aussi contribuer à l'augmentation du nombre de joueurs franco-québécois dans les majeures, puisque cela aurait un impact positif sur l'essor même du baseball amateur. En effet, sachant «qu'ils auront la chance de devenir des héros dans leur propre patelin⁹¹» au sein de l'une ou l'autre des équipes filiales des Expos avant de rejoindre l'équipe dans les Ligues majeures, les jeunes pourraient être plus nombreux à s'initier au baseball. Du même coup, cela démontrerait que tout comme les Américains, la nation franco-québécoise peut non seulement soutenir une équipe, mais également la garnir de talents locaux. Cela pourrait alors contribuer à aider les Franco-Québécois à se défaire du sentiment de n'appartenir qu'à une collectivité de deuxième ordre, sentiment toujours présent dans les années 1960⁹². De plus, cette présence leur donnerait l'espoir de voir les leurs occuper un jour le secteur du baseball professionnel chez eux, alors que l'écrasante majorité des athlètes y sont américains. Le tout serait sans doute apprécié, alors que les Franco-Québécois cherchent à l'époque à occuper tous les domaines de la société québécoise⁹³.

Quant aux journalistes anglophones, puisqu'ils ne semblent pas nourrir de grands espoirs nationalistes envers l'équipe des Expos comme nous l'avons vu plus haut, leur silence sur la question du développement du baseball amateur est compréhensible. En effet, l'équipe représente surtout pour eux un moyen de divertissement, ce qu'elle est à la base, ce qui fait en sorte qu'ils n'accordent pas particulièrement d'importance au développement de joueurs locaux pouvant éventuellement s'aligner avec les Expos. Cela n'empêche toutefois en rien qu'ils peuvent être enthousiastes à l'idée de voir des leurs percer la formation montréalaise.

⁹⁰ Malheureusement pour eux, la suite de l'histoire n'a pas évolué en ce sens, les joueurs québécois ayant porté l'uniforme des Expos ayant été très peu nombreux : Claude Raymond, Denis Boucher et Derek Aucoin sont les seuls à y être parvenus.

⁹¹ Jerry Trudel, «Horizons nouveaux. D'hier à aujourd'hui à demain», *Montréal-Matin*, 31 mai 1968, p. 68.

⁹² Gérard Bouchard, «The Small Nation...», p. 23.

⁹³ Louis Balthazar, *Bilan du nationalisme...*, p. 94. Mentionnons également que pour Jerry Trudel, journaliste sportif au *Montréal-Matin*, le développement du baseball amateur doit permettre de combattre l'essor du mouvement hippie montréalais. Celui-ci souhaite que le baseball amateur permette d'arracher la jeunesse québécoise «à la délinquance et aux dangers de l'oisiveté», et de diminuer «le nombre des «hippies», ces pauvres perdus, qui n'ayant d'autre chose à faire, ont décidé de ne rien faire de la façon la plus étrange qui fût». Dans : Jerry Trudel, «Horizons nouveaux. D'hier à aujourd'hui à demain», *Montréal-Matin*, 31 mai 1968, p. 68.

La rivalité entre Montréal et Québec semble elle aussi influencer directement la position des journalistes francophones des deux villes dans le dossier des équipes filiales québécoises des Expos. C'est ce que nous permet de déduire un intense débat sur le sujet qui débute lorsque les journalistes francophones de Québec reprochent aux dirigeants du club montréalais de vouloir empêcher la capitale nationale d'obtenir une filiale AAA des Mets de New York, sous prétexte que ceux-ci ne voudraient pas subir la compétition d'une autre équipe professionnelle dans leur cour⁹⁴. De leur côté, les journalistes montréalais reprochent aux gens de Québec d'avoir demandé une équipe filiale aux Mets plutôt qu'aux Expos⁹⁵. Pourtant, à une exception, ils ne proposent pas que les Expos fondent une filiale à Québec, une association entre les deux villes qui semblerait pourtant aller de soi⁹⁶. Les dirigeants de l'organisation montréalaise se défendent quant à eux d'avoir nui à Québec dans son processus d'acquisition d'une filiale de New York. Ceux-ci disent au contraire souhaiter que la capitale nationale obtienne une formation mineure de n'importe quelle équipe, ou encore être en mesure d'en y installer eux-mêmes une⁹⁷. Cela ne se produira toutefois jamais, non plus que le transfert d'une équipe filiale de New York vers Québec.

Comme nous le disions, la rivalité entre Montréal et Québec semble être au cœur de cette polémique. Il faut d'abord savoir que cette opposition historique est déjà en place à l'époque amérindienne et que depuis, elle s'est manifesté dans de nombreux domaines : économie, culture, sport, éducation, politique, etc.⁹⁸. Dans les années 1960, comme c'est le cas depuis de nombreuses décennies, Montréal domine sa rivale : elle concentre en ses murs l'essentiel de l'activité économique, industrielle, politique et culturelle de la province, ce qui en fait l'une des villes le plus importantes au pays⁹⁹. Pour sa part, Québec, bien qu'elle soit la capitale provinciale et qu'elle connaisse un développement économique et politique

⁹⁴ Claude Larochelle, «Carrefour des sports», *Le Soleil*, 22 août 1968, p. 30; Claude Larochelle, «Carrefour des sports», *Le Soleil*, 24 octobre 1968, p. 23.

⁹⁵ Louis-M. Bergeron, «Entre sportifs. La bonne vieille guerre Montréal-Québec», *Le Journal de Montréal*, 5 août 1968, p. 36; Jacques Doucet, «Actualité-express», *La Presse*, 8 novembre 1968, p. 41.

⁹⁶ Louis-M. Bergeron, «Entre sportifs. La bonne vieille guerre Montréal-Québec», *Le Journal de Montréal*, p. 36.

⁹⁷ Jacques Doucet, «Le camp d'entraînement, premier souci de Fanning», *La Presse*, 8 novembre 1968, p. 44.

⁹⁸ Yves Tessier, *Histoire de la rivalité Québec-Montréal. De l'époque amérindienne à nos jours*, Québec, Les Éditions Tessier, 1984 ; Steve Lasorda, *La rivalité Canadien Nordiques*, Québec, PUL, 2011 ; Marcel J. Rehaalt, *La rivalité universitaire Québec-Montréal. Revisitée 150 ans plus tard*, Québec, 2011.

⁹⁹ Yves Tessier, *Histoire de la rivalité...*, p. 149.

remarquable depuis la Seconde Guerre mondiale, joue alors constamment les seconds violons, et « ne peut combler l'écart qui la sépare de sa rivale, Montréal¹⁰⁰ ». Nous croyons que la venue du baseball majeur à Montréal et la possibilité que s'établisse une filiale du club montréalais ou des Mets de New York à Québec s'inscrivent parfaitement dans le scénario de cette rivalité. Montréal, qui gagne en prestige en raison de son titre de première ville canadienne à obtenir un club de la Ligue de baseball majeur, voit Québec tenter de s'immiscer elle aussi dans les grandes ligues, mais de manière plus discrète (par le biais d'une équipe-école) et sans succès. S'ensuit une querelle où les journalistes jouent le rôle de pugilistes défendant chacun leurs couleurs citadines, ce qui n'est pas sans rappeler ce rôle qu'ils occuperont dans le cadre des grands rendez-vous Canadien-Nordiques, quelques années plus tard¹⁰¹. Bref, un classique de la rivalité Montréal-Québec, à laquelle font d'ailleurs référence les chroniqueurs des deux villes dans leurs échanges, montrant qu'ils sont pleinement conscients que le déroulement des événements entourant cette saga s'insère directement dans une confrontation historique¹⁰².

Le développement du baseball amateur et d'un réseau d'équipes filiales des Expos est primordial pour certains membres de la communauté franco-québécoise. Nous avons vu que cela s'explique partiellement en raison du nationalisme, la production de joueurs locaux issus du baseball amateur québécois qui joindraient un jour l'équipe montréalaise ayant pour effet d'augmenter l'estime nationale des politiciens, journalistes et amateurs de sport franco-québécois en leur permettant d'éventuellement occuper chez eux le domaine du sport professionnel. Enfin, nous avons constaté que la rivalité entre Montréal et Québec a un impact certain sur la position des journalistes francophones à l'égard de l'établissement d'une équipe filiale des Expos dans la capitale nationale.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 154.

¹⁰¹ Steve Lasorda, *La rivalité...*, p. 127-128.

¹⁰² Louis-M. Bergeron, «Entre sportifs. La bonne vieille guerre Montréal-Québec», *Le Journal de Montréal*, 5 août 1968, p. 36; Jacques Doucet, «Actualité-express», *La Presse*, 8 novembre 1968, p. 41; Claude Larochelle, «Carrefour des sports», *Le Soleil*, 24 octobre 1968, p. 23.

2.5 Un stade controversé

Si les Expos amorcent leur première saison dans la Ligue nationale tel que prévu en avril 1969, c'est parce qu'on évite le pire moins d'un an auparavant, alors que l'avenir de l'organisation montréalaise demeure incertain. En effet, quelques jours après que Montréal ait obtenu son club du baseball majeur, débute une longue saga concernant la construction, aux frais de la Ville, d'un stade devant accueillir les Expos au cours de laquelle les Québécois en viennent tout près de perdre leur club. Faisons un bref historique de la situation.

Pour obtenir une équipe de la Ligue nationale, la Ville de Montréal doit s'engager à construire un nouveau stade de baseball, ce qu'elle fait¹⁰³. Une fois le club obtenu, il est entendu que celui-ci évoluera dans l'Autostade rénové, également à partir de fonds municipaux, et que la construction d'un stade de plus de quarante millions de dollars financée par les fonds publics suivra dans les années à venir¹⁰⁴. Cependant, la Ville tarde à entreprendre des actions concrètes à ce sujet, laissant les propriétaires du club dans le doute : allaient-ils investir dans une équipe devant possiblement évoluer perpétuellement dans un stade conçu pour un autre sport que le baseball, soit l'Autostade¹⁰⁵? Et cet Autostade, allait-il bel et bien être rénové? En fait, les autorités municipales sont non seulement imprécises concernant la construction d'un futur stade, mais ne déclenchent pas non plus les rénovations de l'Autostade, les coûts de ces dernières étant trop importants¹⁰⁶. Finalement, le 14 août 1968, après des semaines de spéculations, et à la veille de la date limite imposée par les dirigeants du baseball majeur pour l'achat officiel de l'équipe, les financiers du club montréalais déposent leur premier paiement pour obtenir l'équipe, la Ville ayant trouvé *in extremis* une solution à ses problèmes de financement des rénovations de l'Autostade : ce sera plutôt le Parc Jarry qui servira dans les premières années de stade à l'équipe montréalaise, les coûts des travaux

¹⁰³ Gérard Champagne, «Le stade couvert de Montréal sera prêt pour la saison 1971», *La Presse*, 28 mai 1968, p. 62.

¹⁰⁴ *Ibid.*

¹⁰⁵ «Le monde du sport en émoi : incertitude au sujet du stade», *La Presse*, 13 juin 1968, p. 1.

¹⁰⁶ Marcel Desjardins, «Entre nous. Trouver un gîte à l'équipe de baseball : le fond du problème», *La Presse*, 8 août 1968, p. 29.

d'amélioration y étant moindres¹⁰⁷. Quant au futur stade que la Ville doit financer, le maire Drapeau garantit qu'il sera construit plus tard, sans offrir plus de détails¹⁰⁸.

Divers acteurs sociaux vont profiter de cette longue période d'incertitude qui va de la fin mai à la mi-août 1968 pour faire connaître leur appui ou leur mécontentement face à ces projets de Drapeau de rénover un stade de baseball et d'en construire un autre aux frais de la Ville, mais au bénéfice de l'équipe montréalaise. Le maire de Montréal défend d'abord lui-même avec ardeur son point de vue. Il affirme qu'un stade sportif financé par la Ville constitue un actif pour les Montréalais, et que l'équipe qui y évoluera stimulera grandement l'économie montréalaise, attirant des touristes et y créant de l'emploi¹⁰⁹. Bien évidemment, les actionnaires du club appuient le projet de construction d'un stade payé à même les fonds publics, l'obtention de leur franchise dépendant de l'implication économique municipale¹¹⁰.

Une partie de la population franco-québécoise offre également son soutien au premier magistrat montréalais. En effet, nombreux sont les Franco-Québécois qui craignent que la Ville n'abandonne son projet de construction d'un stade couvert¹¹¹. Certains lancent des messages d'encouragement publiés dans les journaux pour ne pas que la situation en arrive là; d'autres affirment être favorables ou indifférents face à un financement public du stade¹¹². Plusieurs se montrent également soulagés lorsque la solution de la rénovation du stade du Parc Jarry est trouvée, car cela signifie que le baseball majeur restera à Montréal¹¹³. Quant aux journalistes sportifs francophones de la métropole, la majorité d'entre eux appuie la

¹⁰⁷ «Le stade de baseball ira au Parc Jarry», *La Presse*, 9 août 1968, p. 1.

¹⁰⁸ Marcel Desjardins, «Montréal a gagné son 1^{er} match», *La Presse*, 14 août 1968, p. 33.

¹⁰⁹ *Tirez au clair*, enregistrement vidéo, Radio-Canada, 22 août 1968, 35 min 09 s, son, noir et blanc, [En ligne], <http://archives.radio-canada.ca/sports/baseball/dossiers/602/> (page consultée le 17 février 2015).

¹¹⁰ Marcel Desjardins, «'Adoptons une mentalité positive et le baseball sera un succès' John Newman», *La Presse*, 12 juillet 1968, p. 25.

¹¹¹ Jean-Paul Sarault, «Baseball : situation des plus confuses», *Montréal-Matin*, 14 juin 1968, p. 68.

¹¹² André Gingras, «Enquête éclair. Croyez-vous que, malgré tout, nous allons l'avoir notre club de baseball dans les majeures?», *Le Journal de Montréal*, 10 juillet 1968, p. 8; *Présent édition montréalaise*, enregistrement radio, Radio-Canada, 3 juillet 1968, 3 min 59 s, [En ligne], <http://archives.radio-canada.ca/sports/baseball/dossiers/602/> (page consultée le 26 février 2015).

¹¹³ André Gingras, «Que pensez-vous du parc Jarry comme stade de baseball?», *Le Journal de Montréal*, 10 août 1968, p. 8.

municipalité dans ses démarches pour conserver le club chez elle comme le signale Gerry Snyder qui les remercie lui-même pour ce soutien¹¹⁴.

Cet appui d'une partie de la population franco-qubécoise et des journalistes sportifs témoigne certainement de leur désir de ne pas perdre l'occasion d'avoir chez eux une équipe du meilleur circuit de baseball professionnel au monde. Comme nous l'avons vu, de nombreux Franco-qubécois étaient friands de ce sport depuis le XIX^e siècle, et ils ne voulaient certainement pas perdre cette chance, quoiqu'il puisse leur en coûter. Toutefois, des raisons plus profondes relevant du nationalisme qubécois viennent justifier cet appui.

Comme nous l'avons vu plus haut, l'équipe montréalaise attise la fierté nationale de nombreux journalistes, politiciens et amateurs francophones, et ce, pour différentes raisons. Si la Ville décidait de ne pas financer le stade promis, cela signifierait la fin de la courte histoire de la Ligue nationale à Montréal, et par le fait même, une défaite cuisante pour ceux et celles qui voyaient dans la venue de la franchise une raison de se réjouir de la capacité du Québec à jouer dans la cour des grands. Cela pourrait donc avoir de fâcheuses conséquences pour l'estime et l'image de certains membres de la nation franco-qubécoise. La stature de Montréal comme ville d'exception au Canada que mettent de l'avant les journalistes francophones en prendrait également un coup, comme le reconnaît d'ailleurs Charles Bronfman, affirmant que durant cette période d'incertitude concernant l'équipe, « l'image et le prestige de Montréal et du Québec sont en jeu¹¹⁵ ». En outre, la perte de l'organisation nuirait quelque peu à l'image moderne que cherche à projeter à l'époque le Québec, l'établissement du baseball majeur à Montréal devant contribuer à alimenter positivement le vent de modernité soufflant alors sur la province. Rappelons que les tenants du nationalisme qubécois ont soif de modernité dans les années 1960, et que la construction d'un stade de baseball contribuerait à étancher celle-ci, comme ce fut le cas avec l'Expos 67, ou encore la construction de la Place Ville-Marie¹¹⁶.

¹¹⁴ Jean-Paul Sarault, «Snyder a rendu hommage aux journaux français», *Montréal-Matin*, 19 juin 1968, p. 57.

¹¹⁵ Jacques Doucet, «Bronfman veut que le club demeure sous le contrôle de capitaux montréalais», *La Presse*, 25 juillet 1968, p. 29.

¹¹⁶ Don Nerbas, «Zeckendorf, Place Ville-Marie, and Modern Montreal», *Urban History Review/Revue d'histoire urbaine*, vol. 43, no 2, printemps 2015, p. 13.

Quant au stade, il constituerait, à l'instar de la concession de baseball, un autre motif de fierté pour les Franco-Québécois, car il s'agirait d'un moyen de se mesurer aux plus grandes villes d'Amérique du Nord, comme New York et Los Angeles, qui possédaient ce genre d'infrastructures sportives de calibre international. Les propos de John McHale, l'un des dirigeants du club montréalais qui se prononce en faveur du financement municipal du projet, vont dans ce sens :

Toute grande ville devrait avoir son centre culturel. Aussi son stade pour les réunions sportives et les manifestations d'importance. Dans le cadre de l'Amérique du Nord cela signifie aussi son club majeur de baseball. Cela fait partie de notre concept de vie de ce côté de l'Atlantique. Une patinoire et une équipe de hockey en hiver. Un stade et un club majeur de baseball en été¹¹⁷.

Les Québécois démontreraient donc qu'ils appartiennent aux grandes ligues non seulement en termes de baseball, mais également d'architecture urbaine sportive. De plus, il s'agirait de la réalisation d'un autre projet d'envergure internationale, puisque ce stade accueillerait non seulement une équipe du baseball majeur, mais possiblement une équipe de la Ligue de football majeur américain, et même les Jeux olympiques¹¹⁸. La capacité des Franco-Québécois à réaliser d'aussi grands projets que n'importe quel autre peuple en Amérique du Nord ne serait plus à remettre en doute, ce qui serait excellent pour l'estime nationale de ceux qui parmi eux accordent de l'importance aux réalisations sportives montréalaises. L'appétit de nombreux Québécois pour la modernisation de la province serait certainement ainsi en partie comblé. De même, Montréal accentuerait son statut de ville internationale, ce qui ne pourrait être que favorable à la visibilité mondiale de la province et ses habitants. Voilà un ensemble de raisons pouvant motiver les amateurs de sport, politiciens et journalistes sportifs franco-québécois à soutenir la construction d'un stade de baseball, quoiqu'il en coûte aux contribuables.

¹¹⁷ Marcel Desjardins, «Entre nous. 'Toute grande ville doit avoir son stade', McHale», *La Presse*, 10 juillet 1968, p. 77.

¹¹⁸ «Drapeau réaffirme que le stade sera construit dans l'Est», *Montréal-Matin*, 3 juin 1968, p. 58; Michel Lajeunesse, «Monsieur le maire pourrait déjà prendre exemple pour son stade et son complexe sportif olympique pour '72», *Le Journal de Montréal*, 18 septembre 1968, p. 35.

Toutefois, il y a aussi des journalistes, politiciens et autres franco-qubécois qui s'opposent à la construction d'un stade de baseball financé par la Ville. Ils joignent leurs voix à de nombreux Anglo-Québécois qui contestent également les idées de Drapeau. Voyons les arguments de ces opposants, avant d'expliquer ce pour quoi, à notre avis, ils les mettent de l'avant.

D'abord, tous les opposants s'entendent pour soutenir le principe selon lequel il est inacceptable que des intérêts privés bénéficient d'un investissement public aussi massif. C'est ce qu'avancent divers intervenants des deux communautés linguistiques qui souhaitent que ce soit uniquement les propriétaires du club qui paient pour leur stade, ou alors que les frais soient au moins partagés entre la Ville et les financiers¹¹⁹. Un journaliste du *Journal de Montréal* les appuie clairement, alors qu'il affirme : «bien sûr, ce sont les Montréalais, les cochons de payeurs de taxes qui seront encore une fois lésés, et bien sûr, ce seront encore les millionnaires qui profiteront des revenus de la télévision, de la publicité et des admissions [...] Ces cochons de payeurs de taxes seront-ils encore dupés, molestés? Non. Il ne le faut pas¹²⁰». Pierre Duceppe abonde dans le même sens¹²¹, tout comme Pierre Bourgault, président du *Rassemblement pour l'indépendance nationale*, silencieux sur toute autre question concernant le baseball majeur, qui se montre plutôt cinglant à cet égard:

Dans l'organisation actuelle du sport professionnel au Québec et en Amérique du Nord en général, [...] nous ne saurions admettre que les pouvoirs publics engagent des sommes considérables dans la construction d'un stade dont la première fin sera de promouvoir les intérêts et les profits d'un petit groupe de capitalistes au détriment des intérêts véritables de l'ensemble de la population. [...] Nous jugeons donc qu'il est grand temps que M. Jean Drapeau recouvre la raison et qu'il arrête, premièrement, d'engloutir notre argent dans des projets non rentables, deuxièmement, qu'il arrête de créer tous ces pièges à consommation massive

¹¹⁹ *Présent édition montréalaise*, enregistrement radio, Radio-Canada, 3 juillet 1968, 3 min 59 s, [En ligne], <http://archives.radio-canada.ca/sports/baseball/dossiers/602/> (page consultée le 26 février 2015); B.K. Johnston, «What the stadium might mean», *The Montreal Star*, 5 juin 1968, p. 12.

¹²⁰ Louis-M. Bergeron, «Pourquoi les payeurs de taxes seraient-ils les vaches à lait?», *Le Journal de Montréal*, 1^{er} août 1968, p. 36.

¹²¹ *Tirez au clair*, enregistrement vidéo, Radio-Canada, 22 août 1968, 35 min 09 s, son, noir et blanc, [En ligne], <http://archives.radio-canada.ca/sports/baseball/dossiers/602/> (page consultée le 17 février 2015).

(expo, loterie, stade) qui incitent les citoyens à investir tout leur argent dans des aventures qui ne leur rapportent absolument rien sur le plan économique¹²².

La question de la rentabilité d'un stade majeur occupé par une équipe de la Ligue nationale de baseball est également sur les lèvres de bien des intervenants, dont Lucien Saulnier, le président du comité exécutif de la Ville de Montréal. En effet, ce dernier, contrairement à ses collègues Gerry Snyder et Jean Drapeau, ne se montre pas convaincu de prime abord de la pertinence d'un tel investissement public, alors qu'il affirme «qu'on ne décide pas, du jour au lendemain, de construire un stade», en plus d'ajouter que la Ville n'aurait jamais fait la promesse d'une telle construction aux autorités du baseball majeur¹²³. Il spécifie également que certains aspects financiers concernant un tel projet doivent être étudiés avant d'aller de l'avant¹²⁴. Il reçoit à cette occasion l'appui de Pierre Duceppe, de même que d'hommes et de femmes issus du grand public québécois¹²⁵.

Des intervenants se demandent également si la Ville de Montréal n'a pas d'autres priorités que celle de financer un stade de baseball de calibre majeur. Pierre Duceppe, notamment, aimerait savoir si les dizaines de millions de dollars prévus pour cette construction ne pourraient pas servir des projets sociaux plus pressants (sans les nommer), tout comme un journaliste du *Devoir* qui, de son côté, précise qu'il s'inquiète de la non-construction de logements sociaux¹²⁶. Alfred St-Amour, un lecteur de ce journal, envoie pour sa part une liste détaillée de projets devant à son avis être réalisés plus rapidement que celui du stade : «construire des logis salubres pour abriter les plus pauvres infortunés sans logis ou qui habitent des taudis malpropres, recouvrir d'asphalte de nombreuses rues en très mauvais état, embellir la ville, mettre en vigueur des règlements sanitaires, enrayer la pollution du fleuve et

¹²² «Le président du RIN voit mal l'érection d'un stade à Montréal», *Le Soleil*, 31 août 1968, p. 20.

¹²³ Jean-Paul Sarault, «Baseball : situation des plus confuses», *Montréal-Matin*, 14 juin 1968, p. 68.

¹²⁴ UPI, «Confusion autour du club de Montréal», *Le Journal de Montréal*, 14 juin 1968, p. 46.

¹²⁵ Fernand Liboiron, «'Un stade de baseball est-il rentable à Montréal?', demande Pierre Duceppe», *Montréal-Matin*, 24 juillet 1969, p. 54; «Prouver d'abord que le baseball est rentable dans la métropole», *La Presse*, 12 juillet 1968, p. 4; Dorothy R. Freeman, «White elephant in Milwaukee», *The Montreal Star*, 14 juin 1968, p. 8.

¹²⁶ *Tirez au clair*, enregistrement vidéo, Radio-Canada, 22 août 1968, 35 min 09 s, son, noir et blanc, [En ligne], <http://archives.radio-canada.ca/sports/baseball/dossiers/602/> (page consultée le 17 février 2015).

des rivières, etc., etc.¹²⁷». Il obtient maints appuis de lecteurs d'autres quotidiens montréalais, notamment anglophones¹²⁸.

Duceppe affirme aussi qu'il aimerait que la décision de financer un stade avec des fonds publics soit au moins prise après que la population ait été consultée de manière directe¹²⁹. Des Anglo-Montréalais soulignent également qu'il est absurde que la Ville prenne des engagements économiques si importants sans consulter les payeurs de taxes¹³⁰. D'ailleurs, lorsque questionné sur la possible tenue d'un référendum sur la question, Drapeau répond que le projet de construction d'un stade de baseball est dans son programme depuis 1960 et qu'il a été élu à trois reprises depuis, ce qui témoignerait de l'appui du public à celui-ci¹³¹. Cependant, le contexte économique difficile que traverse la ville de Montréal à l'époque semble justifier certaines des prises de position qui vont à l'encontre de l'affirmation de Drapeau. En effet, quelques francophones et anglophones de la métropole soutiennent dans les journaux que la Ville n'a pas les moyens de financer un tel projet, ou encore qu'une autre hausse de taxes pour amasser les fonds nécessaires à sa réalisation dans un tel contexte ne serait pas bien reçue¹³².

Enfin, soulignons que certains Montréalais, francophones comme anglophones, vont également remettre en doute le choix du Parc Jarry comme stade temporaire de l'équipe des

¹²⁷ Alfred St-Amour, «La ville de Montréal ne devrait pas s'engager dans la construction d'un stade de baseball», *Le Devoir*, 2 août 1968, p. 4.

¹²⁸ «Baseball stadium announcement calls for reassessment of values», », *The Montreal Star*, 3 juin 1968, p. 10; B.K. Johnston, «What the stadium might mean», *The Montreal Star*, 5 juin 1968, p. 12; Dorothy R. Freeman, «White elephant in Milwaukee», *The Montreal Star*, 14 juin 1968, p. 8; R.H. Paterson, «Baseball : what a bore», *The Montreal Star*, 9 août 1968, p. 8; Wallace R. Connors, «If there are millions...», *The Montreal Star*, 20 août 1968, p. 6.

¹²⁹ «Duceppe interroge les dirigeants du baseball», *La Presse*, 24 juillet 1968, p. 83.

¹³⁰ «Baseball stadium announcement calls for reassessment of values», », *The Montreal Star*, 3 juin 1968, p. 10; Jean Gunter Schmidt, «: Some of the pros and cons over the baseball stadium plan», *The Montreal Star*, 4 juin 1968, p. 8; Sheldon Finkelstein, «The taxation explosion and the loss of public confidence», *The Montreal Star*, 29 juin 1968, p. 6; Anne Winston, «The Mayor dictum», *The Montreal Star*, 15 août 1968, p. 10.

¹³¹ *Tirez au clair*, enregistrement vidéo, Radio-Canada, 22 août 1968, 35 min 09 s, son, noir et blanc, [En ligne], <http://archives.radio-canada.ca/sports/baseball/dossiers/602/> (page consultée le 17 février 2015).

¹³² Sheldon Finkelstein, «The taxation explosion and the loss of public confidence», *The Montreal Star*, 29 juin 1968, p. 6; R.H. Paterson, «Baseball : what a bore», 9 août 1968, *The Montreal Star*, p. 8; Alfred St-Amour, «La ville de Montréal ne devrait pas s'engager dans la construction d'un stade de baseball», *Le Devoir*, 2 août 1968, p. 4; Goerge A. Plummer, «The city's spendig and increased taxes», *The Gazette*, 25 septembre 1968, p. 6;

majeures. En effet, plusieurs se désolent de voir un parc public, servant au baseball amateur local, transformé pour servir des fins privées¹³³.

Du côté d'Anglo-Québécois, la formulation de tant d'arguments opposés aux projets de Drapeau démontre que pour eux, seuls les impacts économiques et sociaux de cette dépense publique comptent. Or, comme ces impacts seraient selon eux négatifs, ils contestent les ambitions du premier magistrat montréalais. Il ne faut d'ailleurs pas s'en surprendre, puisque la présence des Expos ne nourrit pas leurs aspirations nationalistes. Comme on l'a vu plus haut, les Anglo-Québécois s'identifient davantage à l'État canadien et s'ils désirent moderniser leur ville, ce n'est pas nécessairement en vue d'accroître leur reconnaissance et leur visibilité à l'échelle internationale¹³⁴. Que le club propulse Montréal ou non vers le statut de ville la plus importante du Canada ne les affecte pas outre mesure, celle-ci n'ayant pas une signification particulière pour eux. De plus, ils se définissent par leur opposition à la culture américaine, dont le baseball majeur fait partie intégrante¹³⁵. Bref, n'ayant pas d'avantages nationalistes à tirer du baseball majeur, les journalistes et membres du grand public anglo-québécois n'alliaient certainement pas appuyer une dépense publique aux impacts économiques et sociaux négatifs, comme le font certains de leurs homologues franco-québécois.

Par ailleurs, les arguments de ceux qui, parmi les journalistes, politiciens et citoyens franco-québécois, s'opposent au projet de Drapeau démontrent que l'influence du nationalisme québécois ne s'exerce pas sur tous les francophones avec la même intensité ou de la même manière. En effet, si de nombreux journalistes et partisans se disent très heureux de la décision de la Ligue d'établir une franchise à Montréal, notamment en vertu de considérations nationalistes, ils ne sont pas nécessairement prêts à tout pour que ce projet se matérialise. Pour plusieurs, les effets économiques et sociaux négatifs de la construction d'un stade à même les

¹³³ Bruce Taylor, «Montreal days and nights», *The Montreal Star*, 10 août 1968, p. 4; L. G. Rodgers, «Remembers St-Helen Island? So here goes another city park», *The Montreal Star*, 13 août 1968, p. 7; «Aucun jeune n'aura à souffrir de l'établissement au parc Jarry», *Montréal-Matin*, 14 août 1968, p. 53; Bernard Mulcahy, «The baseball park», *The Montreal Star*, 15 août 1968, p. 10; Goerge A. Plummer, «The city's spendig and increased taxes», *The Gazette*, 25 septembre 1968, p. 6; Clifford Nathan, «And so goes the Jarry Park», *The Montreal Star*, 23 août 1968, p. 8.

¹³⁴ Stephen Azzi, «The Nationalist Moment...», p. 213.

¹³⁵ *Ibid.*

fonds publics priment sur les bénéfiques qu'une telle dépense pourrait avoir sur la réputation sportive de Montréal ou la cause nationaliste. D'ailleurs, l'indignation de Pierre Bourgault devant le possible financement public du stade, tout comme le silence de *Parti pris* devant la chose, illustre clairement que si des Québécois peuvent appuyer les Expos pour des raisons nationalistes, tous les nationalistes ne sont pas forcément en faveur de la présence du baseball majeur à Montréal.

D'ailleurs, ce n'est pas la première fois, à l'époque, qu'un projet de Drapeau soulève une telle opposition de la part des Montréalais. En effet, sous sa gouverne, Montréal entreprend, dans les années 1960, la réalisation de grands projets de toutes sortes, alors que par exemple, un réseau de métro est construit, de même qu'un impressionnant site pour la tenue de l'Exposition universelle de 1967¹³⁶. Or, nombreux sont ceux qui jugent que ces grandes réalisations ne servent les intérêts que d'un infime segment de la population et que leurs coûts sont prohibitifs¹³⁷. Ces projets, bien qu'ils permettent de moderniser les infrastructures municipales, de rehausser son importance au plan international et de stimuler la fierté de certains Québécois, sont aussi vertement critiqués par une partie de la population pour leurs effets économiques et sociaux négatifs. Cette contestation est à un tel point présente, que des organisations sont même formées pour écarter Drapeau de la mairie¹³⁸. Le dessein de ce dernier de financer la construction d'un stade de baseball majeur de plus de quarante millions de dollars s'inscrit dans cette liste de projets favorisant, entre autres, l'affirmation nationale, mais à un coût trop élevé pour plusieurs. Bref, être favorables à l'établissement du baseball majeur à Montréal ne veut pas dire l'être à n'importe quel prix pour les différents journalistes, politiciens et amateurs de sport francophones et anglophones.

Nous avons donc vu, d'une part, que le nationalisme québécois ainsi que différentes raisons économiques et sportives motivent une partie de la population franco-québécoise à soutenir le financement public des rénovations du Parc Jarry et la construction d'un stade de baseball ultramoderne devant servir à l'équipe montréalaise du baseball majeur, détenue par

¹³⁶ Sean Mills, *Contester l'empire...*, p. 54.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 55.

¹³⁸ *Ibid.*

des intérêts privés. D'autre part, nous avons constaté que l'impact du nationalisme québécois a ses limites, alors que des politiciens, journalistes et citoyens francophones, tout comme de nombreux Anglo-Montréalais, critiquent sévèrement la volonté du maire Drapeau de financer ces projets à même des fonds publics. Cette opposition s'inscrit dans un historique de contestations des mégas projets de Drapeau dont les impacts économiques et sociaux négatifs l'emportent sur les bénéfiques qu'ils peuvent amener à la population de la métropole québécoise.

2.7 Conclusion

Nous avons constaté dans ce chapitre que le nationalisme des deux communautés linguistiques étudiées a influencé leurs prises de position dans les débats entourant la venue du baseball majeur à Montréal. D'une part, il a été possible de démontrer que le nationalisme québécois est au cœur de l'engouement des politiciens, amateurs de sport et journalistes franco-québécois pour le baseball, en plus de justifier leur appui massif à la défense du français dans le club montréalais ainsi qu'à la promotion du baseball amateur québécois. De même nous avons avancé que ce phénomène social influence la glorification de Montréal que font les journalistes aux dépens de Toronto, tout comme c'est le cas pour l'opposition de certains acteurs francophones à la discrimination raciale dans l'équipe. Il a aussi été possible de voir les limites de l'influence de ce nationalisme dans le cadre du débat entourant le financement du stade de l'équipe montréalaise par la Ville. Si certains membres de la communauté franco-québécoise se sont montrés favorables à ce projet en vertu d'aspirations nationalistes notamment, nombreux sont ceux qui s'y sont opposés pour des raisons avant tout économiques. D'autre part, nous avons soutenu que le nationalisme canadien auquel les journalistes anglo-québécois adhèrent explique probablement leur plus faible engouement pour la concession montréalaise, de même que leur manque d'intérêt pour le développement de joueurs locaux via le baseball amateur ou encore pour l'impact du baseball majeur sur le statut de métropole de Montréal. De plus, nous avons argumenté que l'opposition d'Anglo-Québécois au financement public de l'enceinte devant accueillir les Expos est issue du fait que leur attention est entièrement fixée sur les effets économiques et sociaux de cette dépense publique qu'ils jugent négatifs. Cependant, nous avons également noté que plusieurs Anglo-

Québécois ont sans doute tiré une fierté nationale de voir le baseball majeur s'installer dans leur pays, pour la première fois à l'extérieur des États-Unis. Bref, la création des Expos a stimulé des débats qui ont été alimentés par des considérations extrasportives. L'influence des divers nationalismes actifs dans les années 1960 au Québec et à Montréal sur ceux-ci en témoigne.

Conclusion

«Le baseball est entré dans nos murs à jamais.
Pierre Bourgault et René Lévesque vont
disparaître un jour mais pas le baseball»
Fernand Liboiron, *Le Montréal-Matin*, 4 juin 1968

Dans ce mémoire, nous cherchions d'abord à démontrer que la création de l'équipe de baseball professionnelle des Expos de Montréal a suscité des réactions et débats variés chez les journalistes sportifs, amateurs de baseball et politiciens francophones du Québec et que ceux-ci ont été largement influencés par l'américanisation de la province et le nationalisme québécois. À des fins de comparaison, nous avons également mis en évidence les positions d'acteurs anglophones au sujet de la venue de la LN à Montréal, comme les chroniqueurs sportifs, des partisans ou des personnalités comme Charles Bronfman, principal investisseur dans la nouvelle équipe montréalaise. Dans leur cas, le nationalisme canadien semble avoir eu une influence certaine sur leurs affirmations, tout comme le contexte linguistique montréalais des années 1960. Nous avons également mentionné que l'évolution du baseball au Québec et dans sa métropole a largement influencé les positions des différents acteurs.

Nous avons observé que la première réaction des personnes intéressées par l'expansion de la Ligue Nationale de 1968 est la surprise. En effet, tous, journalistes, amateurs, politiciens québécois et américains, sont subjugués lorsque Montréal est annoncée grande gagnante, aux côtés de San Diego, du processus d'élargissement des cadres de la LN. La nouveauté d'une expansion canadienne explique sans doute cette onde de choc, tout comme l'improbabilité que les Américains octroient à une ville étrangère une équipe du baseball majeur, circuit sportif professionnel commercialisant leur sport national. Les tentatives infructueuses passées de Montréal pour joindre le rang des villes du baseball majeur ne laissaient pas présager non plus la victoire historique à venir.

Les membres des deux communautés linguistiques et nationales affichent par la suite des sentiments semblables l'égard de la nouvelle équipe montréalaise, alors que l'engouement est au cœur de leur réaction. C'est ainsi que les journalistes, amateurs et politiciens

francophones et anglophones se sont montrés enchantés de la venue de la MLB chez eux. Nous avons cependant noté un engouement supérieur du côté francophone. L'appréciation historique des Québécois pour le baseball, témoin de leur américanité, de même que leur familiarité avec le produit américain que constitue le baseball majeur, expliquent en partie cette réaction heureuse. Des facteurs relatifs au nationalisme québécois sont aussi en cause pour expliquer l'enthousiasme marqué des francophones. En effet, l'arrivée des Expos contribuant à projeter une image plus moderne de la province, en plus d'étendre la visibilité internationale de sa population, les acteurs francophones ont de quoi s'en réjouir et même d'être fiers.

Il y a toutefois des chroniqueurs anglophones qui, sans se prononcer contre la venue du baseball majeur à Montréal, ont témoigné d'une joie plus retenue face à la nouvelle. Leur engouement moindre peut être attribué au fait qu'en vertu du nationalisme canadien, ils sont plutôt opposés à l'influence des États-Unis sur le Canada. Or, comme le baseball majeur est l'un des principaux piliers de la culture américaine au plan sportif du moins, il est compréhensible qu'ils n'acclament pas autant sa venue à Montréal.

Il a de plus été possible de constater que l'espace réservé à la langue française au sein de l'organisation des Expos a accaparé beaucoup d'attention de la part du public québécois. Les amateurs de baseball, journalistes sportifs et politiciens montréalais francophones, en particulier, ont tous émis des commentaires indiquant qu'ils souhaitaient que leur particularité linguistique soit respectée par la formation montréalaise. Les suggestions de noms français pour l'équipe, la promotion de certains joueurs francophones de la province pour en faire partie et la présentation, par les chroniqueurs, de tous les francophones obtenant un emploi chez les Expos sont au nombre des éléments nous ayant permis de constater l'importance qu'ils attachaient à cette question. Si les acteurs francophones intéressés par le baseball majeur pouvaient y voir un moyen de défense contre l'invasion culturelle américaine, il est certain que le nationalisme québécois les a aussi influencés. En effet, alors que le français occupe une place centrale dans l'identité des Franco-Québécois et que ces derniers luttent pour sa prédominance à Montréal dans les années 1960, il semble évident que les journalistes, amateurs et politiciens allaient grandement encourager sa présence dans leur nouvelle équipe

du baseball majeur. Les chroniqueurs et amateurs anglophones se sont eux aussi montrés favorables à la présence du français dans l'organisation montréalaise, étant en fait en faveur du bilinguisme au sein de celle-ci afin de marquer la distinction de leur équipe face à celles des États-Unis. Il faut aussi rappeler que le respect pour le bilinguisme est une caractéristique issue de leur nationalisme canadien.

Pierre Duceppe est quant à lui le francophone qui s'est montré le plus exigeant en matière de politique linguistique pour l'équipe. De son point de vue, il en allait de la protection de la culture québécoise, menacée dans cette nouvelle forme de «colonisation à l'américaine» du Québec. Il est cependant le seul à souligner ce danger. Comme nous l'avons vu, sa réflexion doit être située dans le contexte contestataire mondial et montréalais de l'époque, où le discours de la décolonisation est en plein essor. Compte tenu de ce contexte, il est d'ailleurs quelque peu surprenant qu'aucun autre intellectuel ou politicien engagé ne souligne que l'expansion du baseball majeur au Québec s'apparente à un acte d'impérialisme culturel américain.

Duceppe était également au nombre des francophones souhaitant que le baseball amateur soit développé dans la province dans le but de former un maximum de jeunes Québécois qui pourraient un jour devenir de dignes représentants du Québec au sein des Expos, ce qui peut s'interpréter comme une motivation nationaliste. Mentionnons que nous avons aussi pu voir à l'oeuvre, dans le cadre de la discussion entourant l'installation d'équipes affiliées aux Expos dans la capitale nationale, la rivalité Québec-Montréal. En effet, nous avons avancé que l'attitude des journalistes des deux villes dans ce dossier reflétait la confrontation historique les opposant. Aucun des membres de la communauté anglophone du Québec ne s'est d'ailleurs fait entendre sur le sujet.

La rivalité Montréal-Toronto a également alimenté la plume des journalistes francophones montréalais. Comme nous l'avons vu, ces derniers ont vite promu Montréal au titre de métropole du pays en vertu de sa victoire, écorchant au passage Toronto. En effet, ceux-ci ont mentionné que la Ville Reine subissait un cuisant revers face aux Montréalais, bien qu'elle n'ait pas demandé d'équipe à la LN lors de l'expansion de 1968. Leurs

homologues torontois ayant aussi émis des commentaires négatifs à la suite de la victoire montréalaise, nous avons pu affirmer avec certitude que la lutte historique entre Montréal et Toronto pour le statut de métropole canadienne est au cœur de l'escarmouche entre les journalistes des deux villes tout comme elle renvoie à leur rivalité sportive. De plus, nous avons souligné que le contexte de reconquête de Montréal par les francophones pousse sans doute les journalistes de langue française à vanter leur ville lors de l'attribution de la franchise à Montréal, une manière de démontrer que les Franco-Québécois pouvaient eux aussi contribuer à ses succès. Nous avons également souligné le silence sur la question de leurs confrères anglophones.

Nous avons aussi constaté que certains acteurs se sont montrés intolérants face au racisme qui a sévi dans l'entourage de l'équipe montréalaise. La FTQ s'est notamment dite outrée de l'inaction des dirigeants de la formation face à un épisode discriminatoire ayant eu lieu au camp d'entraînement de l'équipe en Floride auprès d'un joueur noir. Nous avons avancé que l'évolution historique de la relation entre nationalistes québécois et militants noirs, qui s'est traduite par une plus grande compréhension à la suite des événements de Sir George Williams, y est sans doute pour quelque chose. Les positions antidiscriminatoires prises par certains acteurs francophones s'inscrivent également de manière évidente dans l'héritage du passage de Jackie Robinson avec les Royaux de Montréal. Cela ne veut pas dire pour autant que Montréal était un lieu exempt de racisme, ou encore que Robinson est à lui seul le témoin d'une égalité raciale qui serait présente à Montréal. Nous avons au contraire souligné les positions de certains auteurs soutenant que la discrimination raciale était bien présente dans la ville à l'époque, et qu'il ne fallait donc pas comprendre les réactions antiracistes comme étant issues d'une tradition montréalaise prônant la solidarité raciale.

Enfin, notons que la plus grande controverse entourant l'arrivée de la LN au Québec a concerné le possible financement public de la construction d'un stade ultramoderne pour l'équipe. Les francophones qui se sont fait entendre sur le sujet étaient partagés en deux camps. D'un côté, des amateurs de baseball et quelques journalistes sportifs qui étaient en faveur de la construction du stade et de son financement par la Ville. Il faut dire que sans ce financement public, il n'y aurait pas de stade, donc pas d'équipe. Sans l'équipe, non seulement

ces gens auraient été privés de baseball, mais en plus, ils n'auraient pu bénéficier de l'ensemble des apports qu'amène une franchise de la LN à la cause de la nation franco-qubécoise. D'un autre côté, des lecteurs de quotidiens montréalais, certains journalistes sportifs et politiciens francophones ont signalé leur ferme opposition au projet, tout comme de nombreux lecteurs anglophones des journaux de Montréal. Certains arguaient que le financement public d'un stade devant profiter à des intérêts privés était inadmissible, alors que d'autres soulignaient que des problèmes sociaux nécessitaient une aide économique pressante de la Ville. Le choix du parc Jarry pour servir de domicile temporaire à l'équipe a aussi soulevé les passions des Montréalais, certains affirmant que sa transformation nuirait à la pratique du sport amateur. Nous avons avancé que cette contestation s'insérait parfaitement dans l'opposition historique de nombreux Montréalais aux mégas projets du maire Drapeau qui cherchaient à célébrer la modernité de Montréal, mais qui comportaient des impacts négatifs sur les plans économiques et sociaux, tel que l'Expo 67.

Bref, l'arrivée du baseball majeur à Montréal a fait couler beaucoup d'encre. Nous avons pu constater que les écrits, commentaires et opinions formulés à cette occasion ont été en grande partie influencés par des phénomènes sociaux et culturels marquants de la Révolution tranquille. Il serait intéressant de voir s'il est possible de dresser des parallèles entre les débats suscités par la création des Expos, et ceux de leur éventuel retour à Montréal. En effet, depuis plusieurs mois déjà, nombreux sont les articles de journaux, d'ici ou d'ailleurs, qui font état de cette possibilité, les autorités du baseball majeur se montrant plus ouvertes que jamais à cette éventualité, tout comme l'administration de la Ville de Montréal, le maire Denis Coderre en tête de liste. Ajoutons à cela que les organisations d'amateurs montréalais et québécois se multiplient pour témoigner de leur intérêt envers le retour du baseball majeur chez eux.

En fait, avant même que le retour des Expos à Montréal soit chose faite, ce qui n'est d'ailleurs pas garanti, il est possible d'établir des correspondances entre les discussions qui concernent cette possibilité et celles ayant eu lieu entre le 27 mai 1968 et le 14 avril 1969. Notamment, la question de la construction d'un nouveau stade de baseball à Montréal fait actuellement les manchettes, puisqu'il est semble-t-il nécessaire que la ville se dote de

nouvelles installations sportives pour espérer obtenir une autre équipe du baseball majeur, entre autres car le toit du Stade olympique est désuet¹. Ainsi, une multitude de questions sont posées qui se rapprochent grandement de celles soulevées en 1968-1969 : qui paiera pour ce stade? Une implication gouvernementale économique majeure est-elle justifiable dans le cadre de l'austérité qui prévaut en ce moment? La Ville a-t-elle l'intention de s'impliquer financièrement? Combien coûtera ce stade? Où sera-t-il construit²? D'autres n'hésitent pas à souligner les avantages qu'apporterait un club des LMB à Montréal et au Québec, comme c'était le cas il y a 45 ans : cela redorerait le statut de métropole de la ville, en plus de nourrir son économie et son industrie touristique³. De plus, si, au moment de la création des Expos, plusieurs intervenants ont voulu justifier les faibles foules précédant le départ des Royaux en 1959-1960, nombreux sont ceux qui, aujourd'hui, multiplient les explications excusant les très faibles foules précédant le départ des Expos en 2004. En aucun cas, la qualité des amateurs de baseball montréalais n'est mise en doute; ce sont des facteurs externes qui ont poussé ces derniers à abandonner leurs équipes professionnelles dans les deux occasions, selon plusieurs⁴. Ce ne sont là que quelques-uns des parallèles qu'il est déjà possible d'établir entre les deux épisodes. De nombreuses questions demeurent toutefois en suspens : dans l'optique où les Expos reviendraient un jour à Montréal, le respect du fait français dans l'équipe sera-t-il l'objet d'une intense discussion, comme ce fut le cas en 1968-1969? Y aura-t-il des intellectuels s'inquiétant de l'américanisation toujours croissante de Montréal et du Québec, avec une nouvelle équipe du baseball majeure, comme le soulignait Pierre Duceppe au moment de la création des Expos? Et surtout, quels phénomènes sociaux et culturels influenceront ces débats?

¹ Audrey Gauthier, «Les Expos à Montréal? Pas au Stade olympique, selon la RIO», *Journal Métro*, 28 juillet 2015, [En ligne], <http://journalmetro.com/local/hochelaga-maisonneuve/actualites/815699/les-expos-a-montreal-pas-au-stade-olympique-selon-la-rio/> (page consultée le 31 août 2015).

² Martin Leclerc, «Retour des Expos : les chances se sont-elles améliorées depuis un an?», *Radio-Canada*, 31 mars 2015, [En ligne], <http://blogues.radio-canada.ca/bloguesportif/2015/03/31/retour-des-expos-les-chances-se-sont-elles-ameliorees-depuis-un-an/> (page consultée le 31 août 2015)

³ Marc-André Gagnon, «Le retour des Expos à Montréal serait «normal»», *Canoë*, 28 mai 2015, <http://fr.canoe.ca/infos/quebeccanada/politiqueprovinciale/archives/2015/05/20150528-115735.html> (page consultée le 31 août 2015).

⁴ «Gerry Snyder déplore le départ des Expos», *Le Devoir*, 29 septembre 2004, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/sports/actualites-sportives/64960/gerry-snyder-deplore-le-depart-des-expos> (31 août 2015).

Bibliographie

1. Sources imprimées

Journaux

Le Devoir. 27 mai 1968-15 avril 1969.

Le Journal de Montréal. 27 mai 1968-15 avril 1969.

La Presse. 27 mai 1968-15 avril 1969.

Le Soleil. 27 mai 1968-15 avril 1969.

Montréal-Matin. 27 mai 1968-15 avril 1969.

The Montreal Star. 27 mai 1968-15 avril 1969.

The Gazette. 27 mai 1968-15 avril 1969.

Revue

Parti-Pris. Mai 1968

L'indépendance. Mai 1968-Septembre 1968.

Quartier Latin. Mai 1968-Avril 1969.

Multimédia

SRC. «Les Expos : du baseball à Montréal», *Archives de Radio-Canada*, [En ligne], <http://archives.radio-canada.ca/sports/baseball/dossiers/602/> (page consultée le 14 mars 2014).

CBC. «Major League Baseball Comes to Canada», *CBC Digital Archives*, [En ligne], <http://www.cbc.ca/archives/topic/major-league-baseball-comes-to-canada> (page consultée le 22 juin 2015)

Autres

Gagnon, Marc-André. «Le retour des Expos à Montréal serait «normal»», *Canoë*, 28 mai 2015, <http://fr.canoë.ca/infos/quebeccanada/politiqueprovinciale/archives/2015/05/20150528-115735.html> (page consultée le 31 août 2015).

Gauthier, Audrey. «Les Expos à Montréal? Pas au Stade olympique, selon la RIO», *Journal Métro*, 28 juillet 2015, [En ligne], <http://journalmetro.com/local/hochelaga->

[maisonneuve/actualites/815699/les-expos-a-montreal-pas-au-stade-olympique-selon-la-rio/](#) (page consultée le 31 août 2015).

Leclerc, Martin. «Retour des Expos : les chances se sont-elles améliorées depuis un an?», *Radio-Canada*, 31 mars 2015, [En ligne], <http://blogues.radio-canada.ca/bloguesportif/2015/03/31/retour-des-expos-les-chances-se-sont-elles-ameliorees-depuis-un-an/> (page consultée le 31 août 2015).

«Gerry Snyder déplore le départ des Expos», *Le Devoir*, 29 septembre 2004, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/sports/actualites-sportives/64960/gerry-snyder-deploire-le-depart-des-expos> (31 août 2015).

2. Études

Histoire du Québec

Ouvrages de références

BANQ. «Parti pris», *Site de la Collection numérique de la BANQ*, [En ligne], <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/2314781> (page consultée le 14 mars 2014).

BANQ. «Le Quartier latin (1919-1977)», *Collection numérique de la BANQ*, [En ligne], <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/1865198> (page consultée le 2 septembre 2015).

Beaulieu, André et Jean Hamelin. *La presse québécoise des origines à aujourd'hui. Tome premier; 1764-1859*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1973.

Beaulieu, André et Jean Hamelin. *La presse québécoise des origines à aujourd'hui. Tome deuxième; 1860-1879*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1975.

Beaulieu, André et Jean Hamelin. *La presse québécoise des origines à aujourd'hui. Tome quatrième; 1896-1910*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1979.

Beaulieu, Alain et Jean Hamelin. *La presse québécoise des origines à nos jours. Tome sixième, 1920-1934*, Québec, PUL, 1984.

Beaulieu, Alain et Jean Hamelin. *La presse québécoise des origines à nos jours. Tome dixième, 1964-1975*, Québec, PUL, 1990.

Donneur, André et Onning Beylerian. «La Presse». *Encyclopédie canadienne*, [En ligne], <http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/la-presse> (page consultée le 13 avril 2013).

Donneur, André et Onning Beylerian. «Le Soleil», *Encyclopédie canadienne*, [En ligne], <http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/le-soleil> (page consultée le 13 avril 2013).

Linteau, Paul-André et al. *Histoire du Québec contemporain. Tome II-Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1989.

Monographies

Balthazar, Louis. *Bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1986.

Bélanger, Jules. *J.-Louis Lévesque. La montée d'un Gaspésien au sommet des affaires*, Québec, Fides, 1996.

Canet, Raphaël. *Nationalisme et société au Québec*, Outremont, Athéna éditions, 2003.

Dion, Léon. *La Révolution dérouterée 1960-1976*. Montréal, Boréal, 1998.

Lamonde, Yvan. *Ni avec eux ni sans eux : le Québec et les États-Unis*, Québec, Nuit blanche, 1996.

Lamonde, Yvan. *Allégeances et dépendances*, Québec, Éditions Nota bene, 2001.

Levine, Marc. *La reconquête de Montréal*, Montréal, VLB Éditeur, 1997.

Létourneau, Jocelyn. *Que veulent vraiment les Québécois ? Regard sur l'intention nationale au Québec (français) d'hier à aujourd'hui*, Montréal, Boréal, 2006.

Linteau, Paul-André. *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Éditions du Boréal, 1992.

Mills, Sean. *Contester l'empire. Pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal (1963-1972)*, Montréal, Huturbise, 2011.

Meren, David. *With Friends Like These*, Toronto-Vancouver, UBC, 2012.

Monière, Denis. *Pour comprendre le nationalisme au Québec et ailleurs*, Montréal, Les Presse de l'Université de Montréal, 2001.

Rehault, Marcel J. *La rivalité universitaire Québec-Montréal. Revisitée 150 ans plus tard*, Québec, 2011.

Palmer, Brian D. *Canada's 1960. The Ironies of Identity in a Rebellious Era*, Toronto, UTP, 2009.

Chapitres d'ouvrages collectifs

Azzi, Stephen. «The Nationalist Moment in English Canada», dans Campbell, Lara, Dominique Clément et Gregory S. Kealey, *Debating Dissent. Canada and the Sixties*, Toronto, University of Toronto, 2012, p. 213-228

Balthazar, Louis. «L'évolution du nationalisme québécois», dans Daigle, Gérard et Guy Rocher. *Le Québec en jeu*, Montréal, PUM, 1992, p. 1-25.

Bouchard, Gérard. « The Small Nation with a Big Dream. Québec National Myths », dans Bouchard, Gérard (dir.), *National Myths. Constructed Pasts, Contested Presents*, Routledge, 2013 p. 1-23.

D'Allemagne, André. «L'argumentaire indépendantiste de 1960 à nos jours», dans Bélanger, Yves, Robert Comeau et Céline Métivier (dirs.), *La Révolution tranquille. 40 ans plus tard : un bilan*, Montréal, VLB Éditeur, 2000, p. 131-137.

Igartua, Jose E. «The Sixties in Quebec», dans Campbell, Lara, Dominique Clément et Gregory S. Kealey, *Debating Dissent. Canada and the Sixties*, Toronto, University of Toronto, 2012, p. 249-268.

Lachapelle, Guy. «L'identité nord-américaine des Québécois», dans Lachapelle, Guy (dir.), *Le destin américain du Québec : américanité, américanisation et anti-américanisme*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010 p. 71-78.

Rocher, François. «Retour vers le futur : de Daniel Johnson à Daniel Johnson», dans Sarra-Bournet, Michel (dir.). *Les nationalismes au Québec du XIX^{ème} au XXI^{ème} siècle*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 133-144.

Tessier, Yves. *Histoire de la rivalité Québec-Montréal. De l'époque amérindienne à nos jours*, Québec, Les Éditions Tessier, 1984.

Articles et chapitres d'ouvrages collectifs

Balthazar, Louis. «Le Québec et son triangle nord-américain», *Gesellschaft für Kanada-Studien. Zeitschrift*, Vol. 11, no1/2, 1991, p. 47-61.

Collin, Jean-Pierre. «Montréal, tableau d'une métropole moyenne», *Canadian Journal of Urban Research*, vol. 12, no 1, été 2003, p. 8-15.

Nerbas, Don. «Zeckendorf, Place Ville-Marie, and Modern Montreal», *Urban History Review/Revue d'histoire urbaine*, vol. 43, no 2, printemps 2015, p. 5-25.

Lamonde, Yvan. «L'ambivalence historique du Québec à l'égard de sa continentalité : circonstances, raisons et signification», dans Gérard Bouchard et Yvan Lamonde (dir.), *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Fide, 1993, p. 61-84

Lamonde, Yvan. «Quebec's Americanity», dans Gervais, Stefan, Jarrett Rudy et Christopher Kirkey (dir.), *Quebec Questions : Quebec Studies for the Twenty-First Century*, Toronto, Oxford University Press, 2010, p. 80-91.

GIRA. «Américanité et américanisation», *Archives-info*, [En ligne], <http://archive-info.com/page/1864487/2013-04-11/http://www.gira.info/fr/qui-sommes-nous/problematique-et-notions-cles/americanite-et-americanisat> (page consultée le 14 février 2016).

Pacom, Diane. «Being French in North America: Quebec Culture and Globalization», *American Review of Canadian Studies*, Vol. 31, no 3, automne 2001, p. 441-449.

Prémont, Karine «L'influence des médias américains sur la culture québécoise ou l'impact de l'«American Way of Life» sur les Québécois», dans Lachapelle, Guy (dir.), *Le destin américain du Québec : américanité, américanisation, anti-américanisme*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010, p. 115-136.

Rolfé, C.D. «The 'Quebecois', America, Americanness and Americanization», *Renaissance and Modernization*, vol. 35, 1992, p. 139-148.

Histoire du baseball Québec/Canada

Ouvrage collectif

Humber, William et John St. James (dirs.). *All I Thought about was Baseball: Writings on a Canadian Pastime*, University of Toronto Press, 1996.

Monographies

Elias, Robert. *The Empire Strikes Out: How Baseball Sold U.S. Foreign Policy and Promoted the American Way Abroad*, US, The New Press, 2010.

Howell, Colin D. *Northern Sandlots. A Social History of Maritime Baseball*, University of Toronto Press, 1996.

Humber, William. *Diamonds of the North : a Consise History of Baseball in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1995.

Lewis II, Robert F. *Smart Ball*, Jackson, University Press of Mississippi, 2010.

Paradis, Jean-Marc. *100 ans de baseball à Trois-Rivières*, Trois-Rivières, Championnat mondial de baseball junior, 1989.

Rossi, John P. *The National Game: Baseball and American Culture*, Chicago, I.R. Dee, 2000.

Articles, chapitres d'ouvrages collectifs et mémoires

Coupal, Éric. «Origines et développement du baseball à Montréal (1860-1915)», dans «Baseball, américanité et culture populaire. Histoire du baseball à Montréal (1860-1914)», Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Département d'histoire, 2001, [En ligne], http://quebec.sabr.org/articles_coupal3.htm (page consultée le 17 février 2015).

Hayes, Sean. «America's National Pastime and Canadian Nationalism», p.157-184, dans Wieteg, Stephen G. (dir.), *Sport and Memory in North America*, London, Frank Cass, 2001.

Kates, Maxwell. «On Historical Grounds». *Nine: A Journal of Baseball History & Culture*. Automne 2007, Vol. 16, no 1, p.37-50.

Kay, Jonathan. «Expos and the Separatism». *Nine: A Journal of Baseball History & Culture*, Automne 2003, Vol. 12, no 1, p.153-155.

Knight Barney, Robert. «Whose National Pastime ? Baseball in Canadian Popular Culture», dans Flaherty, David et Frank Manning (ed.), *The Beavers Bites Back ? American Popular Culture in Canada*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1993, p. 152-162.

Zingg, Paul F. «Diamond in the Rough: Baseball and the Study of Sports History». *History Teacher*, Mai 1986, Vol. 19, no 3, p.385-404.

Mémoire de maîtrise

Williams, Dorothy. «The Jackie Robinson Myth : Social Mobility and Race in Montreal. 1920-1960», Mémoire de maîtrise, Université Concordia, Département d'histoire, 1999.

Ouvrages journalistiques

Brochu, Claude. *My Turn at Bat : The Sad Saga of the Montreal Expos*, Toronto, ECW Press, 2002.

Brodeur, Denis. *Les Expos : du parc Jarry au Stade olympique*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1996.

Brown, William. *Les fabuleux Royaux : Les débuts glorieux du baseball professionnel à Montréal*, traduit par Charles Hébert, Montréal, Éditions Robert Davies, 1996.

Doucet, Jacques et Marc Robitaille. *Il était une fois les Expos. Tome 1 : Les années 1969-1984*, Montréal, Huturbise, 2009.

Doucet, Jacques et Marc Robitaille, *Il était une fois les Expos. Tome II : les années 1985-2004*, Montréal, Huturbise, 2011.

Gallagher, Danny. *De Jackie Robinson à Felipe Alou : souvenirs de Montréal, de baseball et des Expos*.

Gallagher, Danny. *Remembering the Montreal Expos*, Toronto, Scoop Press, 2006.

Richler, Mordechai. «Up From the Minors in Montreal», dans William Humber et John St. James (dir.), *All I Thought about was Baseball: Writings on a Canadian Pastime*, University of Toronto Press, 1996, p. 250-260.

Stuart, Jeffrey. *Blue Mondays : The Long Goodbye of the Montreal Expos*, Baltimore, PublishAmerica, 2008.

Usereau, Alain. *L'époque glorieuse des Expos*, Saint-Angèle-de-Monnoir, LÉR, 2009 .

Ziniuk, Dan. «L'équipe de Denis Boucher», dans William Humber et John St. James, *All I Thought about was Baseball: Writings on a Canadian Pastime*, University of Toronto Press, 1996, p. 327-332.

Histoire du sport au Québec/Canada

Ouvrages collectifs

Augustin, Jean-Pierre et Claude Sorberts (dirs). *La culture du sport au Québec*, Talence, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1996.

Bauer, Olivier et Jean-Marc Barreau, (dirs), *La religion du Canadien de Montréal*, Fides, 2009.

Holman, Andrew C. (dir.). *Canada's Game. Hockey and Identity*, McGill-Queen University Press, Montréal & Kingston, 2009.

Monographies

Bellefleur, Michel. *L'évolution du loisir au Québec : Essai Socio-Historique*, Québec, PUQ, 1997.

Guay, Donald. *Introduction à l'histoire des sports au Québec*, Montréal, VLB Éditeur, 1987.

Guay, Donald. *La conquête du sport : le sport et la société québécoise au XIXe siècle*, Outremont, Lanctôt, 1997.

Hall, Ann et al. *Sport in Canadian Society*, Don Mills, Oxford University Press, 2001.

Howell, Colin D. *Blood, Sweat, and Cheers. Sport and the Making of Modern Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2001.

James, CRL. *Beyond a Boundary*, London, Hutchinson, 1963.

Janson, Gilles. *Emparons-nous du sport : les Canadiens français et le sport au XIXe siècle*, Montréal, Guérin, 1995.

Lasorda, Steve. *La rivalité Canadien Nordiques*, Québec, PUL, 2011.

Melançon, Benoît. *Les yeux de Maurice Richard, une histoire culturelle*, Montréal, Fides, 2006.

Metclafe, Alan. *Canada Learns to Play. The Emergence of Organized Sport, 1807-1914*. Toronto, McClelland and Stewart, 1987.

Morrow, Don, et Kevin B. Wamsley. *Sport in Canada. A History*, Don Mills, Oxford University Press, 2005.

Morrow, Don et Mary Keyes. *A Concise History of Sport in Canada*, Don Mills, Oxford University Press, 1989.

Articles et chapitres d'ouvrages collectifs

Bélangier, Anouk. «Le hockey au Québec, bien plus qu'un jeu : analyse sociologique de la place centrale du hockey dans le projet identitaire des Québécois», *Loisir et société / Society and Leisure*, Vol. 19, no 2, automne 1996, p. 539-557.

Burton, Richard D. E. «Cricket, Carnival and Street Culture in the Caribbean», dans Jarvie, Grant (dir.), *Sport, Racism and Ethnicity*, London, Falmer Press, 1991, p. 5-21.

Couture, Claude. «Le «Rocket» Richard : reflet d'une société coloniale ou post-coloniale?», *Canadian Sport Studies/Études des sports au Canada*, mars 2004, p. 38-41.

Dumas, Alexandre et Suzanne Laberge. «L'affaire Richard/Campbell : un catalyseur de l'affirmation des Canadiens-français», *Bulletin d'Histoire Politique*, Vol. 11, no 2, janvier 2003, p.30-44.

Duppereault, Jean. «L'affaire Richard: a Situational Analysis of the Montreal Hockey Riot of 1955». *Canadian Journal of History of Sport*, Vol. 12, no 1, mai 1981, p.66-83.

Earle, Neil. «Hockey as Canadian Popular Culture: Team Canada 1972, Television and the Canadian Identity», *Journal of Canadian Studies*, Peterborough, vol. 30, no 2, été 1995, p. 107-123.

East, Jocelyn. «Les valeurs sportives dans le discours politique : le cas du Québec depuis 1960 démontre la nécessité d'une philosophie sportive». *Bulletin d'histoire Politique*, Vol. 11, no 2, janvier 2003, p.62-76.

East, Jocelyn. «L'institutionnalisation du sport au Québec de 1900 à 1967. Modifications de perceptions culturelles éronnées par une explication idéologique et socio-ethnique», *Stadion*, vol 1, no 2, 2005, p. 273-292.

Elcombe, Tim. «Hockey New Year's Eve in Canada : Nation-Making at the Montreal Forum», *International Journal of the History of Sport*, vol. 27, no 8, mai 2010, p. 1287-1310.

Herlan, James J. «The Montréal Canadiens : A Hockey Metaphore», *Québec Studies*, vol. 3, no 3, printemps 1983, p.96-108.

Janson, Gilles. «Le sport au Québec, un champ de recherche méprisé». *Bulletin Politique*, Vol. 11, no 2, janvier 2003, p. 9-12.

Jarvie, Grant et I. Reid. «Race relations, sociology of sport and the new politics of race and racism», *Leisure Studies*, vol. 16, 1997, p. 211-219.

Melançon, Benoît. «Écrire Maurice Richard : culture savante, culture populaire, culture sportive». *Globe*, Vol. 9, no 2, 2006, p.109-135.

Metcalf, Alan. «The Evolution of Organized Physical Recreation in Montreal, 1840-1895». *Histoire Sociale: Social History*, Vol. 11, no 21, mai 1978 p. 144-166.

Ransom, Amy J. «Lieux de mémoire or Lieux du dollar? : Montreal's Forum, the Canadiens, and Popular Culture», *Quebec Studies*, no 51, printemps/été 1991, p.21-39.

Redmond, Gerard.« Developpments in Sport From 1939 to 1976», p. 303-383, dans Maxwell L. Howell et Reet A. Howell, *History of sport in Canada*, Stipes Pub. Co., 1985.

Sénécal, Gilles. «Sur l'écologie sociale du sport montréalais : des groupes et des sports face à l'intégration ou à la spécification», p. 113-121, dans Augustin, Jean-Pierre et Claude Sorberts (dirs). *La culture du sport au Québec*, Talence, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1996.

Thèse de doctorat et mémoires de maîtrise

Beauchamp, Pierre-Luc. «Le sport et l'identité collective au Canada : La Série du siècle de 1972», Mémoire de Maîtrise, Université du Québec à Montréal, Département d'histoire, octobre 2005.

Detellier, Élise. «« They Always Remain Girls » : La re/production des rapports de genre dans les sports féminins au Québec, 1919-1961», thèse de Ph.D., Université de Montréal, département d'Histoire, 2011.

Lapierre, Emmanuel. «À toi pour toujours? Le Canadien de Montréal comme enjeu national d'une guerre culturelle», Mémoire de Maîtrise, Université de Montréal, Département d'histoire, 2011.